UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 5835

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
VIII 5
BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Ste. Agnet. MARIANOPOLI.
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO LIBRARY

LA

VIE CHRÉTIENNE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

http://www.archive.org/details/laviechrtienne00martuoft

LA
VIE CHRÉTIENNE

PAR

LE Dr KONRAD MARTIN

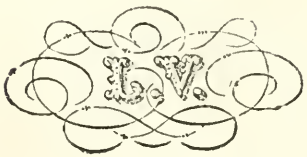
ÉVÊQUE DE PADERBORN

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR Mlle E. PFEIFFER

ANCIENNE DIRECTRICE D'INSTITUTION, A TROYES

Traduction approuvée par Mgr MARTIN, *évêque de Paderborn & Mgr* CORTET, *évêque de Troyes.*



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1878

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

« A l'Eglise catholique appartinrent ma jeunesse et » mon âge viril ; à elle appartiendra ma vieillesse aussi » longtemps que Dieu me conservera la vie. Je donnerai » tout pour elle, même la dernière goutte de mon sang. »

(Réponse de Mgr Martin, au président du tribunal de Westphalie, qui réclamait de lui la démission de son évêché.)

APPROBATION

DE Mgr KONRAD MARTIN, ÉVÊQUE DE PADERBORN

Mademoiselle,

J'ai lu avec plaisir les feuilles que vous m'avez adressées; je ne saurais vous exprimer combien je suis satisfait de votre traduction; grâce à vous, mon ouvrage, dont vous rendez très-fidèlement le sens, se trouve reproduit avec élégance dans la langue française.

Je vois que vous avez consciencieusement soigné ce travail; inutile donc de m'envoyer d'autres feuilles; je vous autorise bien volontiers à dire que j'approuve pleinement votre traduction.

Je vous renouvelle le souhait sincère que Dieu, pour sa plus grande gloire, daigne bénir votre travail et je suis, en vous saluant affectueusement dans le Sacré Cœur de Jésus,

Votre dévoué :

† KONRAD,
Evêque de Paderborn.

APPROBATION

DE Mgr CORTET, ÉVÊQUE DE TROYES

Mademoiselle,

J'ai fait examiner votre traduction du savant et pieux ouvrage de Mgr l'évêque de Paderborn, intitulé : *la Vie chrétienne*. D'après le rapport qui m'en a été fait, je joins mon approbation à celle que vous a donnée le vénérable confesseur de la foi, dont vous reproduisez si fidèlement les pensées. Comme lui, j'appelle sur votre excellent travail les plus abondantes bénédictions de Dieu.

Veuillez agréer, mademoiselle, l'expression de mes sentiments tout dévoués en notre Seigneur Jésus-Christ.

† PIERRE,

Evêque de Troyes.

QUELQUES MOTS DU TRADUCTEUR

Le traducteur de ce livre fait bon marché de toute prétention littéraire. Son œuvre, entreprise dans un but d'édification personnelle, et destiné tout au plus au cercle restreint de sa famille et de ses amis, ne devait pas voir le jour. En la livrant au public, il ne fait que suivre l'avis de personnes pieuses et éclairées, meilleurs juges que lui des difficultés de son travail et de la sincérité de son interprétation.

Il obéit en outre à une considération de l'ordre le plus élevé, et là, du moins, il est sûr de se trouver en communion d'idées avec le lecteur. Tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est bon et noble, doit appartenir en commun à tous les peuples. Le lien qui les unit, c'est la vérité qui vient de Dieu, c'est en particulier la vérité religieuse, cette connaissance vraie, chrétienne, catholique, qui fait de tous les hommes des frères, encore qu'ils combattent les uns contre les autres soit sur le champ de la politique, soit sur les horizons ouverts par les sciences purement humaines.

Et chaque personne qui apporte à la vérité sa quote-part, a droit à la reconnaissance de tous.

Le très-noble et très-digne auteur, dont nous sommes parfois l'impuissant interprète, y a contribué largement, et par ses travaux littéraires antérieurs, et surtout par cet ouvrage; mais ce qui donne peut-être à son livre une consécration toute particulière, c'est qu'il a été écrit pendant les heures douloureuses de cette détention, qu'a value à l'auteur sa persévérante défense des droits de l'Eglise. Ce livre est donc véritablement un enfant de la douleur (*Schmerzenskind*), il est le fruit du martyre souffert courageusement pour la vérité ! L'admiration générale et sans partage que le monde catholique a payée à l'épiscopat allemand, pour sa conduite exemplaire et généreuse, est hautement due au fidèle pasteur de Paderborn, qui n'a jamais cessé de protéger son troupeau avec le glaive de l'esprit, et de le nourrir avec le pain de la vérité.

Puisse la France catholique, en reconnaissant les mérites de ce noble confesseur de la foi, accueillir comme elle mérite de l'être, cette œuvre nouvelle, et se rappeler que, malgré les défaillances et les épreuves des temps où nous vivons, cette parole du Sauveur est toujours vraie : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice[1] ! »

1. *Saint Mathieu.*

E. P.

PRÉFACE

Dans le livre intitulé : *Science des choses divines*, qui parut pour la première fois, il y a environ vingt ans, nous avons essayé, à l'usage de tous, une exposition scientifique de la *Foi chrétienne*. Celui que nous publions aujourd'hui est le corrélatif de ce premier ouvrage, et traite d'après une méthode semblable, ce qui concerne la *Vie chrétienne*. Cependant, il s'agit beaucoup moins pour nous d'une exposition complète des devoirs chrétiens, que de l'esprit dans lequel ils doivent être remplis. Aux devoirs nus et rigides peut s'appliquer ce mot du Sauveur : « La lettre tue. » On n'est un chrétien vivant que si, comme le dit l'Apôtre, on a l'esprit de Jésus-Christ. Et quand on l'a, les devoirs se remplissent comme d'eux-mêmes. Toutefois nous sommes très-éloigné de vouloir représenter une délimitation étroite des devoirs comme quelque chose de peu méritoire ou de superflu. Tout en son temps et à sa place ! Le but que nous avons en vue c'est de découvrir la beauté intérieure de la fiancée, c'est-à-dire la beauté et la splendeur d'une vie pénétrée

de l'esprit de Jésus-Christ; car nous désirions éveiller dans l'âme de nos lecteurs, en même temps amour et enthousiasme pour la vertu. Afin de seconder cet effort, il nous a fallu, pour cet ouvrage, choisir de préférence la forme de chapitres et traiter l'ensemble en manière d'exposé. Avons-nous réussi et dans quelle mesure?... Sur ce point nous nous en rapportons, en toute modestie, au jugement compétent d'autrui.

La division de l'ouvrage en Morale chrétienne et en Moyens pour parvenir à la Vertu chrétienne se justifie de soi-même. Si la dernière partie est traitée avec un peu plus d'ampleur que cela n'a ordinairement lieu dans des traités explicites de morale, il faut l'attribuer au but de cet écrit. L'exercice de la vertu chrétienne n'est nullement possible sans l'emploi des auxiliaires ou moyens qui aident à la pratiquer. Et, par exemple, si ce que nous avons dit dans les deux chapitres qui traitent du saint sacrifice de la Messe, amenait une seule âme à y assister plus souvent et plus dévotement, cela seul nous paraîtrait déjà un gain suffisant.

C'est surtout aux personnes du monde douées d'une certaine instruction que nous avons dédié cet ouvrage. Car bien que, chez beaucoup d'entre elles, le besoin d'instruction religieuse ait été fortement éveillé, surtout par les luttes si ardentes de nos jours, il s'en faut de beaucoup, toutefois, que cette science divine marche généralement d'un pas égal avec leurs autres connaissances. Et cependant, la religion ne peut être véritablement aimée

qu'à la condition d'être véritablement connue, et ce n'est pas seulement pour les théologiens de profession, mais pour tous les chrétiens que doivent s'entendre, plus ou moins, ces paroles de saint Jérôme : la science de la religion est la seule qu'on n'apprend pas seulement pour le temps, mais pour l'éternité.

Nous terminons en faisant remarquer que l'écrit que nous livrons à la publicité, n'est pas l'œuvre de quelques mois. Nous l'avons porté de longues années dans notre esprit, et de temps en temps, nous y avons fait des annotations. La solitude forcée à laquelle nous avons été condamné dans ces derniers mois, nous a donné le loisir de revoir une fois de plus cet ouvrage dans son ensemble, et de l'achever. Puisse Dieu, en l'honneur duquel nous avons entrepris ce travail, et dont la pensée nous a si souvent consolé et encouragé dans ces heures d'étude, l'accompagner de sa bénédiction ! Les immuables et éloquentes vérités que présente cet écrit, sont en même temps ces armes éclatantes auxquelles ne peut résister nulle puissance ennemie, et c'est par elles aussi que nous triompherons sûrement dans le combat acharné que la conjuration du mal livre en ce moment contre nous !

L'AUTEUR.

Janvier 1875, Paderborn, dans la prison du canton.

ERRATA.

Page 39, ligne 8, mots nuls : *que la vertu.*
— 79, — 10, mots oubliés : *dans le sens négatif une vie de renoncement, mais.*
— 105, — 7, au lieu de : *tendresse*, lisez : *aide.*
— 139, — 5, au lieu de : *Sacrements aux* lisez : *Sacramentaux.*
— 142, — 9, mots oubliés : *Triomphante par opposition à l'Eglise.*
— 151, — 6, au lieu de : *les bienheureux anges*, lisez : les *bienheureux anges.*
— 155, avant-dernière ligne, mot nul : *plus.*
— 167, — 19, mots oubliés : *et la patience.*
— 171, avant-dernière ligne, au lieu de : *disposition*, lisez : *dévotion.*
— 193, — 1re mettre en italique le mot : *psaume.*
— 197, — 20, mettre en italique le mot : *amour.*
— 217, — 7, au lieu de *paysans*, lisez : *païens.*
— 182, titre, au lieu de : *vie chrétienne*, lisez : *vertu chrétienne.*
— 212, ligne 19, au lieu de : *reconnaissions*, lisez : *reconnussions.*
— 232, — 14, au lieu de : *le bourreau*, lisez : *ses bourreaux.*
— 244, — 4, au lieu de : *pouvait-elle être exprimée*, lisez : *pouvait-il être exprimé.*
— 238, — 6, au lieu de : *l'innocence*, lisez : *l'innocence même.*
— 246, — 8, au lieu de : *Oui*, lisez : *mais.*
— 248, — 20, au lieu de : *un aide*, lisez : *une aide.*
— 252, — dernière page, mettre en italique : *Examen de conscience.*

PREMIÈRE PARTIE

MORALE CHRÉTIENNE

LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER.

NOTRE FIN DERNIÈRE.

Deux questions se présentent de prime abord devant lesquelles aucun homme sérieux ne saurait passer indifférent; ces deux questions séparent l'universalité des hommes en deux camps opposés. La première est celle-ci : pourquoi suis-je sur la terre, quelle est ma fin dernière? La deuxième : comment puis-je arriver à ma fin dernière? Aussi, quand même on ne s'en serait point occupé, on sent, dès qu'on les entend énoncer, qu'elles ont une importance capitale ; on a un secret pressentiment que sagesse ou folie, vérité ou mensonge, vertu ou crime, en un mot, que tout le mérite de l'homme ou toute son indignité tourne comme autour d'un pôle, autour de la solution de ces questions, solution juste ou fausse, en théorie ou en pratique, et que par conséquent les esprits doivent se di-

viser sur ces deux questions plus que sur toute autre. Dans ce chapitre, nous nous arrêtons à la première, et nous demandons : quelle est notre fin dernière ?

Que la félicité (le mot pris dans le sens abstrait ou général) soit notre fin dernière, nul être raisonnable ne peut le discuter. Cette vérité est écrite au fond de notre cœur en caractères indélébiles.

Cet instinct inné de la félicité, ce désir ardent qui nous pousse vers elle, est plus fort, plus entraînant que tous les autres instincts de notre nature ; c'est le ressort qui met en jeu tous les rouages de notre cœur. Aucun homme ne peut se soustraire à la puissance comme à la domination de ce penchant. Quelque différents qu'ils puissent être par la naissance, par le sang et l'âge, le caractère et l'éducation, le rang et la position, par mille sortes d'attraits ou de répugnances, mille tendances diverses, tous les hommes veulent être heureux. Le prince comblé d'honneurs et assis sur son trône, comme le mendiant couvert de haillons, le petit enfant bégayant à peine son cri de douleur, comme le vieillard gémissant sous le poids des années et des infirmités, l'homme du monde le plus délicat ainsi que le rude et grossier enfant de la nature, tous ne veulent et ne cherchent autre chose que le bonheur.

Aussi, les saints et les pécheurs, quoique suivant toujours des sentiers différents, se rencontrent néanmoins

ici. Car il ne faut pas croire que le pécheur dans ses actes coupables suive un autre instinct que celui de la félicité. Il ne les commettrait pas, s'il n'y cherchait au moins une apparence de bonheur, quelque plaisir, la satisfaction de son intérêt personnel. Dans tout péché, dit la sainte Ecriture, il y a une goutte de nectar, un peu de miel. Voilà justement ce que veut le pécheur. Il est vrai, à peine y a-t-il touché, qu'il s'écrie avec le malheureux Jonathas : « J'ai goûté seulement un peu de miel, et à cause de cela je dois mourir! » Car par combien d'amertumes le pécheur n'expie-t-il pas, tôt ou tard, les douceurs qu'il a cru trouver dans le péché? Cette illusion, dans laquelle il se berce et se laisse enlacer, est la pire de toutes les illusions. Et c'est pourquoi le péché est nommé dans les Livres saints : mensonge et illusion, imposture et contrevérité. Le péché promet la vie, et il enfante la mort. Mais quelque énorme que puisse être cette illusion, on ne s'y abandonnerait pas, sans la trompeuse espérance, consciente ou inconsciente, de boire dans le calice enivrant du péché, bonheur, bien-être et satisfaction.

Le grand saint Augustin, qui connaissait à fond le cœur humain, développe la même pensée, en termes clairs et lumineux, dans différents endroits de ses écrits. Dans ses *Confessions*, il mentionne un péché qu'il commit à l'âge de seize ans, par pure légèreté, en dérobant, avec des compagnons de jeu, quelques fruits, sans que

la convoitise de l'intérêt ou de la jouissance l'y eût poussé, car à peine eut-il goûté ces fruits qu'il les jeta aux pourceaux. Il s'en accuse devant Dieu dans l'amertume de son cœur, comme ayant commis le mal pour l'amour même du mal. En continuant son récit, il montre que là aussi, au plus intime de son âme, un secret égoïsme était caché. Que l'homme, dans les péchés commis de propos délibéré, soit dominé par le secret penchant d'opposer sa volonté libre à la loi qui veut y mettre un frein; qu'il cède au trompeur éclat d'une complète indépendance qui le pousse à vouloir imiter Dieu, d'après ce mot du poëte païen : *Nitimur in vetitum* (nous cherchons avec ardeur ce qui est défendu [1]); en un mot, même dans ces péchés de pure malice, cette proposition : personne ne pèche sans motif, ne peut être ébranlée [2]. Oui, comme ce même docteur le montre ailleurs dans son ouvrage *De libero arbitrio* (du libre arbitre [3]), même quand l'homme dénaturé et cruel envers lui-même, s'enfonce un poignard dans le cœur, là encore, dans son malheureux aveuglement, il poursuit une apparence, une ombre de bonheur. Il veut s'affranchir, se délivrer du poids de l'existence.

Si je veux être heureux, ou si je suis destiné à l'être, là ne peut donc être la question. Quel homme raisonna-

1. *Confessions*, livre II, chapitre 4 et 6. — 2. Au. ch. 5. — 3. Livre III, ch. 8.

ble s'est jamais posé une telle demande, ou en a pu faire le sujet de ses réflexions? Le problème reste toujours celui-ci : Où dois-je chercher la vraie félicité? C'est ici seulement que les esprits commencent à se diviser.

En général, il n'y a que deux manières de répondre à cette question. Je peux chercher la félicité, ou dans les créatures, ou dans le bien incréé qui est Dieu. Cependant, au fond de ces deux réponses se trouvent encore différentes nuances.

Si je place la félicité dans les créatures, on peut demander lequel de ces différents biens créés est le plus grand bien, le souverain bien, par conséquent celui pour lequel tous les autres biens sont désirables, mais qui, lui, est désirable pour lui-même; si c'est, d'une part, la richesse, la puissance, l'honneur, les plaisirs des sens, ou de l'autre, si c'est la vertu.

Parmi les sages, *qui ont précédé la venue de Jésus-Christ*, et qui se sont occupés de cette question, deux sectes en particulier se sont disputé la palme, les *Epicuriens* d'un côté, les *Stoïciens* de l'autre. Les Epicuriens plaçaient la félicité dans les plaisirs des sens, les Stoïciens dans l'insensibilité de l'âme au plaisir et à la douleur, dans la vertu. « N'avez-vous pas honte, » criaient-ils aux Epicuriens, « de vous représenter la volupté comme une reine magnifiquement parée, assise sur son trône et distribuant ses ordres aux vertus, ses servantes? A la *pru-*

dence, elle commande de surveiller sans cesse, afin que rien ne vienne empiéter sur les droits de la jouissance sensuelle; à la *justice*, de dispenser des bienfaits, afin d'acquérir des amis par la sympathie desquels le bonheur soit augmenté, ou encore de ne froisser personne, afin que la volupté ne soit inquiétée en rien dans son repos et sa sécurité; au *courage*, elle ordonne de représenter à l'âme au milieu des douleurs corporelles, les images enchanteresses des plaisirs passés, afin que la souffrance se calme à ces doux souvenirs, à ces sentiments ravivés; enfin, à la *tempérance*, elle commande la modération dans le manger et le boire, seulement afin que la santé et le bien-être ne souffrent aucun dommage. »

« Adorateurs de la Volupté, voilà l'image fidèle de votre divinité que toutes les vertus doivent servir comme une reine impérieuse. La vue seule d'un tel spectacle ne doit-elle pas vous remplir de honte [1]? »

« Mais » répondaient les adorateurs de la volupté à ceux de la vertu, « si notre divinité est une reine charmante dans ses atours, la vôtre au contraire est un tyran cruel qui n'a nul avantage sur la nôtre, à moins que ce ne soit celui de conduire, par ses prétentions dures et inhumaines, le cœur humain jusqu'au désespoir. Et si les

1. S. Augustin, *De civit.*, lib. V, cap. 20.

plaisirs des sens ne peuvent être l'objet de nos désirs, comment l'austère vertu pourrait-elle le devenir?... »

Et quand même, au lieu de placer la félicité dans les créatures, comme le faisaient en général les philosophes païens, on la placerait en Dieu le vrai bien incréé, là se trouvent encore des diversités dans la manière de la comprendre. L'homme, par le meilleur côté de sa nature, est un être doué d'intelligence aussi bien que de volonté; on peut donc se demander si la possession parfaite de Dieu, comblant notre félicité, doit être placée de préférence dans la pleine connaissance de Dieu, dans sa *contemplation immédiate*, ou bien dans le *parfait amour*. Par le catéchisme, nous connaissons la réponse à cette question, réponse qui ne repose sur aucune vaine subtilité; mais nous ne voulons pas aborder ici les motifs plus profonds qu'ont discutés les Saints Pères, en particulier le Docteur angélique, cela étant en dehors de notre cadre.

Quant à ce qui concerne la question principale, à savoir : si la félicité doit être mise dans les créatures ou dans Dieu le créateur, la réponse se trouve, pour ainsi dire, dans la définition précise du mot *félicité*. Déjà les philosophes païens eux-mêmes prennent ce mot pour synonyme du plus grand bien, du bien par excellence, le *summum bonum*. Mais en quoi consiste le plus grand bien? Que faut-il pour le constituer? Trois choses : Le

plus grand bien pour être tel, doit premièrement être un bien existant en soi-même et par soi-même, il doit deuxièmement être un bien parfait, et troisièmement un bien constant. Il doit être un bien *en soi-même*, *par soi-même* et non par un autre ; car la félicité est un bien qui, en lui-même et par lui-même, mérite de fixer nos désirs et nos aspirations ; et il ne serait nullement le plus grand bien s'il l'était par un autre, parce que cet autre serait un bien plus excellent et plus grand que lui. Le plus grand bien doit être un bien *parfait;* cela est absolument nécessaire à la félicité, car l'aspiration de notre cœur ne saurait être apaisée par un bien imparfait, défectueux, fragile, mêlangé de quelques maux !... Enfin le plus grand bien doit être *constant*, durable, invariable, parce que la félicité absolue ne saurait exister avec la crainte de pouvoir perdre le bien acquis [1].

En conséquence, la félicité ainsi clairement définie, peut-elle résider dans les créatures? Elles sont certainement bonnes en tant que créées par Dieu ; mais parce qu'ils les a faites *de rien*, elles ne pourront jamais renier leur origine. D'après les desseins de leur auteur, lorsqu'on en fait un bon usage, elles sont des échelons qui mènent à lui ; si on en use mal, elles deviennent des chaînes qui par leur poids nous entraînent dans la fange

1. S. Thomas d'Aquin, *Summ. contr. Gentil.*, lib. III, cap. 27, 29.

et les souillures terrestres. Une satisfaction vraie et durable ne peut donc en découler.

Parmi leurs extravagants adulateurs, celui qui voudrait exprimer le véritable état de son âme, ne devrait-il pas redire avec le poëte :

« Je m'enivre du désir de jouir, et dans la jouissance je languis du besoin de désirer. »

Au lieu de chercher le bonheur dans les folles jouissances des sens, le trouvera-t-on plutôt dans la possession de la puissance, des honneurs et de la gloire? Alexandre le Grand, dans le cours rapide de ses victoires, avait le monde entier sous sa domination ; mais au faîte de la puissance et des honneurs, il n'est pas encore satisfait, et instruit par un philosophe qu'en dehors de celui-ci, il existe encore d'autres mondes, il verse des larmes brûlantes, parce qu'il ne lui est pas donné de pouvoir les conquérir.

Cherchera-t-on enfin le bonheur dans les richesses, l'éclat et la magnificence? Longtemps avant le célèbre Alexandre, vivait un autre roi dont les richesses sont devenues proverbiales; mais après avoir réuni autour de lui toutes les pompes, toutes les grandeurs, et s'être rassasié de toutes les voluptés de la vie, il ne peut retenir ce cri de douleur: « Vanité des vanités et tout est vanité ! »

En un mot, partout où je puis écouter les discours

des partisans de ce monde, je les entends, dans les épanchements de leurs cœurs fatigués, se plaindre d'un sentiment de vide, de trouble et de morcellement de leur existence ; je les entends répéter sans cesse qu'ils ne peuvent lier leurs idées avec les choses, que le plaisir leur glisse entre les mains, que ce qu'ils ont souhaité vient trop tard, et que ce qu'ils ont atteint, conquis, ne produit pas sur leur cœur l'effet que de loin le désir leur avait fait pressentir [1].

Non, l'homme ne peut pas trouver son bonheur vrai, durable, dans les biens créés, de quelque nom qu'on veuille les nommer, mais c'est en Dieu, en Dieu seul, en Dieu le bien incréé qu'il lui faut le chercher.

Dieu *seul* est bon, il est parfait et immuable dans sa bonté, parce que en lui il n'y a aucune ombre de changement, et parce qu'il est la source de tout bien. Comme il est l'origine de toute chose, il en est la fin. En foi de quoi il a imprimé sa propre image au plus intime de notre nature; dans cette image, nous possédons écrits de sa propre main nos titres de noblesse, cet indélébile témoignage que non-seulement nous tirons *de lui* notre origine, mais aussi que nous sommes faits *pour lui*. Illusionnez-vous vous-même tant que vous voudrez, enterrez-vous dans la boue et les hontes de la terre, dites aux vers

1. Goethe, *Wilhelm Meister*.

et à la pourriture : « Vous êtes mon père, » jamais vous n'effacerez entièrement en vous l'empreinte divine, jamais vous n'anéantirez l'impulsion qui vous attire en haut.

Cette impulsion, cette faim et cette soif de Dieu, innées en votre âme, ce désir infini qui doit vous porter vers le bien infini, voilà ce qui sera un jour le plus amer aiguillon de vos tourments en enfer. Eternellement attiré vers Dieu par votre nature, et éternellement repoussé de lui par votre faute : ce déchirement de votre être sera le ver qui vous rongera éternellement. Mais cet élan vers lui est, et reste pour nous le grand comme le plus éloquent témoin de notre grandeur, de notre dignité. Je rassemble en esprit autour de moi tous les biens, tous les honneurs et tous les trésors de la terre, et je leur dis : Je vous méprise, vous n'êtes pas dignes de moi. Je m'élève jusqu'aux montagnes éternelles, et je dis : Je suis plus que vous, vous passerez, vous changerez comme un vêtement, mais moi, je demeure, car je suis créé à l'image de Dieu et fait pour Lui, le Roi de l'éternité, « qui seul possède l'immortalité. » J'élève mon regard jusqu'aux étoiles du firmament qui planent au-dessus de ma tête et parcourent nuit et jour leur route, à elles aussi je dis : Toutes belles que vous soyez, vous ne pouvez apaiser l'ardent désir de mon cœur. Et je m'élance jusqu'aux esprits célestes, et je leur dis : Je suis, à la vérité, moins que vous,

mais vous êtes aussi des créatures, et, comme moi, tirées du néant par la main du Tout-Puissant. Je ne suis pas créé pour vous, mais, comme vous, pour celui qui vous a créés, vous et moi, à son image, et j'espère un jour unir aux vôtres mes chants de louange, et partager avec vous la possession, la jouissance éternelle de Dieu!

La sainte Ecriture nous raconte que Madeleine, la grande sainte, au matin du jour de Pâques, se hâta avant le lever du soleil vers le tombeau de son Seigneur. Au lieu de celui qu'elle cherchait avec son âme, elle aperçoit deux anges aux blancs vêtements, assis sur le bord du sépulcre; mais quelque brillant que fût leur aspect, elle n'en est point satisfaite, et ne peut se tranquilliser jusqu'à ce qu'elle ait elle-même trouvé celui qu'elle cherche. « Ils ont pris mon Seigneur, » répond-elle aux anges qui lui demandent: pourquoi pleures-tu, « ils ont pris mon Seigneur, et je ne sais pas où ils l'ont mis. »

Dans ce langage, dans ce désir ardent de la grande sainte, je reconnais ma propre et vraie grandeur. Mon cœur est si grand que même les esprits sublimes, les anges, les chérubins et les séraphins ne peuvent le remplir, mais il lui faut Dieu, Dieu, qui seul remplit tout. Je ne puis donc que répéter toujours le mot de saint Augustin : « Vous nous avez créés pour vous, ô Dieu, et notre cœur est inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en vous [1]. »

1. *Confessions*, l. I, ch. 1.

CHAPITRE II.

LE PÉCHÉ NOUS EMPÊCHE D'ATTEINDRE NOTRE FIN DERNIÈRE.

Après avoir répondu à la première question: quelle est notre fin dernière, si nous voulons examiner la deuxième: Comment pouvons-nous atteindre notre fin dernière? tout de suite alors la doctrine chrétienne nous fait souvenir de notre péché. Elle nous dit que nous tous, hommes, nous sommes pécheurs, et que le péché est l'obstacle qu'il faut avant tout éloigner.

Dans ce chapitre, nous nous expliquerons en particulier sur ces points.

1° Que devant Dieu nous soyons tous pécheurs, c'est l'enseignement clair et indubitable de la révélation divine. Je ne veux pas rappeler ici les nombreux textes de l'Ecriture sainte sur ce sujet. Il suffit de ce témoignage de l'apôtre saint Jean: « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » J'applique tout d'abord

ce mot au péché personnel, et, appuyé sur ce témoignage, je soutiens que nul homme ayant atteint l'âge de raison, n'en est exempt, excepté la sainte Vierge, Marie, mère de Dieu.

Mais sans parler des péchés personnels, dans lesquels ne peuvent pas tomber ceux qui meurent avant l'âge de raison, le péché d'Adam pèse, comme faute *originelle*, sur toute l'espèce humaine qui tire de lui son origine. Tout homme entre dans la vie avec la tache et la dette de ce péché.

Que cette doctrine du péché originel ait quelque chose d'incompréhensible, je ne veux pas le nier.

Nous ne pouvons comprendre que, en vertu de notre origine naturelle en Adam, notre âme puisse être souillée du péché, puisque nous ne descendons d'Adam que par notre corps, et non par notre âme qui est directement créée de Dieu, et puisque d'autre part le péché ne peut comme tel affecter le corps, mais seulement l'âme. Nous ne pouvons comprendre comment, sans l'intervention d'une faute personnelle (car le péché originel ne nous est pas *personnel* et ne renferme aucune dette personnelle), nous pouvons cependant devant Dieu paraître responsables, coupables et dignes de punition. Les théologiens apportent sur ce point divers éclaircissements. Ils nous donnent, entre autres, l'exemple d'un chef de famille noble, se rendant coupable d'un crime

par lequel il perd les droits de noblesse, non-seulement pour lui-même, mais encore pour toute sa postérité. Celle-ci, sans s'être souillée de la faute personnelle de son chef, est cependant enveloppée dans son sort. De même Adam, dans un sens spécial le chef et le père de toute l'humanité, qu'il portait déjà en lui lorsqu'il pécha, perdit cette incomparable noblesse divine, cette grâce de l'amour et de la filiation de Dieu, sur laquelle aucun homme ne peut revendiquer des droits, et il la perdit, non-seulement pour lui, mais encore pour tous ses descendants. Cette comparaison et d'autres semblables nous paraissent devoir jeter quelque lumière sur le dogme de la transmission de la faute originelle; mais toutes les difficultés, toutes les obscurités de cette doctrine et ce qu'elle a d'incompréhensible sont bien loin encore d'être écartées, et elle reste par conséquent pour nous toujours un mystère.

Je le répète, la doctrine de l'Église quant au péché originel, renferme pour nous, il est vrai, quelque chose d'incompréhensible; elle est donc, par cela même, au-dessus de la raison, mais elle n'y est nullement contraire. Elle est si loin d'être déraisonnable, que la raison elle-même, quoique ne pouvant l'expliquer et la comprendre complétement, en a toutefois besoin pour saisir d'autres manifestations, certains phénomènes de notre existence que, sans cette doctrine, elle pourrait encore

moins comprendre. En d'autres termes, la saine raison nous force d'admettre que l'état dans lequel nous nous trouvons actuellement, ne saurait être celui dans lequel nous sommes sortis de la main de Dieu , en la personne d'Adam notre premier père ; car rien de déréglé ne peut venir du Dieu très-saint, très-parfait, et l'état, dans lequel nous sommes présentement, est déréglé. Sans en chercher la preuve dans l'épouvantable corruption, qui se manifeste surtout où la nature est abandonnée à elle-même, comme dans le paganisme, ni dans les plaintes générales des penseurs et des poëtes païens ainsi que des chrétiens, quand ils considèrent la chute de la nature humaine et sa profonde misère ; chacun de nous n'a besoin que de s'arrêter à son expérience personnelle, et de descendre dans son propre cœur. Que nous montre ce cœur? Si je ne m'illusionne pas moi-même à dessein, quels abîmes d'envie, de malice, d'égoïsme, de convoitise n'y découvré-je pas? Il m'est impossible de nier que ma chair se révolte et combat continuellement contre mon esprit et semble le dominer. D'un autre côté, je ne puis le nier, la vertu me cause un travail trop pénible, devant lequel je recule trop souvent; je poursuis bien des fois ce qu'il y a de plus mal, tout en voyant et concevant ce qu'il y a de mieux ; combien de fois, j'ai pris les meilleures résolutions et les ai tout aussitôt abandonnées... Bref, je ne puis nier d'un côté, un trop violent

penchant au mal, de l'autre, une trop grande faiblesse et impuissance pour le bien, ce qui, visiblement, est un désordre et ne peut venir de Dieu, le créateur de notre nature.

Mais si ce déréglement ne saurait venir de Dieu, il n'est pas non plus en moi la conséquence d'un abus personnel de ma liberté, c'est-à-dire d'une culpabilité personnelle, car les germes de ce désordre se meuvent déjà dans l'homme longtemps avant qu'il puisse faire usage de sa raison et de sa liberté; et s'il était dans les individus la suite d'un abus personnel de la liberté, il ne serait pas si universel et ne se montrerait pas partout sous le même aspect. Quand bien même des millions d'individus abusant de leur liberté, attireraient ainsi sur eux ce désordre, il s'en trouverait au moins quelques-uns qui s'en affranchiraient, en faisant un bon usage de cette même liberté. Mais si ce déréglement général ne peut provenir ni de Dieu, ni de la culpabilité personnelle de chaque homme pris isolément, que conclure de là? Qu'il ne peut être que la conséquence d'une faute qui leur est personnellement étrangère, et cet état de désordre étant celui de tous les hommes, et d'après le témoignage de l'histoire, celui aussi de l'humanité qui nous a précédés, il s'ensuit donc qu'il doit venir de la faute de celui qui est le père commun de tous les hommes.

Le savant Pascal exprime la même pensée en d'autres termes : « Le péché originel, » dit-il, « est une folie pour

l'homme qui n'a pas la foi ; » mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison a cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison puisse y atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes (*sapientius est hominibus* [1]). — Car sans cela, que dire, que penser de l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison ; et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on la lui présente [2].

Par conséquent, que le péché avec sa corruption ait pénétré dans l'humanité entière, que tous les hommes soient pécheurs, c'est un fait triste, à la vérité, mais il est certain, et on ne peut le révoquer en doute. Et maintenant, que résulte-t-il de ce fait, par rapport à notre question : comment atteindre notre fin dernière ? La considération de l'essence même du péché nous conduit à la réponse exacte. Alors, qu'est-ce que le péché ?

2° Le mot *péché* renferme une idée de corrélation avec Dieu. Où Dieu n'est pas connu, et, où au lieu de lui, on connaît et honore seulement des idoles, le mot *péché* n'a point de sens, il n'est pas employé, ou il l'est sans signification et sans intelligence. Les mots au

1. I *Cor.* I, 25.
2. *Pensées*, art. XIII n. 2, édition de Paris, Henri Plon, 1873.

moyen desquels les peuples païens civilisés ont désigné ce que nous nommons péché, signifient seulement erreur, faute, action illégale ou mieux sans loi, tout au plus un crime envers la nature humaine ou la société. Aussi la moderne civilisation païenne évite-t-elle soigneusement l'emploi de notre mot *péché*.

Feuilletez les livres de ces nouveaux païens, écoutez les conversations qui ont cours dans les salons de cette haute société à laquelle Dieu est devenu étranger : quand elles ne vont pas jusqu'à être d'immorales monstruosités, dans lesquelles tout sentiment de morale et d'honnêteté est étouffé, ces modernes païens parlent bien encore de faiblesses morales, d'infidélité, d'injustice, de fautes et de crimes, comme le code pénal les énumère ; mais le mot *péché* expire sur les lèvres, ils l'évitent instinctivement, et sans se demander compte à eux-mêmes du sentiment par lequel ils se laissent conduire. Mais la vraie raison de l'apparition de ce terme, réside dans l'intime et essentielle union de la religion et la morale. Là où l'on considère la religion et la morale comme deux choses étrangères l'une à l'autre, qui peuvent se coudoyer et rester indifférentes ; là où l'on poétise le crime, comme cela avait lieu dans le paganisme, où l'on croyait, en commettant les actions les plus immorales, rendre aux dieux un culte agréable ; ou bien encore, là où l'on ne reconnaît plus un Dieu personnel et

supérieur au monde, et où par conséquent, on ne croit plus à une loi morale sainte, comme à la vivante expression de la volonté de Dieu, ni à un ordre moral plus élevé et impalpable : là, il ne peut plus être question de péché, cela se comprend de soi-même. Le mot péché renferme nécessairement en lui l'idée d'*expiation ;* c'est un acte qui demande *expiation*, c'est pourquoi la sainte Ecriture emploie souvent les mots péché et expiation comme synonymes. Mais le péché n'a devant Dieu besoin d'expiation que parce qu'il est une *faute* à ses yeux ; et une faute aux yeux de Dieu, est un péché, parce que c'est une offense, un outrage à sa majesté.

Si je demande dans quel sens le péché est une offense, un outrage envers Dieu, je ne dois certes pas me représenter que Dieu puisse, par mon péché, souffrir en lui quelque dommage. Je ne puis pas plus lui nuire, par mon péché, que lui procurer un avantage par ma vertu. Dieu est l'être absolument parfait, immuable, bienheureux en soi-même, et, par conséquent, sa félicité ne peut ni être diminuée ni être augmentée. Dieu ne peut pas *souffrir*, et pour cela aussi, dans le sens le plus restreint, il ne peut être *offensé*.

D'un autre côté, dans l'imperfection de mon langage, je ne puis mieux désigner l'essence ou la non-essence du péché qu'en le nommant un outrage et une offense envers Dieu. Car si par mon péché, je ne puis, dans le

sens le plus rigoureux, faire de mal à Dieu et s'il ne peut aussi, par mon péché, recevoir en lui aucun dommage, cependant mon dessein, ma pensée tend directement ou indirectement à ce résultat. Et comme celui qui a l'intention d'affliger son prochain, de lui nuire ou de l'offenser, mais qui est arrêté dans l'accomplissement de son projet, ou dans l'action par laquelle il voulait mettre ce projet à exécution, n'en est pas moins, tout en manquant le but prévu, aux yeux de Dieu l'offenseur de son prochain, un homme haineux, hostile et méchant ; il en est de même du pécheur à l'égard de Dieu. Il ne nuit pas à Dieu, car Dieu est trop élevé au-dessus de lui, il est trop parfait et trop bienheureux, pour que l'homme puisse lui nuire, et cependant il lui nuit, parce qu'il le *veut*, parce que telle est son intention; et que dans le cas où il pourrait lui nuire, il le ferait, plutôt que de renoncer à son action coupable. On peut aller encore plus loin et dire que le pécheur, dans un certain rapport, nuit aussi réellement à Dieu. Il cause du dommage à son honneur. Nous pouvons nous en rapporter sur ce point aux savantes dissertations de saint Anselme [1]. L'homme dit-il, ne pècherait pas, s'il donnait à Dieu ce qu'il lui doit ; et le péché consiste par conséquent seulement en ce que l'homme ne donne pas à Dieu ce dont il lui est

1. Voyez son ouvrage : *Cur Deus homo.*

redevable. Mais à quoi l'homme est-il obligé envers Dieu? Il doit soumettre sa volonté à celle de Dieu. Celui qui paie à Dieu ce tribut, lui donne l'honneur qu'il lui doit et il se conforme à la justice. En effet, la justice n'est autre chose que le paiement de ce tribut. Car nous sommes justes, si nous avons une volonté bonne, équitable ; et notre volonté est bonne et équitable, si elle veut ce que Dieu veut (ce que la volonté de Dieu demande de nous). Car la seule volonté de Dieu est bonne ; et c'est pourquoi, toute autre volonté ne peut être bonne et juste que par cette volonté souveraine, et autant qu'elle s'y soumet et s'y conforme. Les êtres privés de raison accomplissent aussi la volonté de Dieu : depuis que le monde existe, le soleil brille au firmament, les étoiles parcourent la route qui leur a été tracée, les saisons se succèdent avec la plus parfaite régularité, et la terre produit toujours des herbes et des plantes. Mais les créatures inintelligentes accomplissent la volonté de Dieu par une muette nécessité. Seul, l'homme est pourvu d'une volonté libre pour accomplir, avec liberté, la volonté de Dieu et, dans une soumission volontaire, s'assujettir à sa puissante et souveraine grandeur. Mais parce qu'il est libre, il peut aussi se révolter contre la volonté de Dieu, et lui refuser la sujétion qu'il lui doit comme à son souverain Seigneur et Maître. Et c'est ce qu'il fait lorsqu'il pèche ; il enlève et dérobe à Dieu l'honneur qui

lui appartient comme au Très-Haut, il le déshonore, il l'offense. Et le vrai rapport de l'homme avec Dieu étant un rapport de sujétion, l'homme par son péché a rompu cet harmonieux rapport. Il s'est formé entre Dieu et lui, un abîme, une discorde contre nature, qui s'annonce dans sa propre conscience comme le sentiment de la *faute*, parce que l'homme est créé pour Dieu, et ne peut, pour ainsi dire, se séparer de lui.

Moi-même, toutes les fois que j'ai sciemment péché, et que ma conscience n'était pas tout à fait étourdie, j'ai éprouvé ce sentiment de la faute. Je sentais qu'un voile était tombé sur mon âme, et lui obstruait l'accès vers l'éclatant rayon de la lumière divine, en l'enveloppant d'ombre et de nuit. Je sentais quelque chose comme un cauchemar pesant lourdement sur mon âme inquiète, et oppressant mon cœur attristé. Mon âme repliée sur elle-même souffrait, et la paix, le repos avait fui loin d'elle. Tous mes os étaient brisés. J'essayais de me retrouver moi-même, je cherchais la distraction. Je la cherchais dans le tumulte des affaires, dans les enivrantes et fugitives images de la vie, ou dans la jouissance des plaisirs bruyants ; je la cherchais dans la compagnie de mes semblables et dans la sérénité de la nature qui m'entourait. Mais tout ce qui, autrefois, m'avait réjoui et charmé, se montrait à moi sous un tout autre aspect. Et c'était comme si la nature entière eût conjuré contre

moi. La lumière du jour, témoin de mon crime, me semblait pleine de reproches. L'éclat de la lune, le scintillement des étoiles, le murmure du ruisseau, le bruissement de la forêt, la terre parsemée de fleurs, tout avait perdu pour moi ses charmes. En considérant toutes ces beautés de la nature, j'entendais comme une secrète voix me dire : Tu ne peux plus te réjouir; par ton péché tu t'es aliéné tout droit sur chacune des joies de la vie.

Mais je me sentais surtout mal à l'aise dans la pensée de Dieu. Il me semblait que je n'avais plus la permission de regarder vers lui. La crainte et l'angoisse m'éloignaient en quelque sorte de sa présence. Je comprenais et expérimentais par moi-même ce que j'avais vu dans ces pécheurs que la Sainte Ecriture nous donne pour exemples : je me représentais Adam après son péché, poussé par le même sentiment de sa faute, se cachant sous les arbres du paradis terrestre, afin d'éviter le regard de Dieu. L'image du fratricide Caïn planait devant mes yeux; je le voyais, l'âme déchirée par l'aiguillon du remords, s'abandonner au désespoir. Mais je me souvenais aussi de l'humble Publicain dans le temple, que le Sauveur nous montre comme le vrai modèle du pécheur repentant, et je comprenais pourquoi il se tient à l'entrée du saint lieu, pourquoi il n'ose lever les yeux au ciel, mais frappe sa poitrine et implore de Dieu son pardon.

3° Par ce que nous venons de dire, il est évident que

le péché qui pèse sur nous, doit d'abord être expié, que l'abîme qu'il a creusé entre Dieu et nous, doit être comblé, avant que nous puissions atteindre notre fin dernière, c'est-à-dire notre union parfaite avec Dieu. Mais qui peut expier le péché, c'est-à-dire qui peut fournir à Dieu une expiation compensant la dette de l'offense? Impossible à moi d'expier la dette du péché, et *nul* homme sur la terre ne le peut.

Le motif de cette impuissance repose, d'un côté, dans le caractère du péché, considéré comme offense infinie, de l'autre, dans le caractère des bonnes œuvres humaines, qui n'ont qu'un mérite fini, et ne peuvent par conséquent contrebalancer une offense infinie, ou en d'autres termes, fournir une satisfaction infinie. Sur ces deux points, la théologie est unanime. Par le péché, j'offense Dieu, je me mets en opposition avec lui; et parce que le degré de culpabilité d'une offense se mesure au degré de dignité de la personne offensée, Dieu étant un être infini, donc le péché, offense infinie envers Dieu, est une dette infinie. Certainement, tout péché (nous voulons, on le comprend, parler ici du péché mortel) est aussi un abus de la créature; et comme simple abus de la créature, il pourrait, selon sa dette, être fini. Mais l'ordre moral fondé par Dieu l'exige ainsi : que toute conversion désordonnée vers la créature renferme en même temps un acte par lequel nous nous détournons de Dieu,

le créateur, et qu'il n'y ait aucun abus de la créature qui se tienne hors de relation avec Dieu le créateur de toutes choses. La distinction entre péché théologique et non théologique est une pure fiction rejetée par l'Eglise. Il n'est pas question de rechercher si, quand on pèche, on a conscience que par là on se met en opposition avec Dieu et qu'on l'offense. La malice du péché peut être aggravée par cette conscience qui l'accompagne, mais le manque de conscience n'enlève pas la dette infinie. Autrement l'oubli de Dieu deviendrait quelque chose de pardonnable et même quelque chose de désirable. Mais si le péché est une offense infinie, il est aussi un mal dont la grièveté ne peut être comprise par une intelligence finie, et il n'est point d'actes humains, si parfaits et si nombreux qu'ils soient, qui puissent entrer en balance avec ce mal. Car l'homme abandonné à lui-même (et celui qui est séparé de Dieu est livré à lui-même) est, dans tout ce qu'il peut faire et offrir de bien à Dieu, enfermé dans les limites du fini, et il ne peut en sortir.

Même les anges les plus élevés en gloire ne sont que des êtres finis; et, livrés à eux-mêmes, ils ne peuvent rien fournir qui compense l'offense infinie de l'homme; ils ne peuvent donc non plus satisfaire pleinement à la justice de Dieu pour cette offense. Pour que l'offense infinie de l'homme soit expiée, il faut qu'un Dieu-homme

intervienne : celui qui veut expier l'offense de l'homme, doit être homme, car la faute pèse sur l'homme; un être pris dans l'espèce humaine doit accomplir l'expiation, afin qu'elle puisse être valable pour l'espèce humaine; et il doit en même temps être Dieu, parce que seul le mérite d'un être infini peut compenser une offense infinie.

On voit donc que notre unique espérance de pouvoir jamais atteindre notre fin dernière, repose seulement sur notre rédemption par Jésus-Christ le Dieu-homme.

CHAPITRE III.

JÉSUS-CHRIST, SEULE VOIE QUI NOUS CONDUISE A NOTRE FIN DERNIÈRE.

« Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Chaque fois que je prononce ces paroles, saisi d'un profond respect, je me prosterne le front dans la poussière. Que pourrais-je devant un tel mystère, si ce n'est admirer l'incompréhensible amour de Dieu, le louer, l'adorer en toute humilité! Le Fils de Dieu, le Verbe éternel du Père, descend des hauteurs du ciel jusque sur cette terre, il se fait homme pour rouvrir à l'homme tombé, perdu, le chemin du ciel sa vraie patrie, son but éternel. Pour nous délivrer de la dette dont nous étions hors d'état de nous acquitter, il se fait notre caution devant son Père céleste : « Voici l'Agneau de Dieu, Celui qui efface les péchés du monde. » Comme il est Dieu et homme dans une seule personne, toutes ses actions et ses souffrances étaient par conséquent divines et, comme telles, d'une valeur infinie; il eût pu, par la moindre souffrance, par

une seule goutte de son sang, racheter les péchés du monde entier; mais ce qui suffisait à la justice de Dieu, ne suffisait pas à son amour. Pour nous, il voulut verser son sang par torrents; pour nous, il voulut mourir de la mort la plus douloureuse comme la plus infâme, de la mort de la croix. Sa rédemption fut surabondante, infinie.

Mais ce qui n'est pas moins pour nous un objet d'admiration et un juste motif de vive gratitude, c'est qu'il n'a pas seulement fourni une satisfaction infinie; la manière dont il expie nos péchés est en même temps la plus énergique prédication contre eux. Combien de fois les saints docteurs de l'Eglise ne nous ont-ils pas, dans ce sens, présenté sa *croix* comme une *chaire* éloquente où il ne nous enseigne pas seulement la vertu, mais où il condamne sévèrement le péché et nous en inspire la plus vive horreur, en prenant sur lui toutes les différentes sortes de péché, la punition qui convient à chacune, et la souffrance opposée à la jouissance particulière qui y a été goûtée. C'est par là que chaque douleur, supportée pour nous par le divin Pénitent, depuis son agonie au jardin des Oliviers, jusqu'au *Consummatum est*, n'est pas seulement une voix qui s'élève vers le ciel et implore pour nous le pardon près de Dieu, mais aussi une éloquente prédication de la pénitence, prédication qui doit saisir notre cœur, le pénétrer puissamment. La croix est, en

effet, ce grand et sublime livre des Evangiles, tout écrit de son sang précieux, et qui remplacerait même, s'il pouvait disparaître, celui qui a été écrit avec des lettres.

Cependant, sur la croix, Jésus-Christ n'a fait qu'achever le grand ouvrage de réconciliation qu'il commence dès qu'il entre dans le monde. Déjà dans la crèche il expie nos péchés, et déjà sa crèche nous est un haut enseignement. Car la racine de laquelle sortent tous les péchés c'est la triple concupiscence : la concupiscence des yeux, celle de la chair, et l'orgueil de la vie. Et à cette triple concupiscence, il oppose un triple mystère par lequel il l'expie, et en l'expiant, la condamne. A la concupiscence des yeux, il oppose le mystère de son infinie pauvreté; à la concupiscence de la chair, le mystère de ses inexprimables douleurs; enfin, à l'orgueil de la vie, le mystère de son humilité et de son profond et incompréhensible abaissement. Et ces trois grands mystères, dans lesquels domine dans son ensemble le grand œuvre de notre rédemption, il les commence déjà dans la crèche, et il les continue ensuite dans tout le cours de sa vie jusqu'à sa mort. Le mystère de la pauvreté : car est-il jamais né un homme aussi pauvre que ce très-puissant Seigneur du ciel et de la terre? le mystère de ses douleurs : car déjà dans la crèche, couché sur la paille, exposé au froid, à l'humidité, ses membres délicats enveloppés de langes grossiers, il commence à souffrir; en

fin, le mystère de son humilité et de son profond abaissement : car qui ne s'étonnerait de voir venir au monde, dans une étable et entre des animaux, le Seigneur de toute gloire !

Par conséquent, comme nous l'avons dit, Jésus-Christ n'expie pas seulement nos péchés, en offrant pour eux à Dieu son père une satisfaction parfaite et surabondante ; la manière dont il les expie est en même temps leur plus éloquente condamnation ; la souffrance, par laquelle il délivre le monde de la dette du péché, est encore pour nous une grande école de vérité et de sagesse. Mais cette considération nous conduit à reconnaître de nous-mêmes que, en dehors du but de la satisfaction pour les péchés de l'humanité, il y en a encore d'autres qui doivent être atteints par l'Incarnation du Fils de Dieu.

En ce qui concerne ces différentes causes de l'Incarcarnation, il se trouve dans la Sainte Ecriture des indications claires et nombreuses, qui ont servi de base aux exposés des saints Docteurs de l'Eglise.

Entre autres, le Docteur angélique, pour mettre en lumière, autant que possible, l'infinie sagesse de Dieu dans ce mystère, réunit ensemble dans l'exposé suivant les motifs de l'Incarnation, par où nous voyons que ces mêmes motifs ont encore une relation intime avec notre fin dernière. 1° D'abord, dit-il, il faut considérer que

l'Incarnation est le secours le plus puissant pour l'homme aspirant à la félicité ; car la félicité de l'homme consiste dans la contemplation immédiate de Dieu. Mais, à quelques-uns il pourrait paraître impossible que l'homme arrivât jamais à une telle contemplation et que l'esprit humain pût, à cause de l'immense espace qui sépare les deux natures, s'unir immédiatement à celle de Dieu : l'homme alors, saisi et abattu par le désespoir, s'épuiserait en vains efforts vers la félicité. Mais par cela même que Dieu voulut s'unir personnellement à la nature humaine, alors l'abîme infini entre Dieu et l'homme est en quelque sorte comblé. Par cela, il est donc démontré à l'homme, et de la façon la plus évidente, qu'il peut absolument arriver à la claire vision de Dieu, et qu'il peut s'unir immédiatement à lui. Voilà pourquoi il paraît tout à fait convenable à la sagesse, divine, que Dieu ait pris la nature humaine pour protéger, soutenir l'homme dans son effort plein d'espérance vers la félicité, par conséquent aussi pour que les hommes, après l'Incarnation, y aspirassent avec plus d'ardeur, d'après les propres paroles de Jésus-Christ, notre divin Sauveur : « Je suis venu, afin que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment[1] ! »

2° Les principaux obstacles qui empêchent l'homme d'atteindre la félicité, sont écartés par l'Incarnation. Car

1. *S. Jean*, x.

puisque la félicité consiste dans la pure jouissance de Dieu, donc l'attache aux choses qui sont moins que Dieu, est l'obstacle principal à la félicité. Mais l'homme s'attache à ces choses quand il oublie la dignité de sa nature. Ensuite, d'après ce qu'il a de commun avec les animaux, c'est-à-dire sa nature corporelle et sensible, il cherche, dans les choses du corps et dans les plaisirs sensuels, une félicité tout animale, ou bien il se met au service d'êtres qui se présentent à lui comme préférables aux autres, il offre des hommages idolâtres au monde ou à certaines parties de ce monde à cause de leur grandeur ou de leur durée, ou encore aux natures spirituelles, aux anges et aux démons, comme si la félicité véritable pouvait se trouver en elles, en vertu de leur immortalité et de leurs hautes prérogatives.

Mais si l'homme sous certaines conditions paraît au-dessous de quelques créatures, et dans une certaine relation, semblable aux plus basses, toutefois sous le rapport du but final, il n'y a rien de si élevé que l'homme, puisque Dieu même est son but, Dieu, dans lequel seul consiste la félicité. Et pour amener l'homme à la conscience de cette haute dignité, il n'était rien de plus convenable à la Sagesse divine que de prendre la nature humaine. Nous voyons donc aussi, comment par suite de l'Incarnation, beaucoup d'hommes se détournèrent du service des anges et des démons, ou du culte idolâtre

des choses créées, des satisfactions de la chair, et de la jouissance des biens de ce monde, pour se tourner vers le culte du vrai Dieu, suivant les paroles de l'Apôtre : « Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père ; n'ayez de goût que pour les choses d'en haut et non pour celles d'ici-bas [1]. »

3° Puisque la parfaite félicité de l'homme consiste dans la claire vision de Dieu, et par conséquent dans une connaissance de lui qui surpasse de beaucoup les forces de tout esprit créé, il était donc nécessaire que l'homme eût une certaine notion préliminaire, une lumière, par laquelle il fût conduit à la pleine et heureuse connaissance de Dieu, et cette notion lui est donnée par l'entremise de la foi. Mais cette donnée, cette connaissance préliminaire doit être absolument certaine, parce qu'elle est, pour ainsi dire, le principe qui sert de base à tous ses efforts vers la félicité, de même que les principes sur lesquels se fonde la science naturelle sont absolument certains et incontestables. Or une connaissance ne peut être absolument certaine que si elle est évidente par elle-même, comme le sont, par exemple, les principes de la science naturelle ; ou bien si elle se déduit directement de principes inébranlables tout à fait évidents par eux-mêmes et dans lesquels elle vient, pour ainsi dire, se

1. *Colos.* III, 1.

résoudre. Mais ce qui nous est proposé à croire de Dieu, ne peut être évident pour l'homme, parce que cela dépasse de loin les forces de son esprit. Il fallait donc que cela fût révélé aux hommes par celui auquel cela est *connu en soi-même*. Mais bien que cette révélation se fasse dans une certaine mesure à ceux qui contemplent l'essence divine, la parfaite connaissance n'en peut être acquise que par Celui-là seul qui en est le principe, c'est-à-dire par Dieu qui se connaît, lui-même pour lui-même et duquel seul découle toute connaissance certaine de ce qu'il est. L'homme ne peut donc être conduit à la parfaite et inébranlable certitude de la foi que par le Dieu fait homme, de sorte que l'homme reçoive d'une manière humaine un enseignement divin. C'est ce que nous indiquent ces paroles de l'Ecriture Sainte : « Personne n'a jamais vu Dieu : le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a manifesté lui-même [1], » comme aussi les propres paroles de notre Sauveur : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité [2]. » Par là, nous voyons, comme fruit de l'Incarnation, la propagation d'une connaissance plus claire et plus certaine des choses divines, et l'accomplissement de cette parole prophétique : « Le monde entier est rempli de la connaissance de Dieu [3]. »

1. *S. Jean*, I, 18. — 2. *S. Jean*, XVIII, 37. — 3. *S. Jean*, II, 9.

4° Puisque la félicité de l'homme consiste dans la jouissance de Dieu, pour le préparer à cette jouissance, le désir d'y arriver devait être allumé en lui. Mais le désir de jouir d'une chose ne peut être excité que par l'amour de cette chose. Donc l'homme aspirant à la félicité, devait être enflammé de l'amour de Dieu. Mais rien ne nous enflamme plus d'amour pour un autre que la preuve de son amour pour nous. L'amour de Dieu ne pouvait être prouvé par rien plus clairement que par son union même avec l'homme, car c'est le propre de l'amour d'unir, autant que cela est possible, celui qui aime avec celui qui est aimé. L'Incarnation était donc, encore à ce point de vue, extrêmement utile à notre salut et tout à fait convenable à la sagesse de Dieu.

5° L'amitié consistant dans une certaine égalité, les êtres absolument inégaux entre eux, ne peuvent être liés d'amitié les uns avec les autres. Par conséquent, l'Incarnation était extrêmement utile au salut de l'homme: pour qu'une confiante union pût exister entre Dieu et l'homme, celui-ci étant par nature ami de son semblable ; afin que, de cette sorte, reconnaissant Dieu sous une forme visible, nous soyons attirés à l'amour de l'Invisible.

6° De plus, la félicité est la récompense de la vertu. L'homme aspirant à la félicité doit donc vivre conformément à la vertu. Nous sommes encouragés à la vertu

par paroles et par exemples. Plus fondée, plus parfaite est notre estime pour quelqu'un, plus ses exemples et ses paroles nous enflamment pour la vertu. Mais quant à ce qui concerne la bonté et la sainteté, aucun homme ne peut nous en fournir en lui une certitude parfaite, parce que, même les plus saints, sont sujets à l'erreur sur un point ou sur un autre. C'est pourquoi il était nécessaire, pour fortifier l'homme dans la vertu, que la vertu, que la leçon, comme l'exemple, d'un Dieu devenu homme, fût placée devant ses yeux. Le Sauveur dit donc aussi, en parlant de lui-même : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes, comme je vous ai fait [1]. »

7° L'homme est conduit à la félicité par la vertu, comme il en est détourné par le péché. Opposé à la vertu, le péché est un obstacle à la félicité, non-seulement parce qu'il apporte dans notre âme un certain désordre qui la détourne de sa fin dernière, mais aussi parce que, opposé à l'amour divin, il offense Dieu de qui nous attendons la récompense de la vertu, et enlève ainsi à l'homme, conscient de cette offense, la confiance en Dieu, confiance nécessaire pour arriver à la félicité. L'humanité oppressée sous le poids du péché avait besoin d'un remède contre le péché, et ce remède ne pouvait lui être offert que par Dieu, qui d'une part peut mouvoir, diriger la volonté de l'homme vers le bien et lui

1. S. *Jean*, XIII, 15.

rendre la rectitude de direction, et de l'autre lui pardonner l'offense, parce qu'elle ne peut être remise que par Celui envers lequel elle a été commise. Mais afin que l'homme soit affranchi de la conscience de l'offense commise, il est nécessaire qu'il soit assuré par Dieu lui-même de la rémission de cette offense. Mais il ne peut obtenir une telle certitude que s'il en est assuré par Dieu lui-même. C'est pourquoi, il était convenable à la Sagesse divine, et extrêmement utile au salut de l'homme que Dieu devînt homme, afin que l'homme obtînt, par Dieu, la rémission du péché, et la certitude de cette rémission par le Dieu-homme.

8° Le huitième et dernier motif que le saint docteur allègue se tire de la justice divine, à laquelle le péché cause une offense infinie, par conséquent à laquelle une réparation complète, infinie, ne peut être donnée que par la satisfaction d'un Dieu-homme. Ayant énoncé plus haut ce motif, nous le laisserons de de côté en ce moment [1]. Et alors le Docteur angélique continue :

Quelle richesse de pensées magnifiques et élevées se cache sous ce peu de mots : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Et quelle vue ne nous ouvrent-ils pas sur ce mystère le plus grand de notre re-

1. *Somm. contre Gent*, liv. IV, chap. 54.

ligion ? Certainement, aucune intelligence humaine, quelque effort de méditations et de recherches qu'elle fasse, ne sondera jamais la sagesse et l'amour divin qui y sont renfermés. Cependant, qu'on ne croie pas que tant de recherches et de méditations réitérées, dans lesquelles les plus grands sages et les saints les plus parfaits se sont plongés, soient inutiles. Elles sont au contraire l'occupation la plus salutaire, la plus élevée qu'on puisse imaginer ; et la sainte Église, dans son maternel amour, ne nous invite-t-elle pas, trois fois le jour, à considérer, à admirer et à adorer le Dieu incarné ! Ceci rappelle le mot de Socrate lisant un ouvrage d'Héraclite: « Ce livre, dit-il, est si élevé, si savant, si profond, que j'en comprends très-peu de chose; quoique ce peu soit très-beau et très-élevé, je crois cependant que ce que je ne comprends pas, est encore infiniment plus beau, plus sublime. »

Il en est de même du mystère de l'Incarnation. Nous en connaissons très-peu de chose, et ce que nous n'en connaissons pas, surpasse infiniment en grandeur, en sublimité le peu que nous en savons ; mais aussi ce peu est déjà si grand, si beau, si sublime, qu'il laisse loin derrière soi tout ce que, d'ailleurs, nous pourrions jamais connaître dans le ciel et sur la terre. Mais du peu que nous connaissons de ce mystère, résulte avant tout le besoin absolu que nous en avons pour notre

salut. Dieu n'avait pas besoin de nous, mais nous avions besoin de lui, et nous ne pouvions nous élever à lui, si dans son amour infini il ne se fût abaissé jusqu'à nous. Le Christ, le Fils de Dieu devenu homme, l'Agneau de Dieu qui prend sur lui les péchés du monde, et s'offre lui-même au Père céleste, victime et sacrificateur dans une même personne, le grand Prophète promis, le divin Maître de la vérité qui dit de lui-même qu'il est la Vérité, nommez-le votre Roi et votre Seigneur, parce qu'il vous a acquis, au prix de son précieux sang, pour sa propriété ; nommez-le votre type illustre, le modèle accompli de toute sainteté ; nommez-le votre frère, votre ami, votre compagnon dans le pèlerinage de cette vie. Il est tout cela pour vous ; et en possédant tous ces titres, il est le chemin et en vérité l'unique voie qui vous mène à votre fin dernière. Personne ne va au Père que par lui, et il n'y a sous le ciel aucun autre nom par lequel nous puissions être sauvés. Votre bonheur ou votre malheur éternel résulte de la manière dont vous êtes en rapport avec lui. Dès le commencement du monde, l'humanité se divise en deux parts : ceux qui sont pour lui, ceux qui sont contre lui. Car il était depuis longtemps dans le monde, avant qu'il y fût entré visiblement ; il était la lumière qui éclairait déjà, dès ce moment, les vrais sages et les justes, et il était l'Agneau qui a été immolé dès le commencement. Il était déjà sacrifié dans

l'innocent Abel; dans Noé, il consolait les quelques justes de ce temps, et fortifiait les enfants de Dieu, afin qu'ils pussent résister aux mauvais exemples des enfants des hommes. Il apparut de loin à Abraham qui se réjouissait de contempler son jour, et dans Isaac, il était immolé sur le Moria ; dans Joseph, il fut persécuté par la haine fratricide ; il apparut à Moïse dans le buisson ardent qui brûlait sans se consumer ; il fut représenté par tous les sacrifices de l'ancienne loi, et annoncé par tous les prophètes ; c'est vers lui que soupiraient tous les justes dont il était la joie et les délices. L'ancien Testament avec tous ses rites et ses enseignements, n'était lui-même que l'enveloppe cachant le germe précieux ; l'histoire entière qui précède le Christ, reste comme dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que s'élève la fleur de la tige de Jessé. Cette longue histoire des quatre mille ans qui se sont écoulés avant lui, ne serait sans lui, qu'une incompréhensible, une indéchiffrable énigme. Et lorsque les temps se sont accomplis, et que parut enfin sur la terre le Désiré des nations depuis le commencement du monde, lorsque l'Apôtre Jean put écrire : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité, » ou comme en commençant sa première épître : « Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons entendu,

ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont touché : — de la parole de vie — nous vous l'annonçons ; » alors seulement l'humanité fut mise en demeure de se décider pour le Christ ou contre le Christ. Aussitôt après son apparition dans le monde, retentissent ces paroles prophétiques du saint vieillard Siméon : « Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israel, et comme un signe de contradiction. » Et la prédiction ne s'est-elle pas tout de suite accomplie ? Y a-t-il jamais eu un homme dont le nom ait été si ardemment aimé, et si vivement haï ? La brûlante haine ne l'a-t-elle pas amené jusqu'à la croix, et le saint amour n'a-t-il pas veillé à son tombeau ? Son nom n'a-t-il pas été dès ce moment, et à travers tous les âges, le plus honteusement maltraité et déshonoré ; et les plus gigantesques efforts n'ont-ils pas été faits, pendant les trois premiers siècles, pour l'effacer de dessus la terre? Et d'un autre côté, ce nom n'a-t-il pas été défendu avec les plus héroïques sacrifices contre les calomnies les plus ignominieuses par les âmes les plus nobles et les meilleures. Et il en a été ainsi jusqu'à nos jours, avec cette différence que, aujourd'hui, le combat a encore gagné plus d'étendue, qu'il est devenu plus ardent.

Le mot d'ordre est celui-ci : pour le Christ ou contre le Christ, et il retentit en ce moment avec une effrayante

clarté sur toute la terre et dans toutes les sphères de la vie publique. L'existence du christianisme ou son anéantissement, voilà l'unique et décisive question du jour, et nul ne peut l'éviter !

CHAPITRE IV.

LA VIE DANS LE CHRIST ET AVEC LE CHRIST.

Jésus-Christ, par la Rédemption, m'a rouvert le chemin vers mon but éternel. Il est lui-même ce chemin. Ce n'est qu'uni à lui, tenant sa main, que je puis parcourir la voie qui me conduit à mes destinées éternelles. Je fus enveloppé dans la faute du premier Adam, seulement parce que par mon origine, je naquis de lui et fus réellement uni à lui, parce que je devins un membre de sa race, pour ainsi dire de son corps. De même, je ne puis prendre part au mérite par lequel Jésus-Christ, le second Adam, expie aux yeux de Dieu le Père la faute de l'humanité entière; je ne puis m'affranchir de la dette personnelle pesant sur moi et acquérir de nouveau la faveur de Dieu, que si je lui suis réellement uni, si je ne fais en quelque sorte plus qu'un avec lui : union qui, comme on le sait, d'après l'institution divine des sacrements est d'une part nouée (par le saint Baptême), de l'autre ci-

mentée et entretenue (par la sainte Confirmation et la très-sainte Eucharistie), et si par malheur elle a été rompue, de nouveau réparée (par le saint sacrement de la Pénitence). C'est dans mon union personnelle avec Jésus-Christ que consiste ma purification personnelle et ma sanctification, elle ne peut être que là ; car si je suis *un* avec lui, tout ce qui est à lui est aussi à moi. Le Père céleste me contemple en lui, son Fils bien-aimé ; le mérite par lequel il a racheté mes péchés, il me l'attribue ; la grâce, cette faveur divine, prend la place de la dette enlevée ; pour l'amour du Christ, je ne suis plus un objet de colère, mais un enfant d'adoption, je suis l'objet de l'amour de Dieu et de ses complaisances.

La sainte Ecriture elle-même nous expose ainsi cette doctrine : Au vieil homme qui est né de la chair et qui vit selon la chair, elle oppose le nouveau qui est né de l'Esprit et qui vit dans le Christ. L'homme régénéré dans le saint Baptême s'est revêtu de Jésus-Christ, il est changé en son image, il lui est devenu semblable, il a été uni à lui, comme le membre vivant est uni au corps ; ce n'est plus le vieil homme qui vit, mais Jésus-Christ qui vit en lui : toutes ces expressions se succèdent dans les saintes Lettres, et disent au fond une seule et même chose.

Mais maintenant quel est l'esprit de Jésus-Christ, comme il se révèle dans sa propre vie, et comme il doit par conséquent se refléter dans la mienne ? Si je

regarde dans la vie de Jésus-Christ, j'y vois l'image de la beauté la plus parfaite. Toutes les vertus rayonnent dans cette image, excepté celles qui ne peuvent lui être propres, parce qu'elles entraînent avec elles une sorte d'imperfection, comme par exemple la foi ; car au lieu de ces vertus, il possède la haute perfection qui y correspond. Et je vois en Jésus-Christ toutes les vertus dans leur plus parfaite consommation. Deux d'entre elles y brillent toutefois d'un éclat particulier, non pas que les autres soient en lui moins parfaites, mais parce que la nature de ces deux vertus fait que toutes les autres semblent leur servir de cortége, dominées et couvertes qu'elles sont par leur éclat. La première de ces vertus est le saint renoncement à soi-même, la deuxième est le saint amour, celle-ci le sommet, celle-là la base de toute perfection morale. Le saint *renoncement* de Jésus-Christ se manifeste dès le commencement, comme dans tout le cours et à la fin de sa vie. Tout entière, elle n'est qu'une chaîne non interrompue d'actes du plus profond comme du plus sublime abaissement, ou comme le dit la Sainte Ecriture d'un saint *renoncement à lui-même*. Sa naissance obscure, accompagnée de tant de circonstances humiliantes, naissance comme il se l'était lui-même choisie, cet amour de la sainte pauvreté qui n'avait pas où reposer sa tête, sa longue et profonde obscurité, cette retraite inconnue dans la modeste demeure de

Nazareth, sa parfaite obéissance et sa soumission à ses parents qui cependant étaient ses propres créatures, le choix de disciples pauvres, ignorants, sans éducation, l'humble tolérance de leurs défauts, de leurs faiblesses et de leurs disputes, sa douceur infinie au milieu des durs traitements qu'il avait chaque jour à souffrir, sa condescendance pour les esprits bornés, les hommes les plus inintelligents, sa patience que n'a jamais lassée la plus dure oppression, sa mansuétude pour des ennemis et des agresseurs plus méchants qu'on ne pouvait jamais les imaginer, sa conduite admirable dans ses dernières souffrances : tous les actes de ce renoncement s'enchaînent tous plus incompréhensibles les uns que les autres. Avec quelle raison pouvait-il donc nous dire : « Venez à moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés, je veux vous soulager. Prenez mon joug sur vous, et apprenez que je suis doux et humble de cœur ! »

Le Saint amour, voilà le ressort de toutes ses actions. C'est l'amour qui le couche dans la crèche, l'attache à la croix ; c'est lui encore qui le tient prisonnier sous le voile du très-saint Sacrement. Du côté des hommes, cet amour se manifeste comme un constant *bienfait :* ainsi qu'il a été dit de lui, il a passé en faisant du bien à tous. Pour exercer cette bienfaisance, il oubliait le soin de se nourrir. Venu dans le monde pour chercher et sauver les pécheurs, les brebis perdues, il ne s'accorde pour

accomplir cette mission, aucun repos, ni le jour, ni la nuit. Il avait faim et soif des âmes ; pour elles, il travailla jusqu'à l'affaiblissement, et l'entier épuisement de ses forces corporelles ; pour elles, il souffrit et mourut. Du côté de *Dieu* son Père céleste, il manifesta son amour par un travail constant pour sa gloire et la sanctification de son nom, et par une prière non interrompue. Le travail pour la gloire de son Père, et l'accomplissement de sa volonté, c'était là sa nourriture, son breuvage. Et à ce travail, il joignait une prière d'union intime et constante. On n'a jamais vu *travail* et *prière* unis dans une si parfaite harmonie. Que fit-il pendant les trente années qu'il vécut caché dans la modeste demeure de Nazareth ? Constamment près de sa mère, (son père nourricier et adoptif mourut dans ses bras), il lui est obéissant et soumis, tandis qu'il est en même temps tout aux intérêts de son Père divin : sa prière élevée vers lui, unie à l'obéissance et au service de sa mère, voilà son occupation exclusive pendant les trente ans de sa vie cachée.

Et aussi dès le début de sa vie publique, il joint encore au travail, à la prédication de la bonne nouvelle, à ses œuvres miraculeuses, toujours et toujours la prière. Que de fois l'Evangile ne nous dit-il pas expressément qu'après avoir enseigné tout le jour et opéré des miracles, il se retirait la nuit, sur une montagne pour prier, passant ainsi la nuit entière en veilles et en prières ; et

peut dire que longtemps, avant ce solitaire d'Egypte si fervent dans l'oraison, il saluait le soleil levant par ces paroles : O soleil, pourquoi viens-tu me troubler dans ma prière, dans cette union intime avec Dieu mon Père céleste, si, toutefois il pouvait être ici question de distraction !

Nous apprenons aussi par le saint Evangile qu'il n'exerce pas seulement d'une manière alternative le travail et la prière, mais qu'il les unit et les confond ensemble. Il va de l'un à l'autre, comme de lui-même, et s'il était permis de le dire, involontairement.

Au milieu de son travail, en annonçant la vérité, il se tourne tout à coup vers son Père: « Père, dit-il, je vous remercie parce que vous avez caché cela aux hommes, et l'avez révélé aux enfants.» — Avant d'éveiller Lazare du milieu des morts, il prie ainsi: « Père, je vous remercie de m'avoir exaucé, mais je sais que vous m'exaucez toujours. » — A la souffrance de sa *passion*, il unit constamment aussi la prière. Avec elle, il commence, il continue, il achève de souffrir. Ce n'est pas sans dessein que la Sainte Ecriture nous signale en particulier les trois prières par lesquelles il assaisonne, consacre et sanctifie sa souffrance. Il prie peu de temps avant sa passion, car tout de suite après être sorti de la salle où il a célébré la Pâque avec ses disciples, il se dirige vers le jardin des Oliviers ; et quand il leur eut dit ces paroles d'adieu, pleines d'un amour si indiciblement tendre, il lève les

yeux au ciel et s'écrie : « O Père ! l'heure est venue, glorifiez-moi, comme je vous ai glorifié et ai manifesté votre nom, etc...» La *deuxième* prière qu'il unit à sa souffrance, et que l'Evangile nous a laissée comme un précieux memento de cette nuit douloureuse, cette prière digne d'être éternellement méditée, il la répète trois fois au Gethsémani, et dans une mortelle agonie, il s'écrie : « Père, si vous voulez, éloignez de moi ce calice, néanmoins que votre volonté se fasse et non la mienne.» Enfin, la *troisième* prière de la passion, mentionnée dans la sainte Ecriture, est celle-ci qu'il fit en croix, et qui est si bien connue : « Père, pardonnez-leur ; mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Père, je remets mon esprit entre vos mains. »

Voilà l'image de la vie de Jésus-Christ, avec les deux principaux traits qui en ressortent si éclatants. Un plus beau modèle de vie ne peut être imaginé. La ressemblance avec Dieu, si magnifiquement imprimée à l'origine dans l'homme, avait perdu de sa beauté, et dans certains traits particuliers, elle était devenue méconnaissable. L'homme ne cherchait plus à ressembler à son divin original, dans tout ce qu'il devait imiter de lui, c'est-à-dire la bienfaisance, l'amour de la perfection, de la vérité, de la justice, de la sainteté ; bien plutôt, il voulut ressembler à Dieu dans tout ce qu'il ne pouvait et ne devait point chercher à imiter en lui, c'est-à-dire dans l'amour de son

indépendance sans limites, de sa grandeur, de sa gloire. Et ne ressemblant plus à Dieu, il se fit semblable aux animaux sur lesquels il devait régner comme image de Dieu et son représentant sur la terre, et il les laissa dominer sur lui, dans les différents vices qui les caractérisent, c'est-à-dire dans la cruauté, la ruse et la fausseté, et aussi dans les plaisirs de la chair. Alors descendit du ciel sur la terre, ce parfait rayonnement de la gloire du Père, cette sagesse éternelle, celui qui est la beauté divine, le Fils de Dieu. En se revêtant de l'humanité, il rétablit en elle l'image de Dieu qui en avait été presque entièrement effacée; et en lui, il la fit encore plus belle, plus splendide qu'elle ne l'était à l'origine ; car la Sainte Ecriture dit qu'il était le plus beau des enfants des hommes. Lui seul pouvait dire de lui-même : « Qui me voit, voit le Père. » En lui, le nouvel homme, l'image de la Divinité rayonnait de nouveau dans toute sa pureté et sa perfection, sa très-sainte âme était inondée de ces rayons qui rejaillissaient sur tout son extérieur, dans sa physionomie, dans son regard. C'était cet éclat de la beauté divine qui, comme un aimant, attirait à lui tous les hommes avec une irrésistible puissance. Les disciples qu'il appela à lui, le virent, n'entendirent de lui qu'une parole, et soudain, ils quittèrent tout pour le suivre. Un peuple simple et de bonne volonté, oubliant le soin de se nourrir, le suivit dans le désert, et

s'attacha des jours entiers à écouter sa voix, à contempler avec amour ce visage rayonnant. Dominés par le charme de cette beauté morale, pécheurs et pécheresses se jetaient à ses pieds et fondaient en larmes de repentir. Les deux disciples qui, au jour de la résurrection, allaient à Emmaüs, le reconnaissent à la fraction du pain, et leurs cœurs sont enflammés d'ardeur. Et si comme cette sainte [1] on eût pu voir son âme divine, quelle félicité abondante eût-on puisée dans cette vue, félicité suffisant à une vie entière, et quels enthousiastes efforts eût-on faits pour retenir les traits de cette incomparable beauté, et pour les imprimer profondément en soi !....

Mais à la lumière de la foi, tous les saints ont vu cette beauté de l'âme de Jésus-Christ. La grâce les pressait sans cesse de contempler de plus en plus cette divine beauté et d'en attirer en eux tous les traits. Ils suivaient fidèles, cette impulsion de la grâce, le regard constamment fixé sur le divin original, et s'essayant chaque jour à nouveau, de le mieux copier, comparant toujours la copie au modèle, pleurant les fautes et les imperfections qu'ils découvraient dans ce travail, et s'exerçant avec une nouvelle ardeur à le perfectionner. C'était seulement en vue de ce but que s'exercaient leur pensée comme leur effort, leur espérance comme leur crainte,

1. Sainte Catherine de Sienne.

leur joie comme leur douleur, en un mot toutes leurs peines, tous leurs travaux. Et c'est par là seulement qu'ils sont devenus saints, et ont atteint les hauteurs d'une vertu surhumaine. Or le même devoir est imposé à tout chrétien.

Le christianisme n'est pas seulement un enseignement, car quelque parfaite et quelque pure que soit cette doctrine, elle n'eût pas produit tant de merveilleux effets et tant de vertus héroïques, elle n'auraitt pu seule soulever le monde en quelque sorte hors de ses gonds. Pour atteindre les hauteurs de la vertu chrétienne, l'âme a besoin d'une force qui la soutienne, qui l'emporte. La vie seule donne la vie. Ce n'est que porté par le torrent de cette vie, ce n'est que dominé par l'esprit de Jésus-Christ qui en est la source, ce n'est qu'en laissant agir en moi cet esprit que je deviens un véritable chrétien. La vie d'un véritable chrétien est une copie de la vie de Jésus-Christ. C'est une vie dans le Christ, un voyage avec le Christ, en tenant la main du Christ. Combien de fois l'Ancien Testament nous représente la vie comme un voyage de l'homme avec Dieu et devant Dieu ; noble prérogative de l'homme ! Mais cette expression profonde et significative n'a son sens plein et entier que depuis que Dieu est devenu homme en Jésus-Christ, pour demeurer au milieu de nous, nous accompagner, comme le plus fidèle et le plus tendre compagnon, dans notre pèleri-

nage jusqu'à la céleste patrie, notre but éternel.

Quoique ce voyage puisse paraître maintes fois difficile, semé d'écueils, on ne succombe pas quand on contemple l'image ravissante de notre céleste guide, quand on regarde son œil rayonnant ; bien mieux on se sent rafraîchi, fortifié, entraîné par ce regard puissant, et sous la conduite de ce conducteur divin, on ne peut errer. Il ne m'est pas possible de faire tout ce qu'il a fait, mais je puis et dois tout faire dans son esprit. Plus je laisse dominer et agir en moi cet esprit de Jésus-Christ qui, avant tout, est un esprit de renoncement et d'amour, plus parfaitement j'accomplis mon devoir, plus sûrement je marche dans la voie qui mène à mon but. « Mais celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, » dit l'Apôtre, « n'est pas à lui [1] ; » il n'a pas de part avec lui, et par conséquent il ne suit pas non plus le chemin qui conduit à la céleste patrie.

1. *Rom.* VIII, 9.

CHAPITRE V.

L'AMOUR ILLÉGITIME DE SOI-MÊME ET LA SAINTE HAINE DE SOI-MÊME.

L'esprit de Jésus-Christ qui doit régner en moi, je le reconnais d'abord pour un esprit de saint *renoncement à soi-même*. Ce mot, s'appliquant à Jésus-Christ, n'est pas un mot inventé par le libre arbitre de l'homme. Le Saint-Esprit l'a lui-même inspiré à l'Apôtre qui écrit dans son épître aux Philippiens : « Vous devez être dans la même disposition où a été Jésus-Christ ; lui qui ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu, et qui s'est cependant anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et qui a été reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui [1]. » Certes cette œuvre d'anéantissement de Jésus-Christ nous remplit d'un grand étonnement, et nous sommes tentés de

1. *Philipp.* II, 6, 7.

demander comment elle fut possible. Car n'y a-t-il pas ici une espèce de contradiction. Dieu est immuablement grand ; il est, comme il est, comme il fut et sera de toute éternité, et cependant il a dû, devenant homme, s'anéantir lui-même, il a dû, pour ainsi dire, se dépouiller de sa divinité, (*semetipsum exinanivit*) ! Mais il faut distinguer ici, avec les grands docteurs de l'Église, une double manière de se dépouiller. On dépouille quelqu'un, soit en lui ravissant une chose qui lui appartient, soit en le privant de l'usage de cette chose ; comme si, par exemple, je laisse à un homme sa propriété, mais que je lui lie les mains, de sorte qu'il ne puisse faire usage de ce bien, alors, même au milieu de la possession, il n'en est pas moins pauvre et dépouillé.

Dans le premier sens, Dieu ne pouvait absolument se dépouiller de sa divinité, et rien n'est plus vrai que ce qu'écrit saint Léon dans sa célèbre lettre à saint Flavien : « Dans le Christ, la forme de Dieu n'a pas détruit celle d'esclave, et de même aussi la forme d'esclave n'a détruit en rien la forme de Dieu. » Dieu ne peut jamais cesser d'être lui-même. Mais c'est dans le dernier sens que Dieu, en Jésus-Christ, s'est dépouillé de sa divinité en se privant de l'usage de ses attributs divins. Pendant les trente années qu'il passe dans une obscurité profonde, exerçant envers ses parents tous les devoirs de l'obéissance, où laisse-t-il, à travers l'enveloppe de sa

forme d'esclave, percer la lumière et la gloire de ses attributs divins. Et aussi, quand, pendant les trois années de sa vie publique, il montre dans sa doctrine les rayons de sa sagesse, et dans ses miracles, ceux de sa puissance, combien ne cherche-t-il pas à dessein, à en affaiblir l'éclat, pour le rendre supportable à nos faibles regards. Il cache la splendeur de sa sagesse sous les paraboles et sous le voile d'expressions simples, sans fard ; et si sa puissance met en jeu son bras pour accomplir des œuvres merveilleuses, soudain, il le retire comme s'il craignait de laisser paraître au dehors cette suprême puissance. On dirait que sur la terre il ne possédait plus la gloire, car il prie ainsi: Père, glorifiez-moi avec la gloire que j'avais près de vous, avant que le monde fût ; et lorsqu'il retourne au lieu de sa gloire, les chœurs célestes chantent qu'il est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force et la gloire [1], comme s'il ne les eût pas déjà possédées même étant sur la terre.

Mais après que Jésus-Christ s'est dépouillé lui-même d'une manière si incompréhensible et si élevée au-dessus de notre raison, sans toutefois lui être contraire, et après qu'il a continué jusqu'à sa mort sur la croix, l'œuvre de ce renoncement, de cet abaissement extrême, nous ne devons pas nous étonner qu'il réclame de nous

1. *Apocalypse*, v, 12.

le même dépouillement; car que sommes-nous en comparaison de lui? Il n'y a rien d'ailleurs qu'il ne nous demande si souvent, si expressément, soit par lui-même, soit par la bouche de ses apôtres. Ecoutons ici la plus forte expression de cette demande: « Celui qui aime son âme la perdra, et celui qui hait son âme en ce monde, la gardera pour la vie éternelle [1]! » Ce mot nous dit tout; il contient plus de sagesse que tous les livres des philosophes du monde entier n'en contiennent ensemble; il exprime le fond de toute vraie sagesse, de toute vertu.

Car en ce qui concerne la première partie de cette sentence: « Celui qui aime son âme la perdra, » dans quel sens le divin Docteur veut-il faire entendre l'*amour de l'âme?* Evidemment dans un sens tout autre que lorsque, ailleurs, nous montrant l'amour de notre âme immortelle comme notre devoir le plus impérieux, il nous apprend par là même à en préférer la valeur à celle du monde entier; mais ce qu'il veut ici faire comprendre par amour de l'âme, c'est l'amour déréglé, désordonné de soi-même, c'est-à-dire l'égoïsme. Dans ces paroles se trouve par conséquent exprimée la plus importante vérité, à savoir que l'amour déréglé de soi, l'*égoïsme*, est le principe de notre misère, la source impure et intarissable de tout péché.

1. *S. Jean*, XII, 25.

Si nous voulons arriver à comprendre cette vérité, nous n'avons qu'à nous représenter ce qu'est le péché.

Dans chaque péché, il y a deux choses à distinguer : d'un côté, l'éloignement de Dieu, de l'autre, le penchant désordonné vers la créature. Dans tout péché, je me détourne de Dieu, en aimant la créature plus que lui. Mais dans cet amour déréglé de la créature, c'est toujours moi, et moi seulement que j'ai en vue, *mon* plaisir, *mon* avantage, *mon* honneur, en un mot *ma* satisfaction personnelle. Et quelque différents que soient les péchés, en genre, en espèce, l'amour-propre est toujours au fond de tous.

Que l'on considère seulement les sept péchés nommés *péchés capitaux ;* sont-ils autre chose que différentes formes d'un seul et même amour-propre?

Qu'est l'*orgueil*, sinon une complaisance désordonnée pour soi-même, une estime exagérée de sa propre personne, en un mot une attache déréglée à son moi; que ce soit une attache à son intelligence : alors ce sera un orgueil d'intelligence, de raison ou d'esprit ; que ce soit à sa volonté propre : orgueil d'obstination; que ce soit à son honneur personnel, à sa réputation, etc. : orgueil d'ambition, désir immodéré de gloire.

Et l'*avarice*, qu'est-elle autre chose qu'un amour déréglé de mes biens extérieurs qui, eux aussi, sont

comme une partie de moi-même, de mon avantage, de mes intérêts?

Et l'*impureté*, qu'est-elle, sinon un amour désordonné des jouissances défendues, des plaisirs des sens ? Donc, toujours amour-propre, toujours amour de soi.

Et encore l'*envie*, cette tristesse ressentie à la vue du bien d'autrui, ou de son plus grand bien; non à cause du bien ou du plus grand bien du prochain en lui-même, mais en tant qu'il est comparé avec le mien, et que je crois par cette comparaison , le mien abaïssé, diminué et relégué dans l'ombre ? Cette tristesse jalouse n'est par conséquent rien autre chose qu'amour-propre.

De même la *colère*. Qu'est-ce qui cause en moi ces mouvements violents et ces éclats de dépit ? Une offense de mon honneur, un dommage souffert dans ma propriété, l'un et l'autre réels ou imaginaires, un plaisir ravi, une jouissance troublée : cela suffit pour mettre mon cœur dans une si vive et si fièvreuse effervescence. S'il n'y avait pas d'amour-propre, il n'y aurait pas de colère.

Il en est de même de la *gourmandise*.

Et prenons enfin le dernier des sept péchés capitaux, la *paresse* spirituelle. Pourquoi suis-je paresseux d'esprit, pourquoi si tiède dans l'exercice de mes devoirs religieux, pourquoi sans énergie et sans activité dans

les choses qui concernent l'honneur de Dieu et le salut de mon âme ? Parce que j'appréhende les fatigues, les incommodités attachées à son service et au travail qu'exige mon salut, parce que j'aime ainsi avec déréglement mon propre repos, mes aises, en un mot, parce que je m'aime trop *moi-même*.

On voit que tous les péchés, quels qu'ils soient, ne sont que des formes différentes de cet amour exagéré de soi-même ; enlevez l'amour-propre, ils disparaîtront tous. Ce qui met, hélas, mon salut en un danger si grand, c'est que cet amour-propre est très-profond en moi ; il est soudé à mon être, et il se cache au plus intime de mon âme. Et cet ennemi de mon salut, le plus dangereux de tous, sans l'alliance duquel les autres ne pourraient rien, je le porte toujours en moi, et de quelque côté que je me tourne, il me poursuit partout. Prenez un miroir et brisez-le : chaque fragment, comme la glace entière, vous renvoie votre image. Il en est de même de l'amour-propre qui reparaît toujours en moi quand je crois l'avoir brisé, rompu mille fois et de mille côtés. Lorsque je me persuade avoir vaincu dans mon cœur *un* mauvais penchant, un autre reprend vite sa place, voilà pourquoi, j'ose à peine espérer que l'égoïsme puisse jamais être étouffé en moi, et qu'il soit radicalement arraché de mon cœur. L'amour-propre complétement réprimé, tué, ce serait la paix parfaite, paix à laquelle il est impossible d'atteindre ici-bas. La

vertu se conserve beaucoup plus dans un combat continuel contre l'amour-propre. Et ce combat constant, sérieux et vaillant est le devoir qui m'est recommandé dans cette *seconde partie* de la sentence divine : « Celui qui hait son âme, la gardera pour la vie éternelle. » L'amour déréglé de soi-même fait les pécheurs ; la haine de soi, c'est-à-dire le combat continuel, persévérant et courageux contre ce même amour immodéré, le vrai renoncement chrétien, voilà ce qui fait les *saints;* car la sainteté consiste dans l'amour du Dieu qui est la bonté et la sainteté mêmes. Mais mon cœur est créé pour l'amour, il doit aimer quelque chose ; l'amour est sa vie, le ressort qui le met en mouvement. Et ce cœur n'est pas simplement créé pour aimer Dieu, il a une tendance naturelle vers Dieu, et il ne peut en être détourné que par un penchant opposé qui l'attire vers soi-même. Et comme l'amour déréglé de soi-même est la mort de l'amour de Dieu, et que ce moi trop aimé est le mur qui sépare l'âme de Dieu ; de même en sens inverse, la mort de l'amour-propre est la vie de l'amour de Dieu, c'est-à-dire la sainteté. Combattre l'amour immodéré de soi-même c'est donc tendre à la sainteté, c'est chercher ce qui est du Christ, c'est imiter ses sentiments, c'est être son vrai disciple. Jésus-Christ lui-même revient toujours sur ce point, comme étant la condition essentielle pour être des *siens*, pour lui appartenir : « Celui qui veut être mon disciple, » dit-il,

qu'il prenne sur lui la croix et qu'il *se renonce lui même.* » Qu'il renonce à ses *sens*, car ils sont comme la porte de l'âme ; qu'il mortifie ses *yeux*, afin qu'ils ne voient point les vanités du monde ; ses *oreilles*, pour qu'elles se détournent du sifflement du serpent, c'est-à-dire des discours des incrédules et des impies ; sa bouche, afin qu'elle ne parle que de ce qui honore Dieu et édifie le prochain ; son *toucher*, de sorte qu'il l'endurcisse contre la mollesse et les fausses jouissances défendues, comme aussi contre les peines et les difficultés attachées à la pratique de la vertu ; ses *désirs*, afin qu'ils ne l'entraînent ni le fassent consentir au péché ; *sa volonté*, afin qu'elle ne veuille que ce que Dieu veut, qu'elle le veuille avec persévérance et constance, vaillamment et héroïquement, ne pactisant jamais avec l'ennemi, jusqu'à ce que la vie finisse, et avec elle, le combat.

Voilà la haine de soi, le renoncement que Jésus-Christ demande de ses disciples, et voilà comment il a été réellement compris et exercé par tous ses vrais disciples, par la brillante phalange de tous les saints, et souvent d'une manière si dure et même si cruelle envers eux-mêmes, que l'on en est frappé d'étonnement. Non point que Dieu prît joie et se complût dans ces privations si pénibles et ces tortures volontaires, ou que la vraie essence de la sainteté s'y trouvât. L'homme à son origine n'en avait pas besoin, elles ne sont devenues nécessaires,

dans une certaine mesure, que par le déréglement du péché. Comme j'ai un esprit et une chair rebelles, — une chair qui ne veut pas obéir à la loi de l'esprit, un esprit qui ne veut pas obéir à la loi de Dieu, la mortification, le renoncement à moi-même, me devient un moyen indispensable pour arriver à la félicité. J'y consens, ce mot de mortification paraît dur à l'homme sensuel; mais qu'il soit dur ou non, nul autre choix ne m'est permis. Ou bien je m'aime moi-même et je m'abandonne à tous mes désirs déréglés, à mes instincts mauvais, à mes curiosités; mais alors je *perdrai mon âme* et ma félicité; j'aurai des joies ici-bas, si joies il y a, mais dans l'autre vie j'aurai la peine éternelle; ou bien je me complais dans ce qui paraît dur à la nature, je combats le bon combat, je me hais moi-même; et alors je *garderai mon âme*, je serai un disciple de Jésus-Christ, et les courtes souffrances de cette vie me procureront des joies surabondantes et éternelles La doctrine chrétienne ne me montre aucune autre alternative.

Cependant, ce qu'il y a de répugnant dans la haine de soi-même, existe moins peut-être dans la réalité que dans l'imagination, dans la ruse de l'ennemi de mon âme qui voudrait ainsi m'effrayer, me détourner de la vertu, afin de m'assujettir plus sûrement à sa domination.

Faites-en l'essai seulement une fois sérieusement, — car pourquoi au moins ne pas essayer? — faites seu-

lement le premier pas dans le chemin où le Christ vous a précédé, et où tous les Saints l'ont suivi, triomphez de vous-même seulement une fois en différentes petites choses, refusez-vous tel ou tel plaisir, combattez telle ou telle mauvaise habitude, — vous verrez alors que ce combat est moins pénible qu'il ne paraît au premier abord.

Nous sommes faibles, il est vrai ; mais la grâce n'est pas faible. Elle vous a peut-être déjà depuis longtemps attendu ; elle étend son bras puissant pour vous soutenir et vous emporter ; elle vous verse le saint amour, et cet amour ne rend pas seulement possible ce qui paraissait impossible, mais il le rend même facile et agréable. Et ce qu'ont expérimenté d'innombrables chrétiens et tous les saints qui marchaient sur des charbons brûlants comme sur des roses, vous le pouvez expérimenter aussi vous-même à savoir : que le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau léger.

Même quand vous satisfaites toutes vos convoitises, et que vous vous assujétissez au joug de vos passions, vous trouvez aussi des difficultés sur votre chemin. Et la question est de savoir où est le plus pénible, le plus dur. D'un côté, sont les joies qui portent toujours des épines ; de l'autre, sont les souffrances, mais adoucies par l'amour de Dieu, la paix de la conscience, et aussi par la douce espérance du ciel. Et elles ne durent que bien peu de temps, pour se changer ensuite en joies éternelles !

CHAPITRE VI.

LES TROIS VERTUS THÉOLOGALES OU DIVINES : LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

1° Au parfait renoncement à soi-même correspond en notre Seigneur Jésus-Christ le parfait abandon à la volonté de Dieu son Père, c'est-à-dire la perfection de son saint amour. Tout son être est, pour ainsi dire, une effusion de l'amour ; il en est pénétré, submergé. Etre animé de l'esprit de Jésus-Christ et porter en soi le saint amour, c'est par conséquent une seule et même chose. Cependant cet amour ou charité, qui est la vertu la plus noble de toutes, et en particulier des trois vertus divines, existait en lui sans les deux autres, c'est-à-dire sans la foi et l'espérance. Car toutes les deux, d'après leur nature même, entraînent avec elles une certaine idée d'imperfection. A la foi s'allie une certaine obscurité, et l'espérance ne possède pas encore le bien vers lequel elle tend comme vers un objet absent. Mais Jésus-Christ étant la perfection même, on ne peut, en ce qui con-

cerne les choses morales et religieuses, supposer en lui l'ombre même d'une imperfection. Il possédait pleinement et parfaitement en lui-même ce qui ne se trouve qu'imparfaitement dans les deux vertus que nous venons de nommer. Les vérités qui forment l'ensemble de notre foi, il les *contemplait* toutes ; car, ici-bas, il était déjà participant de la vue de Dieu. Dans cette contemplation, il possédait en même temps ce qui constitue le bien fondamental de l'espérance. *La gloire et l'immortalité du corps*, dont il ne put jouir qu'après sa résurrection, voilà seulement ce qui pouvait être ici-bas pour lui dans son état d'abaissement, l'objet de l'espérance, et non pas *la contemplation de Dieu* qu'il posséda sans cesse.

Ce qui justement le distinguait de tous les hommes, c'est que, comme l'exprime en termes formels la théologie, il était en même temps, *viator*, voyageur sur le chemin de la félicité, et *comprehensor*, possesseur du bien par essence, c'est-à-dire de la félicité, et cela en vertu du mystère de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine. *En nous* au contraire, la charité ne peut exister sans les deux autres vertus divines. Je ne puis aimer Dieu comme le souverain bien, si par la foi je ne le reconnais pas comme tel ; et de même la charité ne peut ici-bas être séparée de l'espérance. Cette vertu, d'un côté mène à l'amour, car l'espoir de la récompense excite à aimer Dieu et à obéir à

ses commandements; de l'autre, elle appuie et affermit la charité dans les tentations et les nombreux dangers auxquels elle est exposée ici-bas. Au faux amour-propre elle oppose le véritable amour de soi; aux charmes des plaisirs entraînants et coupables, les joies célestes. Donc, comme le dit l'Apôtre, il reste pour nous ces trois vertus : foi, espérance, charité, et autour d'elles se meut toute la vie chrétienne. Il s'ensuit donc que cette vie dans son essence est une copie de la vie de Jésus-Christ. Se conformant fidèlement à son original, elle est, dans le sens positif, une vie dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour; or l'amour, présupposant en nous et renfermant en soi la foi et l'espérance, nous imprime réellement l'esprit de Jésus-Christ l'amour même, et nous rend semblables à lui, notre parfait modèle.

Le but véritable de l'Incarnation et de la Rédemption est aussi parfaitement atteint en nous par ces trois vertus, car il consiste à renverser le mur de séparation que le péché a élevé entre Dieu et nous et à nous réunir à lui et au ciel. Mais les anneaux d'or de cette chaîne, ce sont les trois vertus divines. Elles ne tirent point leur origine de cette terre. Les païens connaissaient bien les vertus purement humaines ou naturelles que l'homme peut acquérir par ses propres forces et qu'on nomme pour cela vertus acquises : la prudence, la justice, la force, la tempérance et toutes les autres quelles qu'elles

soient qui, en dehors de Dieu, ne peuvent jamais être que des vertus purement humaines. Mais quant aux trois vertus théologales, ils ne les connaissaient pas. Ce sont des dons que Jésus-Christ nous a apportés du ciel et qui nous sont communiqués par le saint Baptême. Ne venant pas de la terre, ces trois vertus ne peuvent non plus avoir la terre pour but; elles tendent immédiatement vers Dieu, vers le ciel, voilà pourquoi elles sont nommées *divines*.

Par la foi, j'embrasse la vérité éternelle qui est Dieu, et je lui soumets mon intelligence. Par l'espérance, je saisis déjà les biens et les dons de Dieu, c'est-à-dire la félicité qui découle de lui et je lui consacre les aspirations, les désirs de mon cœur. Enfin, par la charité, je m'attache à Dieu lui-même, la bonté et la beauté infinies et je me donne à lui avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

Selon que ces vertus sont en moi plus ou moins parfaites, plus ou moins vivantes, l'union qu'elles produisent en moi avec Dieu et le ciel est plus ou moins parfaite, plus ou moins profonde ; mais en dehors du lien de ces trois vertus, nulle union n'est possible pour moi avec Dieu et le ciel.

C'est seulement dans leur possession et dans leur exercice que vous parcourrez, comme tenant Jésus-Christ par la main, la route qui mène au ciel. La *foi*, c'est la

sûre étoile qui vous guide dans le chemin du ciel. Quelles actions de grâces ne devez-vous pas à Dieu pour ce bienfait! Représentez-vous un instant l'état d'une âme enveloppée dans la nuit de l'erreur, et qui, dans une sombre ignorance ou dans une incertitude tout aussi pénible, flotte indécise au milieu de questions desquelles dépendent le repos de son cœur et le sort de son éternité. Je veux parler des questions suivantes qui ont une importance décisive. Y a-t-il une providence dirigeant et conduisant toutes choses, ou bien tout est-il abandonné à un inexorable destin ou à l'aveugle hasard? Existe-t-il une autre vie, et une récompense au delà du tombeau, ou bien, tout finit-il avec celle-ci ? Reverrai-je ceux que j'ai aimés sur la terre, et que la mort impitoyable m'a ravis, ou bien la séparation tant pleurée sera-t-elle éternelle? Si j'ai été assez malheureux pour pécher et que je me sente ensuite tourmenté par l'aiguillon du remords, y a-t-il encore un pardon pour moi ou bien dois-je périr dans cet état lamentable, doutant de mon salut? Quels moyens faut-il employer pour me sauver? par quelle conduite et par quelles actions puis-je plaire à Dieu, le Père céleste, et m'acquérir ainsi des droits à la félicité du ciel ? Tels seraient les pénibles doutes qui tourmenteraient alors cette âme. Et allant encore plus loin, représentez-vous que pour cette âme qui cherche la vérité, et qui cependant est en proie aux angoisses les plus pé-

nibles et à la plus douloureuse incertitude, retentisse soudain cette bonne nouvelle qui tomba un jour des lèvres de l'ange : « Le Sauveur du monde a apparu, et une grande lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » Imaginez-vous qu'elle puisse voir elle-même le Sauveur, le divin Docteur de la vérité, apparaissant dans le monde, qu'elle puisse écouter sa voix, se trouver avec lui sur la montagne des huit béatitudes et sur le Thabor, et là entendre retentir dans la nue, au-dessus du divin Transfiguré, cette voix du Père disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le, et ensuite qu'elle voie la foule de témoignages par lesquels ce divin Maître de la vérité s'accrédite comme tel devant le monde ; puis, non pas seulement ses nombreux miracles, l'éclat de sa sainteté et de ses vertus radieuses et surhumaines, mais encore qu'elle contemple de ses yeux la paix des âmes qui croient en lui et suivent sa doctrine, qu'elle voie la consolation, la joie intérieure que ces âmes ressentent, même au milieu des afflictions et des souffrances de la vie : oh ! alors, de quels sentiments serait pénétrée cette âme cherchant la vérité, et s'y dévouant tout entière après l'avoir trouvée! — Et ces vérités, auxquelles une telle âme se serait soumise, et dont elle se réjouirait, d'autant plus que les ténèbres où elle était plongée l'avaient plus troublée, tourmentée, ces vérités, dis-je, sont précisément celles

que vous possédez parfaitement, et qui vous sont garanties par la foi. Elles sont pour vous la vraie étoile conductrice sur le chemin du pèlerinage de la vie, elles répandent leur lumière bienfaisante même sur les ombres de la mort, et éclairent jusqu'aux ténèbres du tombeau. Par conséquent, de quelle reconnaissance devez-vous être pénétré envers Dieu pour cette lumière de la foi.

L'*espérance* est pour vous ce bâton de voyageur que Dieu lui-même vous a mis en main, et sur lequel vous pouvez vous appuyer en parcourant la route pénible de la vie. Et ici encore, votre cœur ne doit-il pas à Dieu sa vive gratitude pour un tel bienfait? Malgré votre bonne volonté, comment échapperiez-vous aux innombrables pierres de scandale semées sur votre voie, comment résisteriez-vous aux violents orages qui, de tous côtés, se déchaînent sur vous, si vous ne vous attachiez résolûment à cet appui? On a demandé si l'espérance est absolument nécessaire, si la pure charité ne perd pas de son or à ce contact, et même si elles peuvent exister ensemble. Mais parmi ceux qui ont hasardé cette question, qui a aimé Dieu plus purement et plus parfaitement que les saints apôtres et les saints martyrs? Et ont-ils craint de porter préjudice à leur charité, ou bien de la souiller, en jetant un regard d'espérance vers les joies du ciel, alors même qu'ils supportaient avec plus de constance et de joie les

misères et les souffrances de la vie? Le Christ lui-même, toutes les fois qu'il prédit à ses disciples les peines et les persécutions qui les attendent, élève en même temps leur regard en haut, et pour exciter leur courage, leur montre les félicités du ciel : « Vous êtes bienheureux, » leur dit il, « lorsque les hommes vous méprisent, vous persécutent et inventent toutes sortes de mal contre vous à cause de moi, réjouissez-vous et soyez comblés de joie, car votre récompense est grande dans le ciel! »

L'*amour*, la charité, enfin est la vertu qui nous fait marcher dans le chemin du ciel même. Tout ce qui est fait dans l'amour et par amour, quelque petit que cela soit, est fait pour Dieu et pour le ciel et y sera récompensé un jour, si l'on meurt dans l'amour ; tandis que, au contraire, des actes qui ne portent pas la divine empreinte de l'amour ne sont rien devant Dieu, tout grands et tout brillants qu'ils puissent paraître. « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et des anges mêmes, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante, et quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien [1]. »

Les deux autres vertus divines m'accompagnent, me

1. *Corinth.*, XIII, 1, 3.

conduisent, me soutiennent sur le chemin de la vie ; mais, tandis que la foi se change en claire vision et l'espérance en possession, la charité purifiée, perfectionnée, quoique restant essentiellement la même, entre seule dans le ciel, son éternelle patrie, et là, célèbre des noces éternelles.

Enfin, les trois vertus théologales apparaissent comme les supports de la vie chrétienne, parce que toutes les autres vertus, quelque nom qu'elles portent, vont à leur suite comme servantes, ou leur font cortége comme compagnes et amies. Elles donnent à mon âme le vrai mouvement vers Dieu ; mais en réglant mes rapports avec Dieu, elles règlent aussi mes rapports avec les créatures.

C'est en particulier comme accomplissement de la loi divine que la charité est mère de toutes les vertus, renfermées en elle comme la fleur dans son calice : « La charité, dit l'Apôtre, est patiente, elle est bénigne ; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne se pique et ne s'aigrit point ; elle ne pense point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité : elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout [1]. »

1. *Corinth.*, XIII, 4-7.

La charité, comme le dit ailleurs le même apôtre, est le lien de la perfection.

Par conséquent, aimez seulement, et faites ensuite ce que vous voudrez; tout ce que vous ferez sera bien fait.

2° Mais si les trois vertus théologales sont les soutiens de toute la vie chrétienne, les liens qui m'unissent à Dieu et au ciel, les précieux gages de mon salut, en un mot mes richesses les plus estimables ici-bas, avec quel soin ne dois-je donc pas, pour les apprécier comme elles le méritent, les conserver en moi et les perfectionner. Parmi les moyens qui peuvent me conduire à ce but, un des plus avantageux c'est d'en *produire souvent les actes*.

Or qu'est-ce que mettre en acte ces vertus? c'est rendre bien présents à mon esprit leur objet matériel (leur sujet), et leur objet formel (leur motif), et prendre la résolution de les garder fidèlement. D'après cela, j'*excite* en moi la *foi*, lorsque je prie ainsi de cœur : O mon Dieu, ô mon divin Jésus, je *crois* en vous, je crois tout ce que vous avez enseigné, je crois en particulier que, comme Fils éternel du Père éternel, vous êtes devenu homme ; je crois que vous m'avez racheté sur l'arbre de la croix, que vous êtes maintenant élevé à la droite du Père et que vous régnez sur le ciel et la terre. Avec abandon de mon propre esprit, je crois tout, non parce que je le pénètre, le comprends, mais parce que vous l'avez dit, et parce que vous êtes vous-même la vérité éternelle, qui

ne peut se tromper. Et conséquemment, quelques subtilités, quelques sophismes qu'une intelligence bornée ou un cœur égoïste puisse opposer à ces vérités, je les crois ; et quand même tous les sages et tous les savants du monde les combattraient avec tous les motifs humains, je ne m'en détacherais pourtant pas. Bien plus, je m'écrierais avec saint Pierre : O Seigneur, à qui irions-nous? vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Donnez-moi seulement votre grâce pour que je croie.

De même, *je mets en acte l'espérance* en Dieu, si, de cette sombre vallée de la vie mortelle, oppressé par la souffrance et le combat, j'élève mon âme vers le ciel, et chante avec le poëte divin : « Comme le cerf altéré soupire après l'eau de la source, ainsi mon âme s'élance vers vous, ô Seigneur. » Ou si, à la vue des magnificences de ce monde, de ses honneurs, de ses richesses, de ses plaisirs et de ses joies, ou encore, si tenté par les séductions que m'offrent les créatures, je dis avec saint François Xavier : « Combien la terre avec toutes ses gloires me paraît petite, lorsque je regarde le ciel ! » Ou si, pénétré du sentiment de mes fautes, oppressé sous le poids de mes péchés, et dans les angoisses de ma conscience, ne sachant comment échapper à cette effrayante oppression, je m'élance vers Dieu et lui dis du plus profond de mon cœur : O Dieu infiniment juste, mais aussi infiniment miséricordieux, parce vous êtes infiniment juste,

je tremble, je m'effraie devant la grandeur et la multitude de mes péchés; mais parce que vous êtes en même temps infiniment miséricordieux, et même en quelque sorte plus miséricordieux que juste, et aussi parce que vous êtes le Dieu de miséricorde, que vous révélez particulièrement votre puissance en pardonnant, je ne me décourage, ni ne me désespère ; je vous offre les mérites infinis de Jésus-Christ, le précieux sang de votre Fils, son obéissance, sa sainteté et l'amour avec lequel il vous a aimé ainsi que l'humanité tout entière ; je vous présente les mérites de vos justes, vous priant de ne pas regarder mes faiblesses et mes misères, mais bien plutôt les mérites de tous vos saints et ceux infiniment plus grands du Roi de tous les saints, votre Fils unique; je vous en supplie, par eux, rendez-moi votre grâce et votre miséricorde que j'espère; fortifiez-moi, ô mon Dieu, soutenez-moi dans cette espérance !

Ou si à la vue d'une mort prochaine, succombant à d'horribles souffrances corporelles, abandonné de tous les hommes, dans l'attente de l'éternité qui s'ouvre devant moi, saisi de la crainte du terrible jugement que je vais subir, je regarde la croix de mon Sauveur, la saisis, l'embrasse, la presse sur mon cœur en disant : O Jésus crucifié, c'est pour moi que vous avez souffert ce supplice, c'est pour moi que votre précieux sang a coulé par torrents, c'est pour moi que vous avez souffert les

angoisses de la mort, ne m'abandonnez pas à mon heure dernière, couvrez mes péchés de la richesse de vos mérites infinis, purifiez mon âme dans votre précieux sang, — ô Jésus, miséricorde, miséricorde !

Ou si dans cette détresse, je suis de plus tourmenté de toutes sortes de tentations de désespoir, excitées en moi par le démon, qui à ce moment décisif renouvelle et redouble ses attaques, et si dans cet état affreux pour augmenter encore mon désespoir, je m'imagine que non-seulement tous les justes de la terre, mais encore les anges du ciel ont horreur de mon âme, et que même ma mère du ciel, la divine Marie détourne de moi son doux visage, — alors, j'excite en moi l'espérance, si, visité de la grâce divine, embrassant de toute mon âme les bras attachés en croix de mon divin Jésus, je pense ou lui dis : Quand même tout m'abandonnerait, que les saints et les anges du ciel, et même mon ange gardien, détourneraient de moi leur visage attristé, quand même Marie, la mère de la miséricorde, me retirerait son amour maternel, je n'en resterais pas moins fermement attaché à vous, ô mon Jésus, parce que votre miséricorde est surabondante et infinie, fortifiez-moi seulement dans cette confiance en vous, ô Jésus !

Il en est de même pour *mettre en acte la charité*. Si l'objet de la foi et de l'espérance ce sont les biens dont Dieu nous comble, ou en d'autres termes, Dieu lui-même,

mais Dieu en ce qu'il est *pour nous*, c'est-à-dire le Dieu de vérité, le Dieu de notre félicité. Considéré comme objet de la charité, Dieu est l'être infiniment aimable par lui-même à raison de ses perfections infinies : sa bonté, sa sagesse, sa miséricorde, sa justice, car tout cela est infini en lui. — Dieu est un abîme, une mer incommensurable de bonté, de perfection, il est le bien le plus incompréhensiblement grand et parfait. Et d'après cela, si mon cœur est encore capable de ressentir quelque amour, qui doit-il aimer et plus aimer que Dieu? Si j'excite en moi la charité, je me rends conscient de ce motif de l'amour de Dieu, j'accomplis un acte d'amour; je promets à Dieu de persévérer dans l'amour, et je lui en demande la grâce. Je dis, par exemple : O Seigneur que tout ce que vous avez fait est beau, le soleil, la lune et la brillante armée des étoiles! Qu'elles sont belles les fleurs qui ornent nos arbres et nos parterres ; cependant combien plus belle encore que toute cette magnifique création est notre âme immortelle, avec toutes ses facultés, son intelligence et son amour ; mais combien plus beaux que cette âme sont les saints, les anges du ciel, les chérubins et les séraphins. Et tout cela pourtant n'est qu'une goutte de l'océan de votre beauté et de votre infinie perfection. Donc, ô Dieu ! vous êtes beaucoup plus digne de mon amour que tout ce qui est dans le ciel et sur la terre ! Et que serais-je, si je ne vous

aimais pas ? Remplissez d'amertume chaque instant de ma vie passé dans la froideur ou l'indifférence pour vous, enlevez-moi tous les biens de la terre, et mille fois la vie même, plutôt que de permettre que je vous offense mortellement. Enflammez-moi d'amour, ô Dieu, et jusqu'à la mort gardez-moi dans l'amour !

Maintenant, je le demande, produire ainsi des actes des vertus divines, n'est-ce pas un moyen très-efficace de renouveler et fortifier en nous l'union avec Dieu, la vie en lui ? A cette demande : combien de fois dois-je faire des actes de ces vertus ? On peut répondre qu'il est conseillé de le faire aussi souvent que possible, chaque jour le matin et le soir. Car, de même qu'il n'y a pas de vertus plus grandes, plus importantes que les trois vertus théologales, il n'y a aussi aucun acte plus parfait et plus précieux que celui de ces vertus. Chaque nuit ne peut-elle pas être pour moi la dernière ? Quand je m'endors le soir, sais-je si je m'éveillerai le matin suivant, ou si je terminerai le jour qui commence ? Et si je le savais, dans quelles pensées et dans quels sentiments commencerais-je ou achèverais-je le jour ? Donc, je suis strictement obligé de faire des actes de ces vertus :

1° Aussitôt que je puis faire usage de ma raison ; car dès que j'ai conscience de moi-même, je dois me pénétrer de cette vérité que je suis créé pour Dieu, qu'il est mon

but, que je dois me donner à lui ; et je ne le puis que par les actes des trois vertus théologales.

2° Dans les tentations contre ces vertus, je dois en produire des actes, car je ne puis rester indifférent envers ces tentations ; au contraire je dois les combattre, et il n'y a pas de manière plus sûre de les vaincre que de renouveler et d'exciter en moi ces vertus.

3° Je le dois surtout, si j'ai été assez malheureux pour pécher contre elles, ou même pour les perdre. Je perds la foi, quand je doute sciemment de quelque vérité révélée ou quand je la nie ; je perds l'espérance par présomption ou par désespoir ; la charité, quand je pèche mortellement.

4° Je dois en renouveler les actes quand je reçois les sacrements, en particulier le plus grand, le plus saint, la divine Eucharistie, parce que ce sacrement de la foi et de l'amour ne peut être dignement reçu sans ces augustes vertus.

Enfin, au terme de ma carrière ici-bas, si je suis encore capable de pensées et de sentiments. L'amour chrétien de moi-même le réclame. Par ces vertus, je saisis Dieu avec toute mon âme, et peut-il y avoir une mort plus belle et plus précieuse que celle qui arrive dans l'embrassement de l'âme avec Dieu, ou, comme Moïse mourut, c'est-à-dire en recevant le baiser de sa bouche !

CHAPITRE VII.

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ n'est pas seulement pour nous le modèle le plus accompli du saint amour, il en est aussi lui-même le principal objet, de même qu'il est celui de la foi et de l'espérance. Trop enfermés dans le cercle enchanteur des choses visibles, nous ne pouvions nous élever jusqu'aux invisibles, c'est-à-dire jusqu'aux biens éternels et les saisir avec l'amour de notre cœur. Par conséquent pour délier ce charme par lequel nous sommes enchaînés, enserrés par le visible, Dieu lui-même apparut visible. Ce qui était visible en lui devait nous conduire à l'invisible, à l'éternel. Par l'apparition visible de la Beauté éternelle, « de la bénignité et de la tendresse de Dieu pour les hommes [1] » l'amour de Dieu qui auparavant nous était si difficile, devait nous être rendu facile.

Non-seulement la divine bonté et la divine beauté nous sont apparues personnellement en Jésus-Christ lui-même,

1. *Tite*, III, 4.

mais encore elles ont célébré en quelque sorte leur plus grand triomphe en ce Dieu devenu visible. Quelque grands et nombreux que fussent les biens que l'amour divin nous avait jusque-là dispensés, ce n'étaient cependant rien de plus que de légères aumônes, et pour ainsi dire des miettes tombées de sa table. Mais, dans Jésus-Christ, l'amour divin nous donna tout, car il se donna lui-même. En lui, Dieu se fit notre ami, le compagnon de notre voyage ici-bas ; sur la croix, il se fit notre rançon, dans le très-saint Sacrement, notre nourriture. Dieu ne pouvait nous donner davantage, et son esprit divin ne pouvait rien inventer de meilleur, de plus grand. Quelle nouvelle incitation, quelle pressante obligation pour nous d'aimer Dieu, de l'aimer dans Jésus-Christ, le Dieu devenu homme, et par conséquent d'aimer Jésus-Christ lui-même ! Le moins que je puisse faire c'est de l'aimer à mon tour, après qu'il m'a tant aimé le premier. C'est là en effet ce qu'il demande de moi. Si mon amour pour Jésus-Christ est vrai, alors, en remplissant ce devoir particulier du chrétien, je remplis tous les autres. La mesure de cet amour est celle de toute ma vertu et de tout ce que je peux valoir devant Dieu. Mais si je n'ai pas cet amour pour Jésus-Christ, par quelle noire ingratitude je réponds à son amour infini ! et avec quelle justice m'atteint alors la malédiction de l'Apôtre : « Maudit soit celui qui n'aime pas Jésus-Christ ! »

Mais le véritable amour pour Jésus-Christ n'affecte pas simplement quelque partie de moi-même, il atteint mon être tout entier. Par cet amour, c'est d'abord ma *volonté* qui se donne à lui sans partage ; je la lui offre comme lui appartenant en propre ; puis, par cette volonté, je lui donne encore tout ce que j'ai, tout ce que je suis. Mon *cœur* lui appartient et aussi mon *esprit*. Son image et son saint nom sont imprimés dans mon cœur ; et, bien que mes sentiments et mes affections ne soient pas tout à fait en ma puissance, je combats cependant de toutes mes forces tout sentiment, toute attache qui serait indigne d'un cœur dans lequel ce saint nom est gravé. J'excite, je garde en moi les sentiments opposés, c'est-à-dire ceux qui sont nobles et dignes d'un chrétien, afin que mon cœur devienne en tout semblable au cœur sacré du divin Jésus. Ma *mémoire* et mon *imagination* aiment, avant tout, à se retracer les images et les souvenirs de sa vie. Avec les sages de l'Orient, je m'agenouille à sa crèche, je l'accompagne en esprit dans sa fuite en Egypte, je demeure près de lui dans l'humble maison de Nazareth. Je le suis dans ses courses à travers la terre sainte. La montagne des huit béatitudes, le Thabor où il fut transfiguré, tous les lieux que son pied divin foula et qui furent sanctifiés par ses miracles et ses bienfaits ; la salle enfin où il célébra la Pâque avec ses disciples ; le Gethsémani où il tomba la face contre

terre, et subit par amour pour moi une sueur de sang ; le Golgotha où il mourut pour me racheter ; son tombeau et le mont des Oliviers d'où il s'éleva au ciel en présence de ses disciples réunis ; tout cela m'est cher et sacré. Les souvenirs, qui me rappellent la représentation des images et des scènes de sa vie sont pour moi de suaves méditations, vers lesquelles, je reviens toujours avec un suprême bonheur dans la série de toutes les fêtes de l'année, comme aussi en d'autres circonstances.

Sa pensée est pour moi la première comme la dernière. Il est avec moi dans mon travail et dans mon repos ; il m'entoure dans la joie comme dans la souffrance. Les paroles sorties de sa bouche divine, tous ses enseignements sont lumière et nourriture pour mon âme ; mais ils me sont doublement chers, parce que ce sont *ses* paroles et *ses* enseignements. Je les écoute avec joie, je les médite sans cesse, et dans cette délicieuse méditation, mon amour pour lui s'enflamme toujours davantage, et avec saint Bernard je m'écrie :

Du doux Jésus la souvenance
Donne au cœur le bonheur du ciel,
Mais son ineffable présence
Est plus suave que le miel.

Est-il hymne plus délectable,
A l'oreille est-il chant plus doux ?
A quoi penser de plus aimable
Qu'à Jésus fait homme pour nous !

Mes *sens* et mes *forces corporelles* lui appartiennent aussi, et sont, comme toutes celles de mon âme, consacrées à son service; c'est ma volonté qui les lui livre et les met toutes en mouvement pour lui et pour l'accomplissement de ses moindres désirs. Et de fait la volonté est en moi la faculté de laquelle jaillit surtout le saint amour, par conséquent l'amour de Jésus-Christ; c'est de là qu'il répand son activité, ses effets sur toutes les autres puissances de mon esprit, de mon corps et saisit mon être tout entier. Jésus-Christ lui-même a représenté la conformité de ma volonté à la sienne, comme la véritable essence de mon amour pour lui : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, dit-il. » Cependant, qu'on ne pense pas qu'il soit ici question d'une obéissance mercenaire. Celui qui n'est que mercenaire porte le joug des commandements de Dieu avec un secret mécontentement, une sorte de résistance intérieure ; il le rejetterait, il s'en affranchirait, si la crainte de la honte ou de quelque dommage, et aussi la pensée de son propre intérêt ne le retenaient. Comme amant de Jésus-Christ, j'accomplis ses préceptes avec un saint empressement ; ils sont doux à mon âme, lors même qu'ils paraîtraient répugner à mon être extérieur. Je médite, par exemple, le commandement qui ordonne d'aimer ses ennemis et, un moment après, je me trouve justement dans l'obligation de le remplir. Ma nature se révolte, elle se plaint que le

commandement est dur. Oui, certes, il le serait, si un autre que le divin Maître me l'eût imposé. Mais parce que le Dieu de l'amour, le miséricordieux Jésus, me l'a dit: « Aimez ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous maudissent, » alors cette loi de l'amour des ennemis ne me paraît plus dure. Et quand même mon cœur ne s'y soumettrait qu'avec quelque difficulté, bientôt cependant j'y trouverais de la douceur, à la pensée que je peux par là donner à Dieu, en retour de tant de preuves de son amour et de sa bonté, une faible marque de ma reconnaissance et de la réciprocité de mon amour. Donc, par la pensée, j'éloigne la personne de mon ennemi par laquelle ma nature se sent repoussée, pour ne voir que la personne de mon Jésus qui m'a donné ce commandement, et qui mérite mon amour et mon obéissance, quand même mon ennemi, celui qui m'a offensé, ne mériterait pas mon pardon.

Considéré à cette lumière, l'amour de Jésus-Christ ne m'apparaît pas comme un devoir marchant de niveau avec tous les autres devoirs chrétiens, mais bien plutôt comme celui par l'accomplissement duquel ils sont tous remplis. Je comprends alors pourquoi les apôtres et les docteurs de l'Eglise ramènent tout à l'amour de Jésus-Christ, et comment ils ne peuvent arriver à le célébrer comme ils le souhaiteraient, malgré la diversité des images et des paraboles qu'ils emploient. Ils le comparent au *vin*, et

le nomment le vin nouveau qui enivre les cœurs. Ils le comparent à un *festin*, où Jésus, le divin amant, nous convie et nous nourrit ; à une *noce*, dans laquelle ce céleste époux s'unit à notre âme ; à un *vêtement nuptial* qui l'orne et la rend digne d'entrer au festin des noces de l'agneau. Ailleurs, ils comparent ce saint amour à un *feu* qui, embrasant notre âme, en dévore toutes les souillures ; à une *huile* qui oint toutes les forces de notre âme et nous rend indulgents, doux et aimables ; à une *source jaillissante*, dont les eaux vivifiantes nous rafraîchissent, nous soulagent et apaisent notre soif. Ils le nomment encore cette *perle précieuse* pour l'acquisition de laquelle le marchand vend tout ce qu'il possède. En un mot, toute image de la nature leur sert à exalter l'amour divin et sa beauté.

2° Mais l'amour de Jésus-Christ, cette vertu principale et fondamentale, admet comme toutes les autres ici-bas différents degrés de perfection qui sont en moi la mesure de la vertu chrétienne. La distinction si connue entre l'amour *parfait* et *imparfait* peut ici trouver sa place ; cela se comprend, quand il s'agit de l'amour envers Jésus-Christ. Or, je ne dois pas, dans cette distinction, considérer seulement le plus ou le moins de pureté du motif de mon amour, mais aussi le cercle d'action dans lequel il se meut et agit. La loi de Dieu ne renferme pas seulement des commandements obliga-

toires sans l'accomplissement desquels la charité ne saurait exister, elle contient de plus ce qu'on appelle des *conseils*. Il serait fâcheux qu'il en fût autrement. La loi chrétienne ne serait pas la loi parfaite si, me prescrivant rigoureusement tout ce que je dois faire et ne pas faire, elle contraignait ma volonté à s'enfermer dans une formule serrée et étroite de préceptes ou de défenses strictement obligatoires, et si elle ne laissait à l'impulsion de mon cœur aucun espace pour se mouvoir librement dans le champ si vaste de l'amour et du service de Dieu. Où serait le saint enthousiasme, si une loi rigide et absolue disait le dernier mot? Où serait l'héroïsme de la vertu et toutes ces fleurs merveilleuses qui ornent l'Eglise, ce jardin de Dieu, et répandent autour d'elles un si délicieux parfum? Le commandement froid et sévère ne saurait seul produire de tels effets. Ceux qui (comme les théologiens non-catholiques) rejettent les conseils évangéliques et les vœux qui s'y rattachent (en particulier les *vœux monastiques*), doivent nécessairement aussi rejeter l'héroïsme de la vertu. Mais ils se mettent encore en contradiction avec la doctrine formelle de l'Evangile, le divin Sauveur n'ayant pas seulement enseigné expressément, mais pratiqué lui-même, et de la manière la plus parfaite, ces conseils que nous trouvons dans l'Evangile, et qui pour cela sont nommés avec tant de justesse : conseils *évangéliques*. La sainte

pauvreté, comment ne l'a-t-il pas exercée? La sainte pureté virginale, car, de même que dans l'éternité il a un Père-vierge, il a voulu dans le temps avoir une Mère-vierge, du chaste sein de laquelle il sortit comme un lis pur; et sur sa poitrine vierge reposa le disciple vierge, celui qu'il aima entre tous. Enfin, l'obéissance parfaite et volontaire, ne s'est-il pas fait le serviteur des serviteurs, obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix? Comment alors la doctrine de l'imitation constante et parfaite de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'entière conformité avec lui, ne sera-t-elle pas rejetée en même temps que les conseils évangéliques et les vœux? Mais, outre les trois conseils évangéliques que nous venons de nommer, il y en a encore beaucoup d'autres, puisque, à chaque commandement et à chaque devoir, correspond, comme complément, un conseil par lequel, dans un libre élan d'amour, je m'élève au-dessus du précepte et du devoir, les accomplissant dans une perfection qui n'est pas obligatoire. Par exemple, le devoir de la réconciliation, m'oblige-t-il en quelque sorte, à faire le premier pas, quoique je sois l'offensé? Et si cependant je fais ce premier pas, est-ce que, alors, je ne m'élève pas même au-dessus du précepte?

Combien de sortes de degrés n'admettra-t-on pas maintenant, comme intermédiaires, entre l'amour parfait et l'amour imparfait? Et comme dans la vie morale on

ne peut rester stationnaire, mais qu'il faut avancer ou reculer, on doit dire avec raison que, dans tout chrétien, le degré d'amour pour notre Seigneur varie chaque jour.

Toutefois, le plus faible degré d'un véritable amour pour Jésus c'est d'aimer Jésus *au-dessus de tout*. Il l'enseigne lui-même quand il dit : « Celui qui aime son père et sa mère, son frère et sa sœur, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » Pour qui veut réfléchir cet enseignement ressort de l'essence des choses... L'amour envers les créatures raisonnables, avec lesquelles je suis dans un rapport plus ou moins intime, est, d'après son espèce, notoirement très-différent. Il y a l'amour paternel, l'amour filial, l'amour d'amitié, l'amour fraternel, l'amour entre fiancés, entre époux, et que d'autres encore? Mais pour répondre à leur nom particulier, ces différentes espèces d'amour doivent être justement appropriées aux objets ou aux personnes qu'elles concernent. Par exemple, si j'aimais mon père d'un simple amour fraternel, mon époux comme un parent, mon fils avec le sentiment que je dois à mon serviteur, je n'aimerais pas assez ces personnes ; mon amour resterait pour elles au-dessous de la mesure requise, il ne mériterait plus son nom. Je dois aimer chaque personne en proportion de sa bonté, de sa dignité, et conformément à mes rapports particuliers avec elle. Le plus grand amour appartient de droit à la

souveraine bonté qui est aussi *mon* souverain bien. Par conséquent, si je n'aime pas Jésus-Christ de mon plus grand amour, d'un amour au-dessus de tout, si je ne le préfère pas à toutes les créatures, alors je ne l'aime pas comme mon souverain Seigneur et mon Dieu, je n'ai pas même pour lui ce qu'on pourrait appeler avec justesse un amour imparfait.

Il n'est pas nécessaire que je l'aime avec la plus grande *affection* sensible. Les émotions des sens et les affections ne sont pas entièrement en ma puissance, et souvent je ne puis empêcher, même avec la meilleure volonté, que les penchants vers les choses créées ou vers les personnes n'agissent plus vivement sur mon cœur. Mais il est absolument nécessaire que le Christ, qui m'est plus que père et mère, plus qu'époux ou épouse, ait en moi *la préférence* sur toute personne, comme sur toute chose; de sorte que si j'étais dans l'alternative de le perdre (par un péché mortel), ou de perdre ma propre vie, il ne devrait pas y avoir d'hésitation dans mon choix.

L'amour le plus senti, le plus tendre, le plus passionné, n'est pas toujours appréciativement le plus grand, celui qui domine le plus dans l'âme et qui plane au-dessus des autres. Saint François de Sales dans son beau *Traité de l'Amour de Dieu*, dit : Vous voyez souvent une mère tendre tellement en souci pour son enfant qu'il semble

qu'elle n'ait aucun autre amour que celui-là; elle n'a plus d'yeux que pour le voir, de bouche que pour le baiser, de poitrine que pour l'allaiter, plus de soin que pour l'élever, de cœur que pour l'y presser, et il semble que son époux ne lui soit plus rien au prix de son enfant. Mais s'il lui fallait venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verrait bien qu'elle estimait encore plus son mari; et que, si l'amour de l'enfant est plus tendre, plus pressant, plus passionné, l'autre néanmoins est plus fort, plus excellent, en un mot, l'amour de préférence[1]. Il en est de même de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, comparé à l'amour des créatures : il doit être appréciativement plus grand et plus fort; autrement il ne serait pas l'amour vrai.

3° L'amour pour Jésus-Christ s'attache d'abord à sa propre personne, à sa divinité et à son humanité; à tous les membres de son corps sacré qui fut l'instrument de notre Rédemption, et surtout à ce grand sacrement dans lequel tous les autres puisent leur force, et d'où l'Eglise, chair de sa chair, os de ses os, puise aussi elle-même toute sa vie. L'amour s'attache à sa chair sacrée et à son précieux sang, comme ils sont encore offerts chaque jour à Dieu dans le très-saint-sacrement de l'autel; il s'attache à sa très-sainte âme et à son cœur sacré, siége de son amour, source de toutes les grâces, refuge de tous les

1. *Traité de l'Amour de Dieu*, l. X, ch. 7.

vrais chrétiens. De plus le véritable amour pour Jésus-Christ étant un amour d'amitié, il embrasse tous les intérêts qui sont chers à son cœur, car dans l'ami, on aime tout ce que celui-ci aime lui-même : L'honneur de son père dont le zèle ardent le consume, le salut des âmes dont il a faim et soif, la Vérité qu'il a apportée du ciel, et au service de laquelle il travailla jusqu'à l'épuisement de ses forces physiques, l'Eglise sa fiancée qu'il a purifiée de toute tache dans son sang précieux, la paix et l'unité de tous les confesseurs de son nom, que dans sa prière ce Pontife suprême demandait à son divin Père. Toutes ces choses ne renferment-elles pas les intérêts les plus chers à son cœur? Et si mon amour pour lui ne me pousse pas à embrasser ces mêmes intérêts, à me sacrifier et à souffrir pour eux ; mon amour sera-t-il un amour bien véritable?

Mais pour que cet amour soit vrai, il me faut, en particulier, aimer en lui et pour l'amour de lui les pauvres et les délaissés, ainsi que tous les hommes qui sont mon prochain ; je dois aimer la très-sainte Vierge Marie, sa Mère et la sainte Eglise, son auguste fiancée, qu'il nous a laissée ici-bas comme gage de son amour. Plus tard, nous reviendrons sur ces différentes manières de prouver notre amour à Notre Seigneur Jésus-Christ ; nous laissons ici de côté la question de savoir comment cet amour peut être conservé, nourri, perfectionné, et pour conclusion

nous voulons nous rappeler encore une fois, que c'est en nous rachetant au prix de son précieux sang que notre Rédempteur nous a montré le plus grand amour, et que ce sang divin, il l'a versé pour chaque âme en particulier, que par conséquent si je veux, dans une certaine mesure répondre à cet amour, ce n'est plus ici le cas de dire *amour pour amour*, mais beaucoup mieux *sang pour sang*. Mais quel sang lui offrirons-nous, en comparaison de celui qu'il versa si généreusement pour nous ? Des millions de martyrs lui ont réellement consacré leur sang par reconnaissance, et ils ont cru ne fournir par là qu'un mince à-compte sur la dette d'amour, dont cet amour infini nous a tous chargés. S'il ne nous est pas donné de mêler notre sang à celui des saints martyrs, il est, toutefois, une sorte de martyre non-sanglant qui, durant bien plus longtemps, souvent la vie tout entière, n'a pas moins de valeur à ses yeux. Et ici-bas, l'amour véritable n'est jamais sans douleurs. Existe-t-il une seule vertu chrétienne qui ne croisse au milieu des épines, et qui pour être pratiquée, ne demande les luttes et la souffrance.

Offrons donc à notre très-amoureux Sauveur, au lieu du sang dont nous lui sommes redevables, les peines, les sacrifices que coûte la vertu, et tant d'autres souffrances par lesquelles la main de Dieu nous visite. Mais consacrons-lui, tout particulièrement, le sang de nos âmes,

c'est ainsi que saint Augustin appelle les larmes qu'une vraie pénitence et le repentir nous arrachent. Il y a là un paiement de retour, si faible qu'il soit, et nous pourrons dire, jusqu'à un certain point : *sang pour sang.*

CHAPITRE VIII.

LE SAINT AMOUR DU PROCHAIN.

1° Jésus-Christ nous a expressément commandé l'amour du prochain ; il nomme même cet amour un commandement nouveau, non pas qu'il soit nouveau en lui-même, mais parce que le divin législateur y a joint de nouveaux motifs, comme il l'a fait pour celui de l'amour de Dieu. Par là, il lui a donné sa plus parfaite expression, c'est-à-dire le sens le plus étendu : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer, et de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés [1]. » Mais n'y eût-il pas un précepte formel de l'amour du prochain, ce précepte serait déjà contenu dans l'amour de Jésus-Christ, car il n'en est que l'écoulement : c'est un amour du prochain sorti du Christ, un amour à cause du Christ, un amour pour le Christ. C'est un amour venant du Christ, car il en tire son origine. Le Christ l'a

1. *Saint Jean*, XIII, 34.

révélé en lui-même, avec toute sa beauté comme avec son plus brillant éclat, dans la crèche, sur la croix et dans le saint tabernacle ; et de là, cet amour a ensuite rayonné sur nous tous en qui l'esprit de Jésus-Christ est imprimé. C'est un amour à cause du Christ : car le véritable amour pour notre divin Sauveur est un amour d'amitié, et comme tel, ce n'est pas seulement lui qu'il aime, mais aussi tous ceux qui lui sont chers. Enfin, c'est un amour du prochain pour le Christ. Il a dans le Christ son principe comme sa fin. Avec l'œil de la foi, cet amour voit dans le prochain, le Christ lui-même : c'est au Christ qu'il fait du bien, qu'il prête secours, c'est lui qu'il nourrit et soulage, dans la personne du prochain d'après ses propres paroles : « En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait pour l'un des moindres de mes frères que vous voyez, vous l'avez fait pour moi [1]. »

Donc, l'amour du prochain, vraiment chrétien, n'est qu'une extension de l'amour même de Jésus-Christ, il s'étend à tous, amis et ennemis, il n'exclut que ceux que le Christ lui-même a exclus, c'est-à-dire les reprouvés et autres habitants de l'enfer.

On voit par là même quelle différence il y a entre cet amour chrétien du prochain qui, né de Dieu, aime le prochain à cause de Dieu et pour Dieu, et ce que le

1. *S. Mathieu*, xxv, 40.

monde non chrétien nomme amour? L'un s'oublie lui-même, il aime, il donne pour l'amour de Dieu, content si l'œil de Dieu seul, voit le bien qu'il fait au prochain! L'autre né de la chair, n'aime que d'une manière charnelle ; il aime seulement où il est aimé, il ne donne que pour recevoir ou pour se procurer à lui-même des créatures par ses bienfaits : en un mot, il n'est que la triste contrefaçon de l'amour vrai du prochain, il n'est au fond qu'un égoïsme voilé. Et pourrait-il en être autrement? Dans le monde étranger ou hostile au christianisme, il ne se trouve aucun terrain solide pour l'amour du prochain comme le chrétien l'exerce : sur ce sol, toute condition d'existence lui manque. Pour pouvoir vraiment aimer le prochain, il faut en connaître la valeur et la dignité, car un véritable amour est impossible sans une véritable estime. Mais avant le Christ et en dehors du Christ, où pourrai-je trouver la vraie dignité de l'homme reconnue et estimée ?

L'estime que l'antique paganisme faisait de la dignité humaine, nous apparaît surtout dans cette plaie si générale et si profondément enracinée de l'esclavage, et même les plus sages des philosophes païens n'ont-ils pas protégé ce honteux avilissement de l'homme? Mais le paganisme moderne ne voit de même dans l'homme qu'un animal perfectionné. Comment cette noble fleur de l'amour vrai du prochain pourrait-elle

fleurir sur un terrain si impur, si fangeux? Même en supposant que, hors du Christ, la dignité de l'homme fût reconnue, où serait, hors de lui, la force qui élève l'homme jusqu'à l'oubli, jusqu'au sacrifice de soi-même pour l'amour du prochain?

Ce n'est donc pas en vain que le divin Sauveur a indiqué cet amour comme un signe caractéristique auquel on reconnaîtrait ses disciples. Déjà dans les premiers siècles de l'Eglise, les païens, en se montrant les chrétiens, disaient : « Voyez comme ils s'aiment les uns les autres ! »

L'amour des pauvres, des délaissés, des souffrants et des opprimés de toute espèce, les disciples l'avaient appris du divin Maître lui-même. Dans son esprit de sacrifice seulement, ils puisaient la force nécessaire au généreux exercice de cet amour. On a pu, comme le fit Julien l'Apostat, contrefaire cet amour des chrétiens devenu proverbial, on a pu essayer de transplanter sur un sol païen, quant à leur forme extérieure, les établissements créés par l'amour chrétien ; mais où était l'esprit qui donne la vie à ces institutions?

Et encore après tant de siècles, le trait distinctif des vrais disciples du Christ n'a pas cessé, de nos jours, de jeter son éclat. Les ennemis du nom chrétien pensent pouvoir se mesurer au moins sur le champ de l'amour avec le christianisme, le dépasser en zèle pour

le bien de l'humanité, et même montrer que l'on peut se passer de lui. Mais les institutions que fonde l'amour chrétien, dévoué jusqu'au sacrifice, et par lesquelles il a su procurer à chaque souffrance un secours toujours prêt, à chaque misère un frère ou une sœur de charité. — eux, d'une main froidement hardie, ils ont bien pu les détruire les unes après les autres, mais aussi quant à en édifier une seule, ils n'ont pu jusqu'ici y réussir. Le manque de tout amour véritable est écrit au front de ces efforts soi-disant tentés pour le bien de l'humanité et son progrès ; et parce qu'ils sont sans amour, ils sont aussi sans bénédiction. Froid mépris et exploitation des hommes en vue de l'intérêt personnel et de l'ambition, abus de ces mêmes hommes pour les œuvres de l'injustice, leur abaissement dans la fange et la boue, égoïsme raffiné de plus en plus grossier : tels sont les seuls fruits qui croissent sur le sol païen et déchristianisé. Le vrai amour du prochain, au contraire, croît, prospère seulement là où est l'esprit de Jésus-Christ, et où il coule de la source même de l'amour, suivant cette belle comparaison de sainte Catherine de Sienne : « Si vous prenez un verre et que, le tenant dans la fontaine, vous y buviez, vous pourrez y boire autant que vous voudrez, il ne se videra pas. Mais si vous le retirez de l'eau, dès que vous aurez bu, le verre sera vide. »

2° L'amour chrétien du prochain, comme écoulement de l'amour de Jésus-Christ, *embrasse tous les hommes*. Mais son action ne peut s'étendre à tous dans la même mesure, « il ne peut » comme le dit saint Augustin, profiter à tous [1]. » La seule chose que l'amour puisse faire pour tous les hommes sans exception, c'est de prier pour eux, et il le fait tous les jours dans l'Oraison dominicale. Ailleurs encore, particulièrement à la sainte Messe, il se souvient des besoins et des afflictions, non-seulement de toute la chrétienté, mais de toute l'humanité. Mais, en ce qui concerne les milliers d'hommes que je rencontre réellement sur le chemin de la vie, mon amour pour la plupart d'entre eux, ne peut se manifester que d'une manière négative, en raison du peu d'étendue de mes forces et de mes moyens. Je ne suis envers eux ni envieux, ni malveillant, ni soupçonneux ; je n'en méprise pas un ; dans l'orgueil de mon cœur je ne m'élève au-dessus d'aucun ; je ne blesse envers personne les égards dus à l'amitié, à la politesse, aux convenances sociales ; je ne nuis à aucun dans ses droits et ses biens, ni dans ses richesses extérieures en blessant son honneur et sa réputation, ni dans ses biens intérieurs par la tromperie, le scandale et l'impulsion au péché ; bref je ne reste redevable envers aucun. Si l'accomplisse-

1. *Doctrine chrétienne*, chap. xxxvii.

ment de ces devoirs de justice résulte en moi d'une estime vraie et d'une bienveillance entière pour mes semblables, alors mon amour envers le prochain s'y manifeste d'une manière réelle quoique négative.

Mais envers ceux de mes semblables que quelque indigence spirituelle ou corporelle recommande spécialement à ma tendresse, comme ceux auxquels je tiens par les liens de la nature, de la famille, par des rapports sociaux, par état ou par vocation ; envers ceux-là mon amour peut et doit se manifester par des actes et d'une manière véritablement active. Et pourtant *le bien que je leur fais* ne saurait égaler *celui que je leur veux* ; car je ne puis aider et secourir autant que le voudrait mon amour, ceux auxquels je dois aide et assistance. Il s'élève conséquemment ici la question comment l'amour ou charité doit être ordonné envers les personnes auxquelles je le dois. Qui dois-je aimer davantage ? dois-je aimer les meilleures et les plus vertueuses personnes, plus que mes proches et ceux qui m'appartiennent, mais qui sont moins recommandables ? Et même parmi mes proches et alliés, quels sont ceux que je dois préférer ? Est-ce ma mère ou mon père, mon père ou mon fils, mes parents ou mon époux, mon époux ou mes enfants, mes enfants ou ceux qui sont confiés à ma charge ? Ces questions et d'autres semblables ne sont ni oiseuses, ni très-faciles à éclaircir : elles sont expliquées à fond par

le saint Docteur angélique[1]. L'opinion que tous les hommes, en vertu de l'amour du prochain, doivent être également aimés, est rejetée *comme fausse par ce saint Docteur*, et il s'appuie sur cette proposition générale que l'amour doit être bien ordonné. Que les meilleurs et les plus vertueux doivent être préférés à tous les autres, cela paraît indubitable ; car ne sont-ils pas plus semblables à Dieu, plus près du saint cœur de Jésus ? Et peut-il être quelque chose de plus décisif pour l'ordre et la mesure de notre amour, que l'union plus proche ou plus éloignée des personnes à aimer avec Dieu ou avec Jésus-Christ, dans lequel seul l'amour du prochain a sa source, sa règle et son but ? Dans la patrie céleste, où l'amour, comme aussi l'ordre qu'il a à garder, loin de cesser, recevra au contraire sa complète perfection, lerapport des saints avec Dieu, c'est-à-dire leur degré de sainteté plus ou moins élevé, sera aussi, pour la mesure de mon amour envers eux, le point important et décisif. Là-haut, Dieu est tout en tous. Plus intime est l'union des saints avec Dieu, et par conséquent plus parfaite leur félicité, plus seront-ils aimés de moi. La parfaite conformité de ma volonté avec celle de Dieu, conformité qui a lieu nécessairement dans le ciel, le demande ainsi. Comme je ne veux dans le ciel que

1. *Summ. théol.* 2. 2, q. XXVI, art. 7 sqq.

ce que Dieu veut, il me faut aussi vouloir, en m'en réjouissant, que le plus parfait possède le bien de la félicité dans la plus parfaite mesure [1]. Mais ici-bas la plus grande bonté, la plus grande perfection des personnes que je dois aimer n'est pas le point décisif, ou du moins le seul décisif, pour l'ordre et la mesure de mon amour. Ceci ne peut pas être, déjà parce que je ne possède pas un moyen sûr pour mesurer au juste le degré de bonté de mes semblables, et ensuite, parce que tant que la vie dure ici-bas, ce degré est variable. Outre le rapport que les personnes que je dois aimer ont avec Dieu, il y a aussi à considérer celui dans lequel elles sont avec moi-même. Entre tous, ne suis-je pas moi-même, pour moi-même avant et plus que tout autre, mon prochain? Le véritable amour du prochain exclut l'amour déréglé de soi-même, mais non pas celui qui est bien réglé ; bien plus, il le réclame. Il demande que, suivant un ordre bien réglé, c'est-à-dire sous le rapport des biens spirituels, des biens de mon âme, je me préfère à tout autre. Le Christ a dit : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même ; » le véritable amour de soi est par cela même proposé comme la mesure, le modèle de celui que je dois à mon prochain. Mais le modèle, l'original doit être préféré. Et ailleurs la sainte Écriture dit : Celui qui ne

1. *Summ. théo.* II. II. qu. XXVI, art. 13.

s'aime pas soi-même, comment pourrait-il en aimer un autre ? C'est pourquoi dans aucune circonstance, je n'ai la permission, pour arracher au danger l'âme de mon frère, de mettre la mienne en péril; je ne dois commettre aucun péché, pour l'affranchir le prochain du péché [1]. Encore beaucoup moins, devrais-je sacrifier les biens de mon âme, aux biens extérieurs des autres. Cependant la règle donnée, que je dois m'aimer moi-même plus que le prochain, ne peut exister que lorsqu'il s'agit de mes plus grands biens, de ceux de mon âme, de mon salut que je dois, *après Dieu*, préférer à toute autre chose. D'après ce que nous venons de dire, je puis, je dois même, pour l'amour du prochain, souffrir du dommage dans mes biens extérieurs, non pas seulement pour son bien spirituel et éternel, mais même pour son bien temporel et corporel. Mon repos, mes aises, mon plaisir, mon avantage extérieur, ma santé et ma vie même, je puis et parfois je dois les offrir au prochain, les lui sacrifier. Souvent, c'est un devoir pénible, sévère, souvent c'est une haute perfection et l'héroïsme de la vertu. Mais ce que je perds ici dans l'homme extérieur, je le gagne dans mon être intérieur, c'est-à-dire dans celui qui vaut le plus, et la règle qui m'ordonne de m'aimer après Dieu plus que le prochain, ici encore

1. Voy. S. Thomas d'Aquin, *Sum. théol.* II. II. qu. xxvi, art. 4.

reste donc intacte. Mais si la règle qui m'ordonne dans la première manière de m'aimer plus que le prochain, est juste, il s'ensuit que, outre la relation que les personnes que je dois aimer ont avec Dieu, c'est-à-dire leur plus ou moins de perfection, leur relation avec moi-même est aussi la mesure qui doit régler l'ordre et le degré de mon amour. Les personnes qui me sont le plus attachées par les liens du sang, de la famille, de l'amitié, ou par quelques rapports d'état et de société, doivent avoir part à mon amour, suivant le degré d'union plus ou moins intime qu'elles ont avec moi. Non pas, à la vérité en tant qu'il s'agit dans cet amour de l'estime et de la considération de ces personnes, mais des efforts que réclame de moi leur vrai bien. C'est la relation qu'elles ont *avec Dieu* qui doit décider dans quel degré je dois les estimer ou les apprécier. Celles que je reconnais pour plus intimement unies avec Dieu sont plus dignes de mon respect et de mon estime, je les leur dois donc dans une mesure plus large, quelque éloignées que puissent être mes relations avec elles. La vérité elle-même l'exige ainsi. Mais lorsqu'il s'agit de contribuer à leur bien, c'est leur rapport *avec moi* qui décide du degré de mon amour pour elles. Plus leur relation avec moi est intime, plus je dois être soucieux de contribuer à leur bien, non pas simplement par un penchant purement naturel, mais par le motif de la

sainte charité, et pour obéir à la volonté de Dieu qui lui-même a formé ces liens étroits, comme des titres à l'amour, titres nouveaux qui viennent s'ajouter à ceux sur lesquels s'appuie l'amour du prochain [1]; aussi d'après la parole formelle de l'Apôtre : Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle [2].

3° L'amour chrétien du prochain n'excluant aucun de ceux que le Christ lui-même n'a pas rejetés sans espoir, il ne peut donc exclure les ennemis. L'amour des ennemis nous est aussi expressément commandé par le Christ que l'amour du prochain. « Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, lequel fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les ingrats [3]. » Mais quand même il n'existerait pas un commandemant si formel d'aimer ses ennemis, cet amour n'est-il pas émané de l'esprit de Jésus-Christ, et déjà renfermé dans celui que nous lui devons à lui-même? Qu'est-ce donc que l'œuvre

1. Voy. S. Thomas d'Aquin, *Summ. théol.* II. II. qu. XXVI, art. 7.
2. *Timoth.*, V, 8.
3. *S. Matth.*, V, 43-45.

de notre Rédemption sinon l'acte le plus éloquant et le plus divin par lequel nous est enseigné l'amour des ennemis ! N'étions-nous pas les ennemis de Dieu, lorsque Jésus-Christ est mort pour nous? Que sont donc les offenses que nous avons à pardonner à nos ennemis, en comparaison de celles que Dieu nous a pardonnées et nous pardonne encore chaque jour? Et partant la loi qui ordonne le pardon, peut-elle être une loi injuste ou tellement contraire à la nature ? L'amour chrétien des ennemis n'exige pas que j'aime mon ennemi, parce qu'il est mon ennemi, mais parce qu'il est mon prochain, parce qu'il est l'image de Dieu, une créature rachetée par le sang de Jésus-Christ, et peut-être un futur habitant du ciel. Cet amour n'a rien de contraire à la nature, le Christ l'a lui-même exercé, et une foule innombrable de ses disciples l'ont pratiqué dans toute sa perfection à l'exemple de leur divin Maître. Comme le saint amour du prochain, ce n'est ni la chair ni le sang, qui le produisent mais une opération intérieure du Saint-Esprit, laquelle triomphe de la chair et du sang, et donne ainsi un éclatant témoignage de la divinité du christianisme. On pourrait dire de toutes les autres sortes d'amour du prochain que leurs motifs manquent d'élévation, mais on ne saurait en dire autant de l'amour chrétien des ennemis [1]. Dieu seul peut être le principe d'un amour contre lequel se révolte notre nature corrompue. La force de l'a-

mour de Jésus-Christ qui est plus puissante que le monde et la chair, remporte dans l'amour des ennemis son plus éclatant triomphe; chaque chrétien qui le pratique est un témoin de la divinité de Jésus-Christ. Pourrions-nous refuser à notre divin Sauveur une si glorieuse victoire? S'il en était ainsi, quand nous disons dans notre prière de chaque jour : « pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » n'appellerions-nous pas sur nos têtes la malédiction de Dieu au lieu de ses bénédictions?

1. *Sum. theol.* II. II, 9. art. XXVI, 7.

CHAPITRE IX.

L'AMOUR POUR LA MÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

1° Parmi tous les êtres créés, le plus cher au cœur de Jésus, c'est sans contredit sa sainte Mère On ne peut imaginer une union plus intime que celle qui existe entre lui et Marie. Il n'est pas nécessaire de remonter dans l'histoire anticipée de notre rédemption, jusqu'à la promesse faite dans le paradis, où déjà nous voyons ces deux noms très-aimables, très-doux et très-saints, si intimement joints l'un à l'autre. Il n'est pas nécessaire non plus de parcourir pas à pas l'histoire du Nouveau Testament, pour y voir, partout et toujours, tout à côté de Jésus, sa sainte Mère; dans la vie de Jésus-Christ, celle de Marie se rencontre partout étroitement unie. En disant qu'elle est sa vraie Mère, et qu'il est son vrai Fils, ne disons-nous pas tout? Ou bien, cette relation, la plus naturelle, la plus intime qui puisse jamais exister entre deux êtres, aurait-elle, quand il s'agit d'eux, moins de puissance?

Parce qu'il est le Fils éternel de Dieu, en était-il moins pour sa mère un fils pénétré du plus tendre amour ? Il aimait tant notre humanité qu'il en prit, autant que cela fut possible sans porter préjudice à sa sainteté, les plus grandes faiblesses et les plus grandes misères, même jusqu'à cette sueur de sang au Gethsémani, et il n'aurait pas accepté de notre nature humaine ce qui en est un des plus beaux et des plus nobles attributs, l'amour filial, l'amour pour une mère qui le porta neuf mois dans son chaste sein, qui l'allaita de son lait virginal? Les indications de l'Evangile ne nous laissent pas le moindre doute à ce sujet; c'est-à-dire qu'il n'y eut jamais, au contraire, de fils qui ait tant aimé sa mère, comme, d'autre part, il n'y eut jamais de mère qui ait été attachée à son fils par un semblable amour; et le rapport mutuel et intime qui les unit comme mère et comme fils, est encore surpassé de bien loin par l'union réciproque de ces deux âmes, de ces deux cœurs. Car si Jésus-Christ s'unit par l'amour, d'une manière plus intime avec ceux qui lui sont plus semblables, dans quelle âme son image est-elle imprimée en caractères plus particuliers et dans une beauté plus parfaite? Et même en remontant jusqu'aux plus illustres des Chérubins et des Séraphins, quel est l'être créé dont l'éclat ne soit surpassé par celui de la sainteté de Marie?

Si le rapport qu'ont avec Dieu ou avec Jésus-Christ les

personnes qu'il me faut aimer, doit être la mesure de mon amour pour elles, quelle est la créature qui aurait un plus juste droit à mon amour, que Marie? — Mais en dehors du rapport qu'ont avec Dieu ou avec Jésus-Christ les personnes que je dois aimer, leur rapport avec moi-même est, comme nous l'avons vu plus haut, décisif pour la mesure de mon amour envers elles. La relation de Marie par rapport à moi est celle d'une mère avec son enfant. Jésus-Christ lui-même me la donna pour mère. Dans son amour extrême, dans sa libéralité infinie, il nous donna tout : il nous donna tout ce qu'il est lui-même, tout ce qu'il possède. Il nous donna son Père pour notre Père ; car il devint fils d'Adam, fils de Dieu, et afin que nous devinssions des fils de Dieu, afin qu'il pût dire à ses Apôtres en quittant cette terre : « Je monte vers *mon* Père et *votre* Père. » Et avec le même amour et la même générosité, il nous donna aussi sa mère. Il voulut que celle qui, devenue féconde par la vertu du Saint-Esprit, l'enfanta selon la chair, nous enfantât aussi selon l'esprit, afin qu'elle pût, ainsi que l'exprime saint Augustin, « coopérer par son amour à notre naissance comme enfants de Dieu. »

Par suite d'un mystérieux décret de Dieu, elle est conduite sous la croix, afin que là son amour concorde avec celui du Père céleste, et que là, avec le Père éternel, elle offre, elle livre son propre fils à cette mort ignomi-

nieuse. Et en toute obéissance, elle s'abandonne à ce dessein suprême. Comme un jour elle le conçut en disant : Je suis la servante du Seigneur » *ecce ancilla Domini*), de même maintenant elle le rend à son Père. Debout au pied de la croix, elle regarde son divin Fils, puis lève aussi son regard vers le Père éternel dans le ciel ; et elle semble dire de la voix de son cœur déchiré par la douleur, mais aussi épanoui d'amour pour Dieu le Père : « Vous le voulez, ô Dieu, Père céleste, vous voulez que je consente à votre éternel dessein et que, en union avec vous, je livre mon fils bien-aimé au supplice d'une mort honteuse, pour le salut des pécheurs. Grande, à la vérité est la douleur qui perce mon âme à ce sacrifice, mais je ne veux que ce que vous voulez, *ecce ancilla Domini*, (voici la servante du Seigneur.) » Dans cet esprit de sacrifice et dans cette douleur de l'amour, Marie nous enfanta au pied de la croix. Du haut de cette croix, son fils lui-même nous la donne pour mère, de même que dans la personne de Jean, il nous donne à elle pour enfant : « Femme, voici votre fils ; Jean, voici votre mère ! »

Par conséquent, soit que je considère le rapport de Marie avec Dieu et avec Jésus-Christ, soit que je considère celui qu'elle a avec nous-mêmes, il n'y a aucune créature, aucun être dans le ciel et sur la terre, à l'exception du Dieu en trois personnes et du Dieu devenu homme, Jésus-Christ, que je doive aimer plus profondé-

ment, plus tendrement, avec plus d'abandon et de vénération, que Marie. Si cet amour intime, tendre, soumis et respectueux envers Marie vient à manquer, qu'on dise ce qu'on voudra, il manque aussi l'amour pour Jésus-Christ, il manque la piété chrétienne ; et toutes les vertus étant liées, unies ensemble par l'amour, alors il manque véritablement la vertu chrétienne. Et par opposition, où l'amour de Jésus-Christ règne, où le vrai esprit chrétien et le sentiment chrétien se trouvent, là se place aussi de soi-même l'amour de Marie, non pas un amour comme celui que nous ressentons pour nos semblables, mais un amour extrêmement profond, doux, tendre, qui ne peut être exprimé par des paroles, ni rendu compréhensible à celui qui ne le possède pas. — Représentez à ce cœur qui n'aime pas la Vierge tous les motifs de cet amour profond et tendre, de cet honneur dû à Marie, placez dans une aussi belle lumière que possible les deux motifs que nous avons nommés plus haut, appuyez-vous sur les preuves de la sainte Ecriture et de la plus ancienne tradition, sur la relation intime des dogmes chrétiens les uns avec les autres, sur la croyance unanime des peuples chrétiens, renvoyez-le même au témoignage de la saine raison et du cœur ; le langage que vous parlerez lui sera incompréhensible. « Le langage de l'amour ne peut être compris que de ceux qui aiment. Il sera toujours une langue étrangère pour celui qui n'aime pas, » comme le dit saint

Bernard [1]. Cette intimité, cette tendresse, cette douceur de l'amour et de la dévotion envers Marie paraît, à celui qui n'aime pas, singulière, bizarre, inexplicable, peut-être même scandaleuse, folle et déraisonnable. Mais de plus, celui qui est assez heureux pour posséder cet amour tendre et profond ne pourrait rendre raison de la manière dont il est né en lui. L'a-t-il, par hasard, appris dans les livres? lui a-t-il été apporté par quelques motifs extérieurs? Une pieuse mère le lui a-t-elle inoculé dans l'âme avec le lait maternel? Certes, une bonne et pieuse mère est pour les enfants un inappréciable bonheur. Ce qu'elle ne peut, près des êtres chéris qu'elle a portés dans son sein, obtenir par des paroles tendres et pressantes, elle l'obtient par la puissance de ses larmes et de ses prières vers Dieu, et les deux noms si doux de Jésus et Marie sont les premiers qu'elle place sur leurs lèvres enfantines. Mais combien en est-il qui n'ont pas eu en partage ce bonheur de posséder une mère pieuse, pleine d'amour et de sollicitude, et qui cependant aiment Marie, sont pénétrés pour elle d'une tendresse indicible et profonde? De qui l'ont-ils apprise? Cet amour tendre, profond, cette dévotion envers Marie s'est pour ainsi dire emparé d'eux, et il ne savent eux-mêmes comment. Dans leur jeunesse, trompés par les illusions et les attraits du monde, ils s'é-

1. Serm. 79 *in Cantic.*

taient peut-être détournés du droit chemin. La grâce qui les avait poursuivis et à laquelle ils avaient si longtemps échappé, les avait enfin trouvés et amenés à cette connaissance que tout est vanité, rien que vanité, excepté craindre Dieu et observer ses commandements. Jésus vint à eux ; il apporta sa lumière et sa paix dans leur âme égarée et obscurcie. Mais Jésus vint à eux comme il vint autrefois à son précurseur Jean encore caché dans le sein de sa mère Elisabeth, il y vint avec Marie. Par cette même grâce, il leur versa dans l'âme le même amour indicible ment tendre et profond : amour envers lui-même, amour envers elle, la Mère du bel amour. Ces deux amours sont inséparables, et les expliquer d'une manière naturelle est aussi impossible pour l'un que pour l'autre. C'est le Saint-Esprit qui opère ce double amour tendre, intime et saint, cet amour de Jésus, en même temps que l'amour de Marie.

2° L'amour plein de vénération envers Marie ne peut naturellement pas s'exprimer par le désir d'augmenter ses biens ou son incomparable bonheur : la seule manière dont il puisse se manifester, c'est en se réjouissant de la surabondante et immuable félicité dont elle jouit, félicité dont il la glorifie, et pour laquelle il loue et remercie Dieu, chantant ce sublime *Magnificat,* dans lequel un jour *elle offrit* elle-même à Dieu sa louange et sa gratitude pour les merveilles qu'il a

opérées en elle par son amour : *Magnificat*, pur chant d'action de grâces qu'elle continue de lui offrir dans le ciel.

Mais où est mon trésor, là est aussi mon cœur. Si j'aime vraiment Marie, son nom si cher est imprimé dans mon cœur, sa belle image y brille d'un éclat qui ne peut ni pâlir, ni s'effacer; elle plane au-dessus de moi, en quelque lieu que je sois. Elle est ma joie, mes délices, mon rafraîchissement. Si mes travaux et mes affaires m'en éloignent, ma pensée et mon penchant m'y ramènent bientôt, et toujours avec un nouveau bonheur. Les mystères de sa vie sont le plus agréable objet de ma pensée et de ma méditation. Les jours que l'Eglise consacre à sa mémoire sont pour moi de vrais jours de fête, des jours de sainte joie. Cependant je ne puis garder enfermés dans mon cœur mes vifs sentiments, ni mon attrait vers elle. Ils se répandent comme d'eux-mêmes en hommages et en prières à sa louange. La salutation que l'ange lui apporta un jour du ciel sur cette terre, souvent, bien souvent, je la lui renvoie de la terre au ciel!

J'aime le *Rosaire* qui, à sa louange, réunit comme dans une couronne de fleurs, ses mystères et ceux de son divin Fils, et je le lui présente comme l'offrande parfumée de mon amour.

De plus, où est le vrai amour, là est aussi le *zèle*. Je

ne puis augmenter la félicité de Marie par le feu de mon amour, mais pour l'honorer, je puis agir. Si cet amour est réellement zélé pour l'honneur de Marie, il me presse de répandre la louange de son nom, de lui gagner par l'exemple de ma vénération pour elle, comme par des paroles, des images, des écrits, les cœurs de mes semblables, en particulier de ceux qui me sont confiés ; il me presse d'imiter ses vertus et de porter aussi tous les autres à cette imitation.

Marie ne m'a pas seulement aimé en affections et en sentiments du cœur, elle m'a aimé en *action*, car elle m'a donné ce qu'elle avait de plus cher, son Fils auquel toute son âme était attachée; elle m'a enfanté sous la croix de son Jésus dans les douleurs d'un maternel amour. Et cet amour si riche en sacrifices et en douleurs, ne dois-je pas le lui rendre en un filial amour, actif et généreux, ou du moins ne dois-je pas faire tous mes efforts pour cela ? Et comment pourrais-je mieux répondre à cet amour qu'en cherchant à former toujours plus parfaits en moi les traits de sa propre image, ou plutôt de l'original divin d'après lequel elle s'est formée elle-même, c'est-à-dire les traits de l'image de son Fils, afin qu'elle reconnaisse avec joie en moi celui qu'au milieu de tant de douleurs, elle a livré pour moi.

Je ne dois pas être dur, mais compatissant et miséricordieux envers les pauvres et ceux qui souffrent, si

je veux que Marie reconnaisse en moi son Jésus qui passa en faisant le bien à tous, et qui, comme le bon Samaritain, touché de compassion en nous voyant tous si grièvement blessés, versa l'huile et le vin dans nos plaies. Je ne dois pas être vindicatif, mais je dois pardonner de tout cœur à ceux qui m'ont offensé, afin que Marie reconnaisse en moi son divin Jésus qui, persécuté par les ennemis les plus cruels et les plus méchants, pria pour eux sur la croix en disant : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Je ne dois pas être intempérant dans le manger et le boire, mais je dois châtier mon corps, pour qu'il se soumette à mon esprit, et à la loi de Dieu, afin que les yeux de Marie reconnaissent en moi son Jésus qui, sur la croix, fut abreuvé de fiel et de vinaigre, et qui, pour expier les péchés d'intempérance, se laissa flageller et eut le corps entier couvert de blessures sanglantes.

Je ne dois pas aimer le monde et ses joies, mais je dois boire à cette coupe de souffrances que Jésus a épuisée jusqu'à la lie, le mépris de tout ce monde vain et de toute sa gloire, afin que Marie reconnaisse en moi l'image de son Fils couronné d'épines, l'image de l'Homme des douleurs.

Je dois avant tout aimer la pureté du cœur, la sainte chasteté, la plus belle vertu que Jésus nous ait apprise, lui qui, comme un lis pur, s'élança du pur sein d'une

mère vierge, afin que la chaste et virginale Marie reconnaisse en moi l'image de son chaste Jésus.

Cependant, rempli de faiblesse et de fragilité et constamment arrêté, paralysé dans mon élan vers la perfection par ma nature sensuelle, pourrai-je prouver de cette manière mon amour à Marie et former en moi, de ma propre main, l'image de son divin Jésus? Non. Mais je puis obtenir de son divin Fils, par sa maternelle intercession, le secours qui m'est nécessaire pour pratiquer cet amour actif et généreux en sacrifices. Et cette prière vers Marie, prière filiale et pleine de confiance, est elle-même une émanation de l'amour pour elle, une expression de profond respect. Que serait un amour filial sans une confiance filiale? Et en élevant vers Marie mon regard plein de confiance, je reconnais tout autant sa puissance que son empressement à me secourir. Je lui donne de l'amour, pour en recevoir encore davantage.

Je ne serai pas trompé dans ma confiance en elle, car on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ses enfants qu'elle a enfantés dans la douleur, et qui l'a invoquée avec une vraie confiance, ait été abandonné par elle. Quand même une mère pourrait oublier son enfant, elle ne nous oublierait jamais, nous ses enfants, qu'elle a aimés et aime comme aucune mère n'aima jamais les siens, parce que aucune ne les a enfantés si douloureusement,

et nulle ne peut l'égaler en perfection. Mais si parfaitement qu'elle aime ses enfants, elle est elle-même encore plus parfaitement aimée de son divin Jésus, qui, tout le temps qu'il vécut sur la terre, ne rejeta jamais une prière qu'elle adressait à son cœur, et qui peut encore bien moins lui refuser quelque chose, maintenant qu'elle partage sa gloire et règne avec lui dans l'éternité, comme reine du ciel et de la terre. C'est une partie de sa gloire qu'elle puisse secourir, dans chacune de leurs nécessités et de leurs souffrances, ses pauvres enfants vivant dans cette vallée de larmes, les aider en particulier quand le vin vient à leur manquer, ce vin nouveau qui enivre les cœurs, c'est-à-dire le saint amour. Les chrétiens toujours, ont invoqué Marie dans leur détresse, et si leurs prières étaient pleines de confiance et dignes d'être exaucées, *elles l'ont toujours* été, non peut-être comme celui qui la priait, le comprenait, le désirait, mais souvent, d'une façon bien plus avantageuse à ses désirs et à son espoir. Nos prières venant de cœurs étroits, ne sont que trop souvent elles-mêmes petites et mesquines. Mais passant par les mains de Marie, elles arrivent cependant jusqu'au cœur de son divin Fils, qui nous accorde par son intercession plus que nous ne désirions!

Peut-être que comme conclusion, la magnifique louange de Marie, sortie de la bouche du plus grand poëte chrétien, trouvera ici une place convenable, en

prêtant à ce que nous venons de dire sa belle et poétique expression :

« Vierge mère, fille de ton fils, humble et haute plus qu'aucune autre créature, objet de la complaisance éternelle.

» Tu es celle qui a ennobli tellement la nature humaine, que son auteur n'a pas dédaigné de devenir fils de sa propre créature.

» Dans ton sein s'est rallumé l'amour dont la chaleur a fait ainsi éclore cette fleur dans la paix éternelle.

» Ici tu es pour nous un soleil de charité dans son midi, et là-bas, parmi les mortels, tu es une source vive d'espérance.

» Femme, tu es si grande, et tu as tant de puissance, que celui qui veut une grâce et ne recourt pas à toi veut que son désir vole sans ailes.

» Ta bonté ne secourt pas seulement celui qui demande, mais bien des fois elle va libéralement au-devant de la demande.

» En toi se réunit la miséricorde, en toi la pitié, en toi la magnificence, en toi tout ce qu'il y a de bon dans la créature.

» Or celui qui du fond du bourbier du monde s'est élevé jusqu'ici, et a vu les existences des esprits une à une,

» Te supplie en grâce de lui accorder assez de force pour qu'il puisse s'élever encore plus haut du regard vers la félicité suprême.

» Et moi qui n'ai jamais souhaité pour moi cette vue plus ardemment que je ne fais pour lui, je t'adresse toutes mes prières, te suppliant qu'elles ne soient pas vaines.

» Afin que par tes prières tu dissipes tous les nuages de sa mortalité, en sorte que la souveraine joie se déploie devant lui.

» Je te prie encore, ô Reine, qui peux ce que tu veux, de lui conserver entier son désir après une si sublime contemplation.

» Que ta protection triomphe en lui des penchants terrestres. Vois Béatrice avec tous les bienheureux qui joignent les mains pour s'unir à mes prières [1]. »

1. *Le paradis du Dante*, chant XXXIII.

CHAPITRE X.

L'AMOUR POUR L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

L'Eglise de Jésus-Christ est sa fiancée, son épouse. Afin de s'unir à elle, il quitta, pour ainsi dire, père et mère ; il *abandonna* la gloire de son Père dans le ciel et la synagogue, l'église d'Israël, de laquelle il tirait son origine selon la chair, et en quelque sorte, sa mère sur la terre. Il se l'acheta, cette épouse, non avec l'or ou l'argent, mais avec son précieux sang. Dans ce sang divin, il la lava, la rendit pure de toute ride, de toute souillure. Pour parure nuptiale, il lui donna en partage le magnifique trésor de ses enseignements et celui de la grâce qu'il a méritée. Mais il lui donna encore plus. Peu de temps avant de la quitter visiblement, il lui laissa, comme viatique pour le voyage à travers les siècles, son précieux corps dans le très-saint Sacrement, et lui promit de rester avec elle, par son Esprit, jusqu'à la consommation des siècles ; car en quittant ses Apôtres, il leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la

terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; leur enseignant à garder tout ce que je vous ai confié, et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. [1] »

Mais si l'Eglise de Jésus-Christ est par rapport à lui son épouse bien-aimée, qu'est-elle par rapport à moi, car c'est là l'autre relation qui doit être la règle pour l'ordre et la mesure de mon amour envers elle? La réponse est déjà contenue dans ce que nous avons dit plus haut.

L'Eglise de Jésus-Christ est pour nous, *premièrement* la sûre médiatrice de la vérité chrétienne; elle en est la maîtresse infaillible. Le Christ, comme cela ressort clairement de ses propres paroles que nous venons de citer, a transmis à ses apôtres et à leurs successeurs le pouvoir d'annoncer sa doctrine, avec promesse de son éternelle assistance dans l'accomplissement de leur mission : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » Cet oracle divin n'est-il pas déjà, pour l'infaillibilité dogmatique de l'Eglise de Jésus-Christ, une preuve aussi évidente que le soleil ? Mais de ce passage si clair de la Sainte Ecriture, comme de beaucoup d'autres, la divinité de Jésus-Christ supposée, l'infaillibilité de l'Eglise chrétienne se mani-

1. *Saint Mathieu*, XXVIII, 18-20.

feste déjà évidemment à la saine raison de l'homme comme une nécessité absolue ; car il est tout à fait impossible de penser qu'une œuvre de Dieu puisse être une œuvre manquée et incohérente. Or Jésus-Christ a expressément et solennellement déclaré qu'il est né pour rendre témoignage à la vérité, que son royaume n'est pas de ce monde, mais qu'il est toutefois un Roi venu dans le monde pour fonder le règne de la vérité, pour lui édifier, sur cette terre, une demeure sûre. Or si tel était son but, il n'a pu, comme vrai Dieu, abandonner une œuvre si importante au caprice de l'aveugle hasard, au libre arbitre et à l'inconstance d'hommes faillibles. Bien plus, s'il voulait le but, il devait vouloir aussi le moyen pour l'atteindre. Et ce moyen nécessaire était l'établissement d'une Eglise dogmatiquement infaillible. Car toute vraie et toute divine que soit sa doctrine, si elle n'a pas à côté d'elle une autorité enseignante, vivante et infaillible, elle ne pourra échapper au sort d'un simple système d'enseignement humain. Dans l'antiquité, combien d'esprits supérieurs se sont portés aux plus hautes conceptions en ce qui concerne la réédification du règne de la vérité. « Lorsque Pythagore, dans les paisibles vallées de la grande Grèce, conviait quelques rares élèves au silence et à la méditation ; lorsque Socrate, par une longue étude de la sagesse se préparait à boire la coupe empoisonnée que devaient lui présenter les mains de sa frivole patrie ; lors-

que Platon montait et descendait le long du cap de Sunium, ou lorsqu'il écrivait ses pensées sur des feuilles qui devaient être immortelles ; lorsque Confucius du fond de l'Orient élevait sa voix retentissant jusqu'aux confins de l'Occident : que cherchaient ces sublimes esprits, que poursuivaient-ils ainsi de leurs efforts ardents? Ils ne voulaient pas certes, à l'aide du glaive, fonder des royaumes, mais un grand règne des esprits, une grande communauté d'idées, qui unît dans la paix profonde d'une pensée commune, le présent et l'avenir... Mais qu'ont-ils atteint ? Ils ont, tout au plus, fondé des écoles. Et qu'est-ce qu'une école ? Une réunion de disciples particuliers autour des vues et des opinions d'un maître. Et qu'est-qu'un disciple ? Un homme qui accepte les propres productions d'esprit d'un autre homme, et cela en toute fidélité et confiance, toutefois sous la condition d'abandonner les idées du maître, aussitôt qu'il le voudra, et avec l'espérance de proposer un jour lui-même les siennes, quand ce ne serait que pour le plaisir de se faire maître à son tour. C'est à peu près dans ces termes que s'exprime un spirituel écrivain français moderne, en parlant du sort dans lequel tombent tous les systèmes d'enseignement humain; et ce sort serait nécessairement réservé au Christianisme, s'il n'avait à ses côtés une autorité enseignante infaillible, tant est grande l'inconstance et l'étroitesse de vue de l'espèce humaine. Alors les écoles de

philosophie religieuse qui ont existé ou existent encore dans le monde, ne feraient que s'augmenter d'une école nouvelle, qui serait livrée aux recherches, mais aussi aux disputes, aux querelles, aux caprices et aux fantaisies des penseurs et des savants. Quelques-uns de ces penseurs s'érigeraient en maîtres, réunissant autour d'eux un nombre plus ou moins grand de disciples, selon la mesure de leurs talents, de leurs capacités et de leur influence ; et sous l'enseigne chrétienne, ils présenteraient à ces disciples, à ces admirateurs, peut-être leurs vues, leurs opinions religieuses, mais peut-être aussi leurs idées absurdes ; ceux-ci les accepteraient, s'il les trouvaient de leur goût, pour les rejeter ensuite, si cela leur plaisait, et les échanger contre des idées qu'ils jugeraient meilleures. Il ne pourrait plus être question alors de ces convictions fermes et immuables telles que la foi seule les produit. L'expérience, hélas! nous le démontre avec la dernière évidence? Qu'est devenu le christianisme dans ces régions où l'on nie l'autorité infaillible d'une Eglise enseignante? Peut-être y trouve-t-on encore toute sorte de principes et d'idées chrétiennes, mais cette chaîne d'or qui devrait unir toutes ces idées et ces principes est brisée ; ces idées chrétiennes n'apparaissent plus que comme de faibles et honteux débris de ce merveilleux tissu de la vérité chrétienne et pour ainsi dire comme des lambeaux déchirés de la robe sans couture de Jésus

Christ. Elles résistent tout aussi peu aux orages de la vie qu'aux rigueurs de la mort.

La Bible elle-même ne saurait compenser l'absence d'une autorité doctrinale, vivante et infaillible. Si l'infaillibilité de l'Eglise enseignante ne vient pas se joindre à elle, elle perd la considération dont elle jouit comme livre divin et s'abaisse au niveau d'un livre ordinaire soumis à la critique des hommes. Et outre cela, qui nous assure de son vrai sens ? Ses différents interprètes, savants ou ignorants, ne peuvent même pas, comme le montre l'expérience de chaque jour, être une fois d'accord sur tel et tel passage que tous, à l'envi cependant, proclament clair comme le soleil.

On ne pourrait échapper à cette alternative : ou une Eglise dogmatiquement infaillible ou point de christianisme divinement certain, qu'en supposant chaque individu lui-même immédiatement assuré par le Saint-Esprit de la vérité chrétienne. Différentes sectes de fanatiques et de visionnaires, (quakers, faux-mystiques et piétistes,) ont réellement rêvé qu'ils étaient ainsi en communication immédiate avec le Saint-Esprit, et, pour échapper à l'Eglise infaillible, ils se sont eux-mêmes déclarés infaillibles. Mais la contradiction dans laquelle ils se trouvent les uns vis-à-vis des autres montre suffisamment que la prétendue inspiration immédiate ou illumination du Saint-Esprit, n'est qu'une pure imagination,

le Saint-Esprit ne pouvant absolument pas, pour une seule et même chose, dire en même temps oui et non.

Mais tout certain, tout évident qu'il soit pour la saine raison humaine, que Jésus-Christ, comme vrai Dieu et Roi de la vérité, a dû doter son Eglise d'une autorité enseignante infaillible ; cependant, quant à la question de savoir à qui appartient l'infaillibilité, comme ce don n'est nullement un don naturel, mais une grâce surnaturelle (un Charisma) que Dieu fait à qui il veut, nous sommes obligés de consulter sur ce point les manifestations positives de la volonté de Dieu, et nous les trouvons consignées dans les divines promesses de l'Evangile, que l'on peut ranger en deux différentes catégories. Une première fois, les promesses divines s'adressent à tout l'apostolat (y compris Pierre,) dans les paroles citées plus haut : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » L'autre fois, elles s'adressent à *Pierre* seul, comme au prince des Apôtres, au chef suprême de toute l'Eglise. ainsi qu'on le voit dans les endroits bien connus où le Christ promet d'abord, et ensuite remet réellement à Pierre la charge de premier pasteur. De là, il résulte avec certitude que l'épiscopat tout entier, dans lequel l'apostolat se continue éternellement, quand réuni, par exemple, en un concile général, il décide des affaires de la foi, et le successeur de saint Pierre, l'évêque de Rome, quand il enseigne du haut de la chaire de

Pierre sont infaillibles par suite de l'assistance divine.

Mais l'Eglise n'est pas simplement pour moi la sûre médiatrice de la *vérité* de Jésus-Christ, elle est aussi pour moi, *en second lieu*, la médiatrice de la *grâce* de Jésus-Christ. De même qu'il a transmis à ses apôtres et à leurs successeurs la puissance d'enseigner, il leur a aussi transmis la puissance sacerdotale, le pouvoir d'offrir le grand sacrifice de la nouvelle alliance, le seul agréable à Dieu, le pouvoir d'administrer les saints mystères, le pouvoir de bénir; en un mot son sacerdoce suprême duquel découlent toutes les grâces, et il le leur a transmis pour le continuer en son nom jusqu'à la fin du monde. *Troisièmement*, en outre le Christ a confié à son Eglise, son ministère royal, la conduite spirituelle des âmes. Car il a institué ses apôtres et leurs successeurs comme les *pasteurs* des fidèles, et il leur a dit, ainsi que nous l'avons marqué plus haut : « Enseignez tous les peuples (après les avoir baptisés,) apprenez-leur à observer ce que je vous ai confié. »

Sous ce triple rapport — d'infaillible maîtresse de la vérité — de médiatrice de la grâce divine et des bénédictions — de sûre conductrice sur le chemin du ciel, l'Eglise est pour moi le véritable représentant de Jésus-Christ. Comme Marie, elle est ici-bas ma mère spirituelle. Au saint Baptême l'Eglise m'a régénéré pour le ciel. Dans son amour maternel, elle s'est tenue près de mon berceau, elle a veillé sur

moi avec un soin de mère. Elle m'a nourri de son lait de mère, m'a porté dans ses mains maternelles et a guidé mes premiers pas chancelants. Combien de fois n'a-t-elle pas pleuré pour moi, quand, détourné du droit chemin, je me suis égaré dans la profondeur du désert ? Pleine du même amour avec lequel elle m'introduisit dans la vie, elle se tiendra un jour près de mon lit de mort, peut-être elle toute seule, tandis que tous les autres amis m'abandonneront. Elle bénira ma sépulture, et, par delà le tombeau, son amour m'enverra par ses suffrages ses pieux souhaits de bénédiction et sa prière.

L'Eglise de Jésus-Christ, fondée sur Pierre, et placée sous la conduite des Apôtres, ou de leurs successeurs les évêques, réunis à Pierre comme chef principal, c'est-à-dire : l'Eglise catholique romaine (l'Ecriture sainte et la tradition divine n'en connaissent point d'autre,) est par rapport à Jésus-Christ une épouse bien-aimée, relativement à moi, elle est une mère tendre, la mère de mon âme. Voilà toute la réponse à la question posée plus haut. Car, peut-il y avoir des titres plus saints, plus dignes et plus légitimes à l'amour et au respect que ceux qui sont compris dans les deux noms si suaves d'épouse et de mère ?

Puis-je aimer Jésus-Christ, si je n'aime pas l'épouse pour laquelle il a tout donné et s'est donné lui-même ?

Et le nom de mère n'éveille-t-il pas de lui-même les

mouvements de l'amour dans tout cœur humain qui n'est ni entièrement brutal, ni dépourvu de sens ? Est-il quelque chose de plus douloureux pour des pères et des mères que de savoir qu'ils ne sont point aimés de ces enfants auxquels ils ont prodigué tous leurs soins, et pour lesquels seuls ils ont vécu ?

Mais dans l'amour véritable pour la sainte Eglise, se trouve compris l'accomplissement de tous mes devoirs envers elle, surtout en ce qui concerne sa triple mission.

A l'égard de son *ministère d'enseignement*, je me soumettrai sans restriction, et avec une foi toute filiale, à tous ses enseignements, comme à toutes les décisions, quelque peu clairs et peu compréhensibles qu'ils puissent me paraître. Dans sa voix, j'entendrai la voix de Jésus-Christ lui-même. C'est par cette croyance filiale à sa doctrine que je suis d'abord son enfant. Et quand même je pourrais me glorifier de nombreuses prérogatives et de toutes sortes de vertus, si je n'avais pas cette foi ferme et inébranlable si je n'apportais pas ainsi à Dieu qui me parle par sa bouche, le sacrifice de mon intelligence, je me séparerais moi-même de sa société et je n'aurais aucune part avec Jésus-Christ. Cette obéissance de l'esprit n'est ni aveugle, ni déraisonnable, au contraire elle est un service de Dieu très-logique, et tout à fait conforme à ma dignité d'homme. Car, lorsque Dieu me

parle, et il me parle par son Eglise, si je veux m'honorer moi-même ainsi que ma raison, je ne puis que lui répondre avec Samuel : « Seigneur, parlez, votre serviteur écoute. Parlez, ô Seigneur, car je suis créé pour la vérité, elle est la nourriture de mon âme, mais votre parole est vérité, et je m'incline devant votre parole, devant la parole de la vérité, que je la comprenne ou non. Le ciel et la terre passeront, mais pas un iota de votre parole ne passera. » Autonomie de l'esprit, indépendance de la raison, liberté de pensée et d'examen, progrès et science moderne qui ont débordé la foi chrétienne, ou qui doivent se trouver en contradiction avec elle, ne sont que des mots ronflants, n'exprimant rien, si ce n'est déraison et contre-sens. L'*autonomie* de l'esprit, par exemple, est un mot menteur. Notre esprit créé n'est pas autonome, c'est-à-dire maître de lui-même, et indépendant de ce qui l'environne; non, il ne le sera jamais. En effet, comme le grand concile du Vatican l'a dernièrement déclaré, l'esprit humain est, et il reste toujours et éternellement tout à fait dépendant de Dieu son créateur et son souverain maître, et la raison créée est constamment assujettie à la vérité incréée; c'est pourquoi nous sommes tenus, quand Dieu nous révèle quelque chose, de lui donner par la foi, la pleine obéissance de notre intelligence et de notre volonté.

Il n'en est pas autrement du mot *libre-pensée*. Car je

ne suis et ne serai jamais libre de penser ce qui me plaît. Si je ne veux pas penser à contre-sens, je reconnais que je suis lié aux lois éternelles que Dieu a imposées à mon esprit, que je suis lié à la loi de la vérité. De même du mot *progrès*. Si ce mot doit avoir un sens, il ne peut s'entendre que dans celui de progrès dans la connaissance de la vérité. L'adoration de la matière, la dégradation et l'abrutissement de l'homme, le nihilisme sans base auquel est arrivée la science moderne ne sont pas un progrès.

Et enfin, la *contradiction* de la foi avec la science? Où sont les vrais résultats scientifiques qui combattent la foi? La simple apparence ou de pures hypothèses non prouvées, ne sont pas la vérité. La vérité ne peut pas combattre la vérité. L'apparence d'une contradiction entre la science ou la raison et la foi, ne peut donc naître que de ceci : ou les résultats, les conséquences de la science sont fausses, ou la foi est elle-même faussement comprise et défigurée.

Et par conséquent que les armes avec lesquelles on continue de combattre la foi, soient vieilles ou nouvelles, la vérité ne sera jamais vaincue par elles, et rien n'est plus vrai, plus certain que ce que Dieu nous a révélé lui-même, et ce qu'il nous révèle et nous propose à croire par son Eglise, « fondement et colonne de la vérité. »

A l'égard de la fonction *sacerdotale* dans l'Eglise, l'a-

mour de cette sainte épouse du Sauveur réclame que je m'applique à attirer sur moi, et autant que possible sur les autres, la bénédiction de son efficacité sacerdotale, par la pieuse assistance au saint Sacrifice, par l'usage des sacrements et des sacrements aux ecclésiastiques ; il réclame de plus que j'aime et honore le sacerdoce catholique, la dignité de prêtre, dans ceux qui en sont revêtus. Si la religion ne m'enseignait pas combien ce sacerdoce catholique et la dignité de prêtre méritent d'honneur et de respect, ses ennemis me l'apprendraient par les attaques et les persécutions qu'ils dirigent contre eux.

Car ce que ces « anti-cléricaux » pleins de haine, ces ennemis du christianisme détestent véritablement et uniquement dans le sacerdoce catholique, c'est qu'il est le représentant de Jésus-Christ : donc c'est Jésus-Christ lui-même qu'ils haïssent, lui, qui fait reposer sur ce sacerdoce tout l'édifice du salut. Or, où la vénération et l'amour envers le sacerdoce catholique ne se trouvent pas, ou sont languissants et affaiblis, partout où je vois que les enfants de l'Église, tout en ne mêlant pas directement leur voix aux infâmes calomnies et aux injures dont les ennemis du Christianisme accablent journellement le sacerdoce catholique, y restent cependant indifférents et n'ont ni cœur, ni sympathie active pour les prêtres calomniés et injuriés, mais restent neutres pour ne pas paraître cléricaux ; je détourne tristement les yeux. Non, non, personne

ne me persuadera jamais que l'amour de l'Eglise leur mère et celui de la religion chrétienne, ne font pas totalement défaut à de tels enfants. Enfin, quant à la troisième fonction de l'Eglise, sa *fonction royale*, l'amour réclame que je donne mon obéissance filiale, volontaire, et joyeuse à ses ordonnances et à ses lois : « Car qui vous écoute, m'écoute, dit le divin Sauveur à ses Apôtres et à leurs successeurs ; qui vous méprise, me méprise, et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. »

Mais, en dehors des limites des devoirs que m'impose la triple mission de l'Eglise, mon amour pour elle devra encore se prouver dans une foule de circonstances, en mille manières, particulièrement dans une confession publique et libre de sa foi, dans une assistance zélée et généreuse pour l'entretien de ses séminaires et de ses missions comme de ses établissements et de ses associations, dans le soutien de la presse catholique, dans la défense de ses droits sacrés au milieu de la vie publique, dans une sympathie affectueuse et cordiale pour ses chefs supérieurs, comme aussi pour ses pasteurs et ses serviteurs en proie à l'oppression.

A l'heure présente, où l'Eglise porte si distincts les stigmates de Jésus-Christ, ces réclamations de l'amour sont encore plus pressantes. L'amour de ses enfants fidèles doit au moins marcher d'un pas égal avec la haine croissante de ses ennemis. Ils ne doivent pas oublier que

l'Eglise injuriée, dépouillée, chargée de chaînes et de liens est leur mère, et que la sainte Ecriture leur dit aussi à eux : Mon fils, n'oublie pas les larmes, les douleurs de ta mère !

CHAPITRE XI.

L'AMOUR POUR L'ÉGLISE TRIOMPHANTE ET POUR L'ÉGLISE SOUFFRANTE.

L'amour de Jésus-Christ n'embrasse pas seulement tous ceux qui, sur cette terre, sont chers à son cœur. Loin de là, un de ses plus beaux privilèges c'est que, plus fort que la mort, il peut s'élever bien au-dessus des limites étroites de cette vie d'ici-bas, et pénétrer jusque dans l'éternité des éternités. Mais la foi me montre par delà ce monde, deux sociétés ornées du signe d'alliance de l'amour, les bienheureux anges et les glorieux saints du ciel qui représentent l'Eglise *militante* de cette terre, et les âmes du purgatoire qui forment l'Eglise *souffrante*. Ni la foi, ni l'espérance ne sont le lien qui unit ces trois sociétés ensemble; car pour les bienheureux du ciel, la foi s'est changée en contemplation, et l'espérance en possession. C'est le saint amour qui les unit, et qui des trois forme une seule grande alliance de charité embrassant le temps et l'éternité. La question est maintenant, en

quoi mon amour pour l'Eglise triomphante et pour l'Eglise souffrante peut consister, et comment il doit se manifester.

1° Si d'abord je considère la société des bienheureux habitants du ciel, ici encore c'est, en partie leur relation avec Dieu, en partie leur relation avec moi qui doit décider l'ordre et la mesure de mon amour. En ce qui concerne la première de ces relations, les saints glorieux ne sont-ils pas les parfaits amis de Jésus-Christ, eux qui dans une inséparable et éternelle union avec lui, participent à sa gloire et règnent avec lui sur le ciel et la terre? En eux, il se voit lui-même, ils sont son propre reflet, comme il est lui-même le parfait éclat réfléchi de la gloire du Père et son image accomplie. En eux, il voit pleinement réalisée la demande qu'il faisait à son Père dans cette prière de son sacerdoce suprême : « Père, je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et vous en moi [1]. » En un mot, il voit accomplis en eux les desseins de l'œuvre entière de la rédemption, et représentés vivants en eux les effets de cette même œuvre. Ils ont tous purifié leurs vêtements dans son sang. Tous ils portent ses stigmates autrefois si riches en douleurs, maintenant si riches en éclat; tous, ils sont les vivants

1. *Saint Jean*, XVII, 22.

trophées de sa victoire, sa gloire et son honneur. Mais si tout cela est la vraie relation des saints du ciel avec Jésus-Christ, dans quelle lumière se montre ce qu'il faut penser de cette objection : que l'amour et la vénération pour les saints portent préjudice à l'amour de Jésus-Christ?

Et la relation des saints avec moi-même? Leur suis-je donc étranger? Ont-ils laissé sur cette terre, avec leurs restes mortels, l'amour avec lequel ils ont autrefois, dans les combats, chéri leurs compagnons d'armes participant à la même rédemption, et leurs frères en Jésus-Christ ? pourraient-ils donc là-haut, où l'amour, loin de cesser, célèbre son plus beau triomphe dans sa perfection même, pourraient-ils, dis-je, nous oublier, nous, leurs amis d'autrefois, leurs frères bien-aimés? Les intérêts de Jésus-Christ ne sont ils pas au moins les leurs ? Et, s'ils nous aiment plus purement et plus parfaitement qu'ils ne nous aimaient lorsqu'ils voyageaient avec nous dans cette vallée des larmes, leur amour, là-haut où ils sont à la source même de la vie, peut-il être vain et infructueux? Voyant tout dans la lumière de Dieu, ne connaissent-ils pas mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile et avantageux, à nous dont les yeux sont si souvent voilés, et dont les plus ardents désirs ressemblent souvent à ceux des malades en délire? Car souvent nous prions, et nous ne savons pas ce que nous demandons.

Et les prières que les saints déposent pour nous devant le trône de Dieu étant plus éclairées, ne sont-elles pas aussi plus efficaces ? La puissance de leur intercession est d'autant plus grande que leur dignité est plus élevée, leur amitié avec Jésus-Christ plus intime et plus indissoluble. Cette puissante fonction d'intercesseurs et de médiateurs, par laquelle ils mettent en œuvre le pouvoir sur le ciel et la terre, que Jésus-Christ partage avec eux, est une partie de leur gloire céleste. Combien de fois n'ont-ils pas, par la puissance d'une tendre intercession, détourné de dessus nos têtes le glaive de la justice divine déjà prêt à nous frapper; combien de fois, semblables à ce vigneron de la parabole [1], n'ont-ils pas empêché que ce figuier, depuis si longtemps stérile, que nous sommes, n'ait été arraché ? De combien de grâces ne suis-je pas redevable à leurs suffrages ; et ce n'est que dans le ciel que je verrai, que je comprendrai complétement tout l'enchaînement de l'activité céleste et pleine d'amour qu'ils exercent en ma faveur, ainsi que les conséquences qui en découlent !

Dès lors, soit que je considère l'une ou l'autre relation — celle des saints avec Jésus-Christ, ou celle qu'ils ont avec moi-même, je leur suis redevable d'un amour profond, plein de vénération et de gratitude.

1. *Saint Luc*, XIII, 6 ff.

Mais cet amour pour les saints, et cela se comprend de soi-même, ne peut pas s'exprimer, se manifester par un effort pour augmenter leur bonheur, ou pour grandir encore leur félicité, qui, pour toute l'éternité, reste immuablement la même ; mais mon amour pour eux doit consister à me réjouir profondément avec eux de ce bonheur dont je loue et glorifie Dieu, et à les en féliciter dans sa largeur, sa hauteur et sa profondeur [1], c'est-à-dire à les féliciter de l'indicible grandeur de leurs joies (leur profondeur et leur hauteur), de leur inexprimable variété (leur largeur), et de leur éternelle durée (leur longueur) ; à congratuler les apôtres pour leurs trônes d'or, les martyrs et les confesseurs pour leurs roses et leurs palmes, les saint docteurs pour leur auréole, les saintes vierges pour leurs lis, tous pour leurs vêtements blancs et leurs couronnes si bien méritées et qui ne se flétriront jamais.

Mais en outre, il y a encore différentes manières par lesquelles je puis exprimer et prouver aux saints du ciel mon amour et mon respect. Je le puis en rappelant tendrement à mon souvenir les paroles et les actions par lesquelles ils ont édifié l'Eglise de Jésus-Christ, en solennisant leurs fêtes, en honorant leurs reliques et leurs images ; je le puis, en me recommandant en toute con-

1. *Ephés.*, III, 18.

fiance à leur protection, et en invoquant humblement leur puissante intercession ; je le puis enfin, en tenant mes yeux attachés sur leurs saints exemples comme sur un miroir, et en cherchant avec ardeur à les imiter. Cette imitation zélée de leurs exemples si lumineux est le but et le fruit le plus précieux de l'amour et de la vénération que je leur porte.

Ce n'est pas en vain que la radieuse splendeur de la sainteté se réfléchit sous tant d'aspects divers dans la troupe innombrable des saints ; car, en quelque état ou vocation, en quelque circonstance particulière de vie, en quelque tentation que je puisse me trouver, je rencontre parmi eux un modèle parfaitement approprié à mon état, et dans lequel je dois puiser le courage qui m'est nécessaire dans ce chemin souvent si âpre de la vie. S'il n'y avait que des saints qui ont grandi dans des circonstances toutes particulières, et qui ont excité l'admiration du monde par l'élévation de leur caractère, l'éclat de leur science, l'étendue de leur cercle d'activité ; où pourrais-je puiser du courage, moi si faible, si petit et limité dans ma sphère d'action si étroite ? S'il n'y avait que des saints qui aient conservé l'innocence baptismale, combien triste serait le sort de ceux qui ont eu le malheur d'offenser mortellement leur Dieu, non pas seulement sept fois, mais peut-être sept fois septante fois ? S'il n'y avait que des saints qui, vivant seulement parmi les bons,

n'ont jamais eu devant les yeux que l'exemple de nobles actes qui les excitaient et les enflammaient à la vertu, combien découragés ne devraient pas être ceux qui, entourés et comme emportés par les flots de la corruption, vivent au milieu d'un air empesté, et se voient comme rivés par une chaîne aux funestes enchantements du mal? S'il n'y avait point de saints qui aient eu à combattre contre le démon, et contre une chair rebelle que plus d'un a matée en se déchirant aux épines ou en se châtiant avec des verges de fer, à quoi se rattacheraient ceux qui sont continuellement exposés aux plus violentes tentations?

Mais parce que, malgré l'unité d'un même esprit, il se trouve parmi les saints une si grande variété et une si nombreuse diversité, non pas seulement quant à l'âge, au sexe, à la vie extérieure, aux circonstances particulières, mais aussi quant à la direction spéciale de l'esprit comme du cœur, et à la multiplicité comme à la différence des tentations et des ennemis qu'ils ont eu à combattre, je me vois donc, pour ainsi dire, entouré comme d'une forêt de modèles, d'exemples magnifiques pleins de lumière, dont sinon tous, mais au moins les uns ou les autres peuvent convenir à la vie que je mène, et aux circonstances dans lesquelles je puis me trouver placé. Et quelque exceptionnelle que soit ma position, quelque difficiles et embarrassées que soient mes relations de vie,

quelque séducteur que soit mon entourage, quelque peu favorable que soit mon tempérament, quelque violentes que soient mes tentations : je dois me souvenir que les saints n'ont pu cueillir, que parmi des épines, les roses dont ils se sont parés, et que beaucoup d'entre eux ne se sont pas seulement trouvés dans une situation analogue à la mienne, mais qu'ils ont eu encore bien plus à supporter, et de bien plus grands empêchements à vaincre. Par conséquent, m'efforçant courageusement moi-même, il ne m'est pas seulement permis, mais il paraît même tout à fait désirable, dans l'intérêt de ma sainteté et de ma perfection, que dans l'immense richesse de tant de modèles, je me choisisse tel ou tel qui me semble devoir convenir plus parfaitement pour moi et les circonstances dans lesquelles je me trouve, afin de la considérer très-souvent avec un amour toujours de plus en plus zélé. Il m'est donc permis de me sentir plus attiré vers tel saint que vers tel autre. Je ne veux point parler ici de la très-sainte Vierge Marie, la reine de tous les saints. Mais pourquoi ne devrais-je pas être dévoué et attaché d'un amour particulier au saint qui dans le Baptême m'a été donné comme protecteur particulier? pourquoi pas à Saint-Joseph, le sublime protecteur de l'enfance de mon Sauveur et de sa sainte Eglise, ou pourquoi pas aussi au patron de mon diocèse, de ma paroisse, de mon Eglise maternelle, de ma patrie? Et ces saints qui ont

été distingués par Jésus-Christ lui-même, avec lesquels il a vécu, qui ont entendu, reçu de ses propres lèvres les enseignements divins, que sa main a bénis, qui ont reposé sur son cœur, qui ont été dignes de le servir, de se tenir sous sa croix, ou de le voir de leurs yeux dans la gloire de sa résurrection : pourquoi ne pourrais-je pas m'élever vers l'un ou vers l'autre dans un amour comme dans une vénération particulière ? Quel chrétien raisonnable se scandalisera si de pieuses et innocentes vierges aiment à considérer l'image pure d'une sainte Agnès et d'une sainte Cécile ; si des jeunes gens, chérissant la pureté, se choisissent pour modèle un saint Louis de Gonzague ; des pénitents et pénitentes, animés d'une vive contrition, un saint Benoît, un saint Bruno, une sainte Marie d'Egypte ; d'ardents amants de Dieu, un saint Augustin ; de pieuses et simples âmes, un saint François d'Assise ; des adorateurs de la croix, un saint Jean de Dieu, ou une sainte Thérèse ?

Souvent ce qui donne l'élan ou aide dans le choix de ces saints de préférence, ce sont des expériences intérieures et personnelles ; d'autres fois ce sont les ressemblances de position, de tentations, ou d'état et de vocation, ou bien encore une impulsion du cœur ou des incitations encore plus élevées. Seulement il ne m'est jamais permis d'oublier que toutes les étoiles du firmament sont belles, et que si quelques-unes paraissent surpasser les

autres en lumière, ce sont cependant elles toutes qui de leur éclat illuminent ma nuit; et si je voue à l'un ou à l'autre des saints un amour et un respect tout particuliers, je ne dois ravir à aucun des autres mon respectueux et affectueux hommage.

Il en est de même des saints et *bienheureux* anges. Comme les saints, ils sont les serviteurs et les amis de Dieu, fréquemment mêlés à l'histoire de notre Rédemption, et montant et descendant au-dessus de la tête du Fils de l'homme, envoyés de Dieu pour nous protéger et apporter devant son trône, dans des coupes d'or, l'encens de nos prières. Il s'ensuit donc que je leur suis redevable d'un amour, d'une vénération semblable à celle que je rends aux saints. Je leur dois à tous cet amour plein de respect, à un saint Michel, à un saint Raphaël à un saint Gabriel, et en particulier à mon saint ange gardien.

2° Mais ce même saint amour qui se réjouit avec les bienheureux anges et les saints du ciel, s'afflige aussi à la pensée des *âmes souffrant en purgatoire* et prend compassion d'elles. Car ne sont-elles pas chères au cœur de Jésus-Christ, n'ont-elles pas été rachetées de son sang précieux, n'ont-elles pas quitté cette vie, ornées du signe d'alliance de l'amour? A la vérité, la justice divine les tient encore enchaînées loin des demeures de la lumière; mais l'amour de Dieu et celui de Jésus-Christ leur

est assuré pour toute l'éternité. Et en ce qui concerne leur relation avec nous, ces âmes ne sont-elles pas comme amies de Dieu, nos frères et nos sœurs dans le Christ, ne sont-elles pas de notre race, ne se sont-elles pas mues dans le même cercle que nous, n'ont-elles pas porté avec nous le poids de la vie, n'ont-elles pas été sanctifiées dans le même bain de régénération, n'ont-elles pas mangé le même pain de vie à la table du Seigneur, et ne sont-elles pas encore unies à nous par un grand nombre de liens d'amour, liens plus ou moins étroits? Mais si sous ce double rapport nous leur devons le saint amour, quelle compassion profonde ne nous inspire pas ce même amour, lorsque nous jetons les yeux sur leur état ! Car, quel est-il? Ce qui doit m'inspirer une pitié si vive pour les âmes du purgatoire, c'est, comme l'explique si bien le savant et pieux Bellarmin dans son ouvrage intitulé : *De gemitu columbæ*, du gémissement de la colombe : *Premièrement* la grandeur et l'intensité de leurs peines. Ce sont, comme s'expriment les théologiens, des peines ou punitions du sentiment ou *sens*, et des peines ou punitions de la perte ou *dam*. Et si la foi ne nous enseigne pas en quoi les premières consistent proprement, cependant d'après les principes de la saine théologie et d'après l'unanime intuition des Pères et des Docteurs de l'Eglise (d'un saint Augustin, d'un saint Grégoire le Grand, d'un saint Thomas d'A-

quin), il n'est pas à douter que ces peines ne surpassent de bien loin toutes les souffrances et les douleurs de cette vie. Mais quelque violentes et cruelles que soient les peines et les punitions du sens, ce ne sont pas elles qui font l'état des âmes du purgatoire si digne d'une profonde pitié. On peut souffrir les plus grandes et les plus cruelles douleurs, et cependant, au milieu de ces souffrances être dans la joie; on peut, de même que les saints martyrs, marcher sur des charbons ardents comme sur des roses, et on peut comme ces trois saints enfants au milieu d'une fournaise ardente, chanter les louanges de Dieu. Ce ne sont pas tant les peines du *sens*, mais beaucoup plus les peines du *dam* ou de la *privation* qui font du purgatoire un séjour dont nous ne pouvons nous représenter les tourments, la tristesse et l'horreur. Car, comme ce sont les peines du dam qui font surtout l'enfer de ceux qui sont damnés pour l'éternité, ce sont elles aussi qui font du purgatoire, pour les âmes qui y souffrent, une espèce d'enfer *temporaire*. Et si par ces peines de la perte ou privation de Dieu, l'état des damnés de l'enfer est beaucoup plus malheureux, parce qu'il est sans aucun espoir, complétement désespéré, cependant, on peut dire, dans un certain sens, que ces peines sont, pour les âmes du purgatoire, plus douloureuses encore, parce que ces âmes souffrantes, étant justes, ont un plus brûlant désir de Dieu ; et, par leur

amour même, la douleur de ce désir est encore aiguisée. A la mesure de cet amour, elles reconnaissent combien Dieu est aimable, et elles se voient retenues dans leur sombre prison ; elles ont faim et soif de Dieu, et, plus que le cerf altéré, elles désirent l'eau de la source, et la voix de leurs soupirs et de leurs plaintes qui retentit dans leur solitaire et triste nuit, expire sourde et sans effet devant la sévère et inflexible justice de Dieu.

Mais ce qui doit nous inspirer une profonde compassion pour les âmes souffrantes du purgatoire, ce n'est pas seulement la grandeur et la violence de leurs peines, *deuxièmement*, c'est encore leur longue durée, parce que, comme le pose en principe le même Bellarmin, ces peines, en règle générale, durent plus longtemps que les plus longues peines de cette terre. La pratique de la sainte Eglise s'accorde en tout cas avec ce sentiment, car elle offre à Dieu le saint sacrifice pour les morts, non pas seulement dix ou vingt ans, mais plus de cinquante et de cent ans après leur décès. Cependant, supposé même que ces peines durassent seulement dix ou vingt ans, encore faut-il se représenter qu'elles sont ininterrompues, sans un instant d'adoucissement ou d'allégement, et sans que les patients soient jamais distraits par quelque autre objet, ou même détournés pendant une seconde de leur triste état; est-ce que ces vingt ou dix ans ne leur sembleraient pas des éternités? Pour n'em-

ployer ici qu'une très-faible image, qu'on se représente quelqu'un sur la terre qui eût à souffrir pendant vingt ou dix ans, continuellement, sans le moindre instant d'allégement, sans repos ni répit, les plus violentes douleurs soit de tête, de dents, de goutte, ou de gravelle, quel spectacle lamentable cela n'offrirait-il pas?

Aux deux premiers motifs qui doivent nous inspirer une vive compassion pour les âmes souffrantes, vient s'ajouter un *troisième*, c'est qu'elles ne peuvent, par elles-mêmes, se procurer le moindre secours. Ici-bas, il n'est pas de condamné, si misérable et si malheureux, qui ne puisse contribuer dans une certaine mesure à adoucir un peu ses peines, soit par la fuite ou la résistance, soit en faisant appel à un tribunal supérieur : mais, ces pauvres âmes, toute possibilité leur est ravie de se procurer à elles-mêmes quelque assistance. Et de même qu'elles ne peuvent pas s'aider elles-mêmes, elles ne peuvent non plus s'aider les unes les autres ; des parents ne peuvent pas soulager leurs enfants, qu'ils voient souffrir dans la même prison et où ils les ont peut-être amenés eux-mêmes par leur faute ; des enfants ne peuvent rien non plus pour leurs parents souffrant au milieu d'eux ; l'époux, le père, la sœur, l'ami ne peut secourir le compagnon de ses souffrances, quelque tendrement qu'il l'aime. Ils ne peuvent plus qu'expier, souffrir, mais ils ne peuvent plus agir ni pour leur salut, ni pour

celui des autres ; car le jour de l'action est passé pour eux, et, comme le dit le divin Sauveur, la nuit où personne ne peut plus agir est venue.

Le *quatrième* motif enfin qui doit exciter notre pitié pour les âmes du purgatoire, c'est le grand nombre de celles qui y souffrent. Car de même que, d'après la parole de Jésus-Christ, incommensurablement grand est le nombre de ceux qui, après avoir suivi la voie large, sont condamnés au supplice de l'enfer, et non moins grande la foule des bienheureux du ciel que l'Ecriture sainte nous représente plus nombreux que dix mille fois mille, de même aussi, grand est le nombre des âmes qui souffrent dans le purgatoire ; car, d'après la parole de Dieu, il n'y a que ceux qui sont entièrement purs, ou qui se sont purifiés avant de quitter ce monde, qui puissent être admis à contempler Dieu, et le nombre de telles âmes peut être considéré avec raison comme bien inférieur au nombre de celles qui, d'après l'expression de l'Apôtre, ne sont sauvées que par le feu.

Ne dois-je pas par conséquent, si j'ai des sentiments dignes d'un homme et d'un chrétien, avoir une pitié profonde pour les pauvres âmes du purgatoire, et mon amour pour elles ne devra-t-il pas s'affirmer par mon zèle à les secourir, c'est-à-dire en travaillant à hâter leur délivrance par la prière, par l'offrande pour elles de mes bonnes œuvres et particulièrement par le saint sacrifice de la messe?

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei (ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis) : ce cri de plainte et cet appel de secours de Job si pieux et si résigné, l'Église le met dans la bouche de ces pauvres âmes. Ayez pitié de moi, *au moins vous, mes amis*, c'est-à-dire au moins vous, mes chers parents que j'ai précédés dans l'éternité, de bien bonne heure, hélas! mais dans les desseins de Dieu cependant pas trop tôt; *ayez pitié de moi* au moins vous, mes enfants, mes fils et mes filles que j'ai portés autrefois dans mon sein, et que j'aimais si paternellement, si maternellement; ayez pitié de moi au moins vous, mes frères et mes sœurs, nés du même sang que moi, avec qui j'ai partagé autrefois la même vie, habité paisiblement sous le même toit; ou ayez pitié de moi, au moins vous qui m'avez juré une amitié éternelle, vous que je me suis attachés par mes bienfaits, vous qui étiez les compagnons de mes joies et de mes souffrances, peut-être aussi les compagnons de mes fautes et la cause en partie des peines effroyables que je souffre en ce lieu.

Un cœur chrétien et sensible pourrait-il ne pas comprendre une telle plainte, un tel cri de secours? Qu'on orne de fleurs et de couronnes les tombes des chers défunts, j'y consens, c'est un hommage à leurs restes et à leur mémoire; mais ce que l'amour peut leur envoyer de meilleur par delà ce monde, c'est la pieuse prière

unie aux bonnes œuvres, et l'offrande du saint sacrifice de la nouvelle alliance, sacrifice si salutaire à leurs âmes. Celui qui leur fait une telle miséricorde, la recevra de Dieu dans une mesure plus abondante. Car « Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde. »

CHAPITRE XII.

L'AMOUR PERSÉVÉRANT JUSQU'A LA FIN.

Le disciple de l'amour nous dit de Jésus-Christ « qu'il a aimé les siens jusqu'à la fin [1]. » Et c'est encore à ce point de vue que mon amour pour lui doit correspondre au sien. Il n'y a que l'amour persévérant jusqu'à la fin qui sera couronné dans le ciel, d'après la propre affirmation du divin Sauveur : « Celui qui persévère jusqu'à la fin sera sauvé. » Or, quand même j'aurais, comme les Apôtres, opéré les plus grandes choses, quand même, comme ces célèbres solitaires des déserts de l'Egypte, je me serais soumis aux modifications les plus extraordinaires, quand même j'aurais exercé les vertus chrétiennes jusqu'à l'héroïsme, si je ne persévérais pas dans la bonne voie jusqu'à la fin, ou plus encore si je mourais dans le péché, toutes mes peines, tous mes travaux seraient vains, mes mérites perdus et mon nom effacé du livre de vie.

1. *Saint Jean*, XIII, 1.

Un autre enseignement indubitable de la foi me dit que la persévérance dans l'amour est une grâce (le don éminent de la grâce), comme la nomme saint Augustin, que je ne puis mériter. Je puis mériter l'*augmentation* de l'amour par une fidèle coopération à la première grâce reçue, le Christ ayant dit: « Celui qui possède recevra, » c'est-à-dire celui qui fait valoir les talents qui lui ont été confiés, celui qui emploie bien les grâces reçues, en recevra davantage ou de plus grandes. Je puis, supposé que je meure dans la charité et la grâce, mériter la gloire céleste, car le Christ a dit : « Vous êtes bienheureux si les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi, réjouissez-vous et soyez rempli d'allégresse car votre récompense est grande dans le ciel [1]. »

Je puis mériter l'*augmentation* de la gloire céleste, puisque le Christ a dit à ses apôtres, et à ceux qui enseignent le bien aux autres, qu'ils brilleraient un jour comme les étoiles du ciel.

Au contraire, la *persévérance* dans la grâce et dans l'amour, sans laquelle toutes les autres grâces — et, comme il a été remarqué plus haut, toutes les vertus exercées autrefois, tous les actes vertueux accomplis, me sont inutiles, — je ne saurais la mériter dès que le Christ

1. *Saint Matth.* v, 11, 12.

ne me l'a pas promise pour récompense d'une vertu quelconque. Or, ne s'ensuit-il pas clairement que, si Dieu ne me fait aucune révélation à ce sujet, je ne puis posséder nulle certitude sur ma persévérance, et de même aussi sur ma félicité à venir? Et la raison comme l'expérience ne parlent-elles pas aussi dans ce sens? Car naviguant sur une mer si féconde en écueils et si constamment agitée, sous un ciel souvent si chargé de nuages, avec un si faible et si fragile vaisseau, comment pourrais-je posséder l'infaillible certitude d'arriver heureusement et en bon état au port tant désiré? Combien d'autres, avec un meilleur navire que le mien, plus expérimentés dans l'art de la navigation, et voguant à l'aide d'un vent plus favorable, ont cependant fait naufrage et ont été engloutis dans cette mer, en vue même du port. Salomon était le plus sage de tous les rois, le mortel le plus heureux et le plus comblé de hautes prérogatives ; il avait servi fidèlement son Dieu pendant une grande partie de sa vie, lui avait élevé un temple magnifique ; et cependant à l'âge où les cheveux ont blanchi, il se prosterne aux pieds des femmes et des dieux étrangers. Tertullien était un des esprits les plus distingués, d'un savoir éminent, pénétré, peut-être plus que tout autre, d'enthousiasme pour la religion chrétienne, c'était un ascète sévère, mortifié, et, malgré tous ces avantages, peut-être même en s'y heurtant, par la trop grande connaissance

qu'il en avait, il tombe dans les piéges de l'ennemi et meurt hors de la communion de la vraie Eglise. Eh bien ! si même les cèdres du Liban sont tombés, quelle assurance peut garder le roseau chancelant? Et l'histoire de nos temps ne me montre-t-elle pas journellement encore d'aussi tristes et d'aussi frappants exemples d'apostasie de la vérité et de la vertu? Combien en ai-je connus qui autrefois, lorsqu'ils étaient jeunes gens, jeunes filles, étaient remplis de la crainte de Dieu, chastes, de mœurs pures, et que je vois maintenant, devenus hommes faits, marcher sur le sentier détourné et penchant vers l'abîme? Combien d'autres, modestes autrefois dans une condition inférieure, pleins de justice, me paraissent comme complétement transformés dès qu'ils sont arrivés aux dignités : s'élevant fiers au-dessus des autres, oubliant Dieu et sa loi, même faisant naufrage dans la foi, et, après avoir commencé dans l'esprit, ils finissent dans la chair ! Oh! combien de promesses riches en espérances, restées inaccomplies, combien de fleurs sans fruits, combien de pas et de mouvements vers le but sans qu'il ait été atteint, combien d'efforts pénibles et sublimes pour s'élever jusqu'à une certaine hauteur, et ensuite une chute, et une chute graduellement plus profonde dans la fange, puis dans l'abîme pour ne se plus relever !

C'est en réalité comme le chante le poëte chrétien :

« Car j'ai vu tout l'hiver le buisson rester âpre et sauvage, puis porter des roses sur sa cime ;

» Et j'ai vu le vaisseau courir droit et agile pendant tout son voyage, et périr en arrivant à l'entrée du port.

» Que Berthe et Martin, pour avoir vu, l'un voler, l'autre faire des offrandes, ne croient pas les voir tels qu'ils sont dans les conseils de Dieu,

» Car celui-là peut se *relever,* celui-ci peut tomber [1]. »

Quels enseignements ne découlent pas pour moi de ces vérités?

Le premier, c'est manifestement que je ne dois pas me bercer dans le sentiment d'une fausse sécurité, en me glorifiant de ma vertu ou de mes mérites, mais qu'il me faut opérer mon salut « avec crainte et tremblement, » en d'autres termes qu'il me faut rester humble.

Où l'humilité manque, le véritable amour ou la vertu vraie ne *peut absolument pas exister.*

Car vivre pour Dieu seul, comme l'amour véritable le réclame, ne voir que la volonté de Dieu, ne demander que sa gloire, et cependant être encore tout attaché à son *moi*, et faire de ce moi le centre de son activité, cela est en soi-même une contradiction. Et ensuite, quand même j'accomplirais tant et de si brillants actes *extérieurs* de vertu, ils ne seraient pas des fruits sains, mais rongés du

1. Dante, *Divine Comédie, le Paradis*, chant 13.

ver ; ce ne serait pas de l'or vrai, mais une parure fausse ; ni une *réalité*, mais seulement une *apparence*. Toutes les autres pierres de touche du véritable amour et de la vertu chrétienne en particulier, sont incertaines ; leur seul critérium non trompeur c'est l'humilité, non pas une humilité affectée, ou ne consistant qu'en paroles, mais celle qui agit.

Mais comme le véritable amour ne peut exister qu'avec la vraie vertu d'humilité, il ne peut donc aussi durer que ce qu'elle dure elle-même. Aussi, que faisaient les saints qui ont acquis de si grands mérites, qui ont édifié le monde entier par leur doctrine et par leur exemple ? Ne se déclaraient-ils pas les plus indignes serviteurs de Dieu, et cela dans des expressions qui nous paraissent exagérées, mais qui sortaient de leur âme, parce que se considérant au miroir de la perfection de Dieu et de Jésus-Christ, ils ne voyaient en eux rien qu'imperfections et taches ; et tout ce qui s'y trouvait de bon, loin de le mettre sur leur propre compte, ils ne l'attribuaient qu'à Dieu.

Pénétré de ce sentiment véritable, l'apôtre saint Paul dit de lui qu'il est le plus indigne de tous les apôtres, et qu'il ne mérite pas d'être nommé tel, bien que cependant il ait plus fait que tous les autres. Le saint martyr Polycarpe montant au bûcher parle en ces termes : C'est seulement maintenant que moi, homme indigne, je commence à

être un disciple et un serviteur de Jésus-Christ. Un saint Basile le Grand est si profondément pénétré du sentiment de son indignité, qu'il attribue à ses péchés tous les maux et les souffrances dont sont visitées, de son temps, sa patrie et l'Eglise de Dieu. Un saint François d'Assise avait coutume de dire qu'il ne connaissait dans tout le monde aucun homme plus mauvais que lui. Un saint Bernard se nomme la chimère de son siècle. Un saint Philippe de Néri, tenant le Saint-Sacrement entre ses mains, invoque ardemment Dieu chaque jour en disant : O Seigneur, préservez moi, afin que du moins en ce jour je ne vous trahisse pas et que je ne vous cause aucun outrage ! Une autre fois, il disait : La blessure que mon Sauveur a reçue dans son flanc sacré est très-large ; mais si la grâce de Dieu ne me gardait, je la ferais encore plus large. Dans sa dernière maladie, fréquemment il priait ainsi : Seigneur, si je guérissais, je craindrais de commettre encore plus de péchés qu'autrefois ; je vous ai si souvent promis d'améliorer ma vie et sans avoir tenu parole, qu'il me faut presque désespérer de moi-même. Ensuite, il versa un torrent de larmes, et dit : Je n'ai pas encore fait une seule bonne action.

Donc, c'est toujours la même parole qui résonne à mon oreille, et de la bouche de Dieu, et des enseignements comme de l'exemple de tous les saints de Dieu : « Quand vous avez fait tout ce qui vous était commandé,

dites encore : nous sommes des serviteurs inutiles ; celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé ; que celui qui se tient debout prenne garde à tomber ; celui qui veut être quelque chose et qui tire vanité de sa vertu et de ses actes vertueux, n'est rien devant Dieu; car Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. »

Puis-je bien me comparer, même de loin, à un de ces grands saints ? Et par conséquent, me convient-il, en présence de tels exemples, de me mirer vainement dans mes avantages, et oubliant ma pauvreté de me glorifier fièrement de mes actions et de mes mérites ?

Toutefois, les tentations contre l'humilité sont souvent très-fortes, toujours renouvelées, et s'élevant de mon propre cœur perverti, elles sont extrêmement dangereuses. Mais aussi combien d'armes n'ai-je pas en main pour repousser victorieusement leurs attaques? Outre la prière humble et les autres moyens de salut et de vertu, ne sais-je pas que l'ennemi qui me tente et me pousse à l'orgueil, ne peut faire quelque chose contre moi que parce qu'il pêche en eau trouble, ainsi que le dit un proverbe ? Conséquemment, la prière de saint Augustin : « *Noverim me*, *noverim Te*, » O Dieu, faites que je *me* connaisse et que je *vous* connaisse, n'est-elle pas encore pour moi ici la meilleure devise? Car si je me connais dans toute ma pauvreté, ma perversité, et si je connais Dieu

dans toute sa perfection et sa sainteté ; si je me mire souvent dans la loi de Dieu, si chaque soir dans mon examen de conscience, que je ne dois jamais omettre, je me tiens devant ce miroir, comment alors puis-je bien me vanter encore de mes mérites, de ma vertu, et m'élever fièrement contre Dieu ?

Et combien d'autres occasions ne s'offrent pas à moi qui, toujours à nouveau, me font reconnaître mon néant et m'invitent à m'humilier profondément devant Dieu ? Les fautes nombreuses que je commets, tant de bonnes résolutions si souvent renouvelées, et derechef si souvent violées, les jugements vrais ou faux que portent sur moi mes semblables, les torts, les injustices que j'ai à supporter, les souffrances et les épreuves que Dieu m'impose, les disgrâces, les petites contrariétés qui m'arrivent chaque jour, mon manque si fréquent de disposition pour la prière, ma sécheresse dans l'oraison : tout cela n'est il pas autant de motifs pour moi de m'exercer dans l'humilité ? Et toutes ces occasions fidèlement employées, ne sont-elles pas autant de glorieuses victoires sur cet ennemi dangereux que je porte partout en moi et avec moi, mais aussi ne sont-elles pas en même temps autant de gains qui profitent à ma vertu et au véritable amour lui-même ?

En *deuxième* lieu, ce que j'ai à faire pour conserver le saint amour, c'est de l'*exercer*, car l'amour est une force,

et toute force a besoin d'être fortifiée par l'exercice. Et dans chaque vraie vertu exercée, le saint amour l'est en même temps, comme dans toute vertu blessée, le saint amour est aussi blessé.

Ceci tient à l'essence même de la vertu réellement chrétienne. A la vérité, le saint amour est une vertu chrétienne spéciale, car il a pour objet un bien spécial, Dieu, considéré en soi et pour soi, comme le plus grand bien. Mais outre que cet amour est une vertu spéciale, il prête à chaque autre vertu sa forme ou sa vraie direction vers Dieu le but final ; il est, comme dit le docteur angélique [1], « le principe de toutes les bonnes œuvres qui peuvent être dirigées vers la fin dernière. »

Nous n'exagérons pas cette vérité, lorsque nous disons que sans le saint amour il ne pourrait y avoir ni de vertus naturelles, ni en particulier, de vertus acquises. Nous ne nions pas que les quatre vertus, nommées *cardinales* : la prudence, la justice, la force, la tempérance, comme toutes celles qui en découlent, n'aient été déjà connues des païens et exercées par eux. Encore moins, tenons-nous ces vertus naturelles pour de « brillants vices, » comme les nomment ces hérétiques fanatisés (Luthériens, Calvinistes, Jansénistes) qui nient la liberté de la volonté. Ce que nous soutenons seulement, c'est

1. *Somme théol.* t. II. qu. 65, art. 3.

que toutes les vertus qui existent sans l'amour divin, qu'elles soient des vertus purement naturelles, ou bien exercées sous l'influence de la foi, ne portent pas en elles la vraie et parfaite essence de la vertu, et qu'elles ne peuvent nous rendre aptes à notre destinée éternelle, quand même elles répondraient, sous un certain point de vue, à tout ce que réclame la morale naturelle.

Mais d'un autre côté, nous soutenons tout aussi résolûment que le saint amour ou charité ne peut exister sans les autres vertus, soit *théologales*, soit *morales;* car l'amour, comme l'enseigne la *Sainte Ecriture*, est l'accomplissement de toute la loi, et le lien de la perfection. Toutes les autres vertus, insufflées en nous en même temps que lui par Dieu, sont ou ses servantes ou ses compagnes; elles ne sont que des irradiations de l'essence de l'amour, variant avec la variété de leurs objets. La foi est l'amour qui embrasse la vérité de Dieu : l'espérance est l'amour qui attend les biens promis par Dieu, l'adoration est l'amour qui, devant Dieu, se prosterne dans la poussière ; la pénitence est l'amour qui pleure les péchés commis ; la prière est l'amour qui pardonne le mal que nous fait autrui et subvient aux besoins du prochain, la patience est l'amour qui, soumis aux souffrances et aux adversités qui le visitent, les accepte et les supporte comme venant de la main de Dieu ; la justice est l'amour qui donne à chacun ce qu'il lui doit, ou qui lui rend ce

qui lui appartient ; la chasteté est l'amour qui comprime les convoitises des sens et consacre l'âme et le corps à Dieu comme son sanctuaire : en un mot, chaque vertu chrétienne est le vrai amour qui s'exprime d'une manière déterminée, de même que tout péché au contraire est un amour mauvais, faux et corrompu.

En conséquence, ne pourrions-nous pas dire avec raison que celui qui possède le saint amour l'exerce dans chaque devoir qu'il remplit en esprit d'amour, qu'il le développe par l'exercice de toutes les autres vertus, principalement par toute bonne œuvre qu'il accomplit; et puisque tout exercice d'une force est en même temps son augmentation, le saint amour est donc, par toute œuvre vraiment bonne, fortifié, et préservé du danger de se perdre ?

Je ne dois donc pas seulement oublier tout ce qui est derrière moi, mais encore avec l'apôtre saint Paul aspirer, tendre de toutes mes forces vers ce qui est devant moi, je dois, par les bonnes œuvres, rendre ma vocation et mon élection certaines ; je dois en toute fidélité profiter des occasions sans nombre que chaque jour amène, d'exercer telle ou telle vertu ; je dois en particulier accomplir avec un saint zèle les devoirs de mon état et de ma vocation ; je dois bien employer le temps qui est si précieux, car si je le perds, il est perdu sans ressources et pour toute l'éternité ; je ne dois pas me laisser

surprendre dans l'oisiveté par l'ennemi, et il ne m'est permis de me donner quelque repos, que pour pouvoir travailler ensuite avec une nouvelle ardeur; en un mot, je dois *agir*, agir avec zèle; je dois regarder comme perdu chaque jour où je n'ai fait aucun bien; je dois avancer dans le chemin de la vertu, et ne pas marcher lentement mais « courir, » je dois me *hâter* vers le but. La Sainte Ecriture m'y encourage presque à chaque page, et tous les docteurs et les maîtres de la vie spirituelle reconnaissent dans cet effort soutenu et persévérant, une des conditions principales pour persévérer dans le saint amour.

Troisièmement, dans ce dessein, je dois m'appliquer à une prière fervente et continuelle, ainsi qu'à la réception fréquente des saints sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, dont il sera parlé plus explicitement dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Quatrièmement, un moyen spécial de conserver l'amour de Dieu, c'est d'avoir une grande vénération pour les saints qui, en quelque sorte comme les représentants de tous ceux qui persévèrent jusqu'à la fin, ont suivi le Christ jusque sous la croix, c'est-à-dire saint Jean, Marie la Mère des douleurs, et les autres saintes femmes qui se tinrent au pied de la croix ; mais tout particulièrement il faut avoir une vraie disposition pour l'*agonie de Jésus*. Sous ce nom, je ne parle pas ici de cette an-

goisse extrême et de cette sueur de sang qu'il eut au jardin de Gethsémani, mais je prends ce mot dans le sens habituel. Le mot agonie signifie ce moment de la vie qui se trouve entre deux autres, c'est-à-dire entre celui où l'âme forcée de se séparer du corps se retire, avec la vie qu'elle lui communique, dans le cœur qui est celui de tous les organes mourant le dernier, et pour ainsi dire le dernier retranchement de la vie, et entre cet autre moment où par la mort l'âme se sépare réellement aussi du cœur et avec lui du corps tout entier, soit que, comme c'est généralement le cas, s'il y a encore connaissance et sentiment, une grande angoisse se fasse alors sentir, soit que cela n'arrive pas ainsi. Ce sens accepté, nous disons que l'agonie de Jésus eut lieu pendant qu'il était attaché à la croix et tout près de sa mort, dans ce moment qui tenait comme le milieu entre la plus belle, la plus sainte vie qui ait été vécue, et la plus précieuse, la plus sainte mort qui ait jamais été faite. Mais puisqu'il n'y a rien de plus grand au ciel et sur la terre que Jésus-Christ, puisque en lui il n'y a rien de plus grand que son sacrifice sur la croix, et en particulier son dernier soupir, ce moment extrêmement grand et saint, où sa très-sainte âme se sépara de son corps adorable : pourquoi la dévotion envers sa sainte agonie ne serait-elle pas une des plus saintes, des plus salutaires et en même temps des plus populaires ? Par le véritable exercice de cette dé-

votion, j'apprends de Jésus-Christ à mourir, et comme ce n'est que de lui seul que je puis apprendre à bien vivre, c'est aussi de lui seul que je puis apprendre à bien mourir ; car soit que nous vivions, soit que nous mourions, dit l'Apôtre, nous sommes à Jésus-Christ, nous lui appartenons, et nous devons nous considérer comme sa propriété.

Maintenant, que fit la très-sainte âme du Christ dans ce dernier moment de la vie? Je trouve la réponse consignée dans la sainte Ecriture elle-même. L'Apôtre dit dans sa lettre aux Colossiens : « Le Christ en croix a désarmé les principautés et les puissances, » parmi lesquelles il nous faut ranger le démon et ses esprits infernaux. Ce « désarmement » et cette victoire présupposent une nouvelle attaque du démon, semblable à celle qu'il osa envers ce divin Sauveur au désert. Vaincu par lui alors, il se retira, mais comme ajoute saint Luc[1] seulement *pour un temps;* nous faisant entendre par ces mots que le démon osera encore une fois plus tard s'approcher de lui; et le moment favorable pour une nouvelle attaque, lui parut justement celui où le Sauveur souffrant, couvert d'ignominie, attaché à la croix fit entendre ce cri de plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné? »

1. *Coloss.* II, 14, 15. —2. *S. Luc.* IV, 13.

La deuxième chose que fit Jésus-Christ dans son agonie, nous est indiquée par les paroles suivantes : « Tout est consommé. Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Et comme dans son agonie il a désarmé le démon, non-seulement pour lui mais encore pour nous, alors toujours, chargé de nos péchés et aussi de tous nos intérêts, de toutes nos obligations, à cet instant où il s'écrie : « Tout est consommé, » et où il remet sa très-sainte âme entre les mains de son Père, il se met à la place du nombre infini de mourants de tous les temps qui sont unis à lui leur tête mystique, comme des membres vivants à leur chef. A ce moment suprême, il prévoit notre agonie, notre dernier combat, il prévoit la maladie dont nous mourrons, les douleurs, les tourments qui presseront notre âme, troubleront notre raison, et nous rendront incapables de remplir nous-mêmes d'une manière actuelle le devoir obligatoire de ces derniers instants, c'est-à-dire celui d'accepter patiemment de la main de Dieu toutes les douleurs, toutes les souffrances qui nous accablent, et de remettre notre âme entre ses mains, offrant notre vie en sacrifice à la très-haute majesté du maître de la vie et de la mort. A la vérité, cette parole « Tout est consommé, » a un sens profond, multiple ; mais certainement aussi elle veut dire, comme nous venons de le remarquer : mon sacrifice est maintenant accompli ; et la force de ce sacrifice s'étend sur l'avenir entier de

mon Eglise, sur tous ceux qui mourront offrant avec moi, comme mes membres vivants, leur vie à Dieu pour reconnaître sa suprême Majesté. D'où l'on voit clairement que le sacrifice de Jésus-Christ en croix se continue sans interruption et se renouvelle sans cesse dans son Eglise d'une double manière, d'abord dans le sacrifice de la sainte Eucharistie, et ensuite dans la mort de tous ceux qui quittent cette vie en union avec leur Sauveur.

Or, ce que Jésus-Christ a fait dans cette double manière au moment de son agonie, non-seulement en son propre nom, mais encore au nom de ses disciples, je dois pour l'imiter le faire aussi un jour dans mon agonie. Mais ne sachant pas si alors j'aurai encore ma connaissance et si je serai assez fort et assez conscient de moi-même, je dois dans les jours de santé m'en acquitter à l'avance, et, pour cette fin, avoir une vraie dévotion pour l'agonie de mon Sauveur et en faire souvent l'objet de mes pieuses méditations. Pratiquant en esprit cette dévotion, *premièrement* je remercierai, de toute la ferveur de mon âme, mon très-saint Rédempteur pour tout ce qu'il a fait et souffert pour moi dans son agonie, triomphant de l'ennemi infernal et sanctifiant mes douleurs avec les siennes en disant en son nom et au mien : « Père, tout est accompli, je remets mon âme entre vos mains. »

Deuxièmement, considérant qu'il n'y a que les membres

vivants du corps du Christ qui ont part aux grâces et aux bienfaits de son agonie, — soit qu'ils quittent cette vie avec ou sans connaissance — je prendrai la ferme résolution, chaque fois que je penserai à l'agonie de mon Sauveur, de lui rester fidèle jusqu'à la mort, et de ne me laisser par rien séparer de son amour.

Troisièmement enfin, je prierai en toute humilité mon Sauveur mourant de m'accorder la grâce de persévérer jusqu'à la fin, et de faire une heureuse mort ; je lui dirai donc en pratiquant cette salutaire et consolante dévotion : « O Jésus, agonisant, et mourant pour moi, ce que je vous demande maintenant, accordez-le moi un jour, acceptez ma prière, comme si je vous l'adressais à ce moment suprême où je ne pourrai peut-être plus prier. En union avec vous et pour honorer les trois heures de de votre agonie en croix, ô Jésus, je vous consacre la mienne et vous offre les douleurs de ma mort. O très-doux Rédempteur, permettez que, couverte de vos mérites infinis, arrosée de votre sang précieux, mon âme soit alors entre vos mains, permettez que mon dernier instant soit semblable au vôtre, et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre pur amour. Je déteste mes péchés et tout ce qui vous déplaît, je vous aime et veux vous aimer par-dessus toutes choses, vous remercier de tous vos bienfaits, et je veux vous rester toujours et entièrement uni. Ce n'est que dans vous, et par vous,

dans le Père céleste, que je place toute ma confiance, et j'espère par vos souffrances et votre mort obtenir la félicité éternelle. Pure et sainte victime, seule digne de Dieu, ô Jésus! unissez au vôtre mon dernier sacrifice, le sacrifice de ma vie. O Jésus, refuge des pécheurs, soyez aussi mon refuge et dites à mon âme : Je suis ton salut. Entre moi et votre justice, placez votre croix, votre souffrance et votre mort, afin que je puisse obtenir grâce et miséricorde. O Marie, ouvrez-moi votre cœur maternel, prenez-moi sous votre toute-puissante protection, déposez-moi dans le cœur adorable de votre Fils. O saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, saints anges et vous tous saints de Dieu, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort!

La mort dans le saint amour étant la seule mort bienheureuse et le but de toute la vie chrétienne, nous terminons ce chapitre et cette première partie de notre ouvrage par une magnifique distinction des différentes sortes de mort dans l'amour, distinction que fait saint François de Sales dans son incomparable Traité « de l'Amour de Dieu. »

Il distingue, outre ceux qui, mourant d'une mort subite et imprévue ou privés de connaissance, meurent toutefois en l'*état* du saint amour, *premièrement* ceux qui meurent non pas simplement en l'état de l'amour, mais en son exercice (actuel). Saint *Augustin*, par exemple, mourut

dans l'acte de la sainte contrition et du brisement de cœur; saint *Jérôme*, en exhortant à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu, les chères âmes confiées à sa garde; saint *Ambroise* mourut dans un saint ravissement, s'entretenant de la plus douce manière avec son Sauveur, tout aussitôt après avoir reçu le très-divin Sacrement; saint *Antoine de Padoue*, après avoir récité un hymne de louange à la glorieuse Vierge-Mère, s'endormit dans le Seigneur ; saint *Thomas d'Aquin* mourut les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, et prononçant d'une voix forte, avec de grands élans d'amour, ces paroles du Cantique des Cantiques, les dernières qu'il avait expliquées : « Viens, ô mon bien-aimé, et sortons ensemble dans la campagne. » Tous les *apôtres* et presque tous les *martyrs* moururent en priant Dieu. Le *bienheureux et vénérable Bède*, ayant appris par une révélation l'heure de sa mort, alla à Vêpres (c'était la veille de l'Ascension), et appuyé sur sa stalle, il mourut sans maladie , au moment juste où il terminait l'office, (comme pour suivre son Maître montant au ciel, afin d'y jouir du beau matin de l'éternité qui n'a point de Vêpres.) *Jean Gerson*, chancelier de l'université de Paris, aussi instruit que pieux, de sorte que, comme dit Sixte de Sienne, on ne peut discerner si sa science a été surpassée par sa piété, ou sa piété par sa science, mourut trois jours après avoir achevé d'expliquer les cinquante pro-

priétés de l'amour divin, marquées au Cantique des Cantiques, prononçant et répétant plusieurs fois, comme oraison jaculatoire, ces paroles du même chant : « O Dieu, votre amour est plus fort que la mort. » Saint *Louis*, ce grand roi parmi les saints, et ce grand saint parmi les rois, attaqué de la peste, ne cessa de prier ; après avoir reçu le saint viatique, il mourut les bras étendus en croix, les yeux fixés au ciel, soupirant ardemment ces paroles d'une parfaite et amoureuse confiance : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint temple, et je bénirai votre nom. » Saint *Pierre Célestin*, qui avait supporté d'indicibles douleurs, arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter, comme un cygne sacré, le dernier des psaumes, et acheva son chant et sa vie par ces paroles d'amour : « Vous tous, Esprits, louez le Seigneur. » Saint *Eusèbe* mourut à genoux dans une fervente prière ; saint *Pierre martyr*, en écrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de foi pour laquelle il donnait sa vie, et disant ces paroles : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » Saint *François Xavier*, le grand apôtre du Japon, mourut en tenant et baisant l'image du divin Crucifié, et répétant avec des élans d'amour : « O Jésus, e Dieu de mon cœur ! »

Outre les saints qui moururent en l'état et en l'exercice de l'amour, saint François de Sales distingue encore

deuxièmement ceux qui moururent *pour l'amour même*. Parmi eux il faut compter tous les saints Martyrs de la foi qui, en mourant pour elle, sont morts aussi pour le saint amour, car la confession de la foi n'est pas tant un acte de l'intelligence qu'un acte de la volonté unie à Dieu.

D'autres Martyrs sont morts directement pour le saint amour, entre autres le grand précurseur de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste, saint Stanislas et saint Thomas de Cantorbéry, les innombrables Vierges et Martyres qui moururent pour la chasteté, donc pour l'amour consacré à Dieu.

Mais parmi les saints amants de Dieu, il y en a *troisièmement* qui, d'après l'exposition de saint François de Sales, s'abandonnent si absolument aux exercices de la sainte charité, que ce feu divin les dévore et consume leur vie. Pourquoi ne pourrait-on pas parler de la maladie d'un *saint* amour, avec tout autant de raison qu'on parle de celle de l'amour *profane ?*

Combien malades de cet amour divin, combien blessés de ses flèches ardentes, épuisés et comme consumés de ses douleurs, n'étaient pas, une sainte Catherine de Sienne, un saint Louis de Gonzague, un saint Stanislas Kôska, un saint Charles Borromée.

On peut dire de différents autres saints qu'ils sont morts du saint amour dans un sens encore plus direct. « L'âme, »

dit saint François de Sales, « attirée puissamment par la céleste douceur de son bien-aimé, s'élance de toutes ses forces vers lui, pour correspondre autant qu'elle peut à ses divins attraits, et comme elle ne peut attirer son corps après elle, qu'elle ne veut pas non plus s'attarder avec lui dans cette vallée des larmes, alors elle s'en sépare et, semblable à une belle colombe, s'envole dans le sein de son céleste époux. Elle prend son essor jusque vers son bien-aimé, et son bien-aimé l'attire et la ravit à lui ; et comme l'époux quitte père et mère pour s'unir à sa fiancée, ainsi cette épouse chaste quitte la chair pour s'unir éternellement à Celui qu'elle aime. » C'est dans ce sens que moururent du saint amour, entre autres, saint François d'Assise, ce miracle de l'amour, qui porta sur son corps les stigmates de Jésus-Christ, sainte Thérèse qui, comme l'exprime la bulle de sa canonisation, fut consumée d'amour, saint Basile, sainte Madeleine, mais avant tous les autres, la très-sainte Vierge Marie qui dans l'amour de son divin Fils, mourut d'une mort excessivement douce et tranquille [1].

Que je sois favorisé d'une mort si belle et si avantageuse, il ne m'est pas permis d'oser même l'espérer.

Je puis prier Dieu afin qu'il m'accorde la grâce de

1. Voyez *Traité de l'amour de Dieu* par saint François de Sales, livre VIII, chap. 9-14.

mourir dans l'exercice du saint amour, oui, même de mourir pour le saint amour ; mais Dieu donne cette grâce à qui il veut, et il ne la donne pas même à tous ses favoris.

Mais il me faut absolument mourir dans l'état du saint amour pour que ma mort soit heureuse et non pas malheureuse. Et, bien que la persévérance finale dans l'amour divin soit une grâce que Dieu accorde par miséricorde, c'est cependant ma faute si je ne persévère pas dans l'amour. Le pouvoir vient de Dieu et aussi le vouloir, mais si je fais ce qui dépend de moi, Dieu fait aussi ce qui dépend de lui. Et il ne m'abandonne jamais le premier en me retirant sa grâce, mais c'est moi toujours qui le quitte d'abord. Conséquemment, nous devons, suivant le sentiment du grand saint Bernard, pouvoir tous dire avec l'Apôtre : « Ni la mort ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur [1].

1. *Epître aux Romains*, VIII, 38, 39. Voyez *Traité de l'Amour de Dieu*, par saint François de Sales, livre III, chap. 4.

DEUXIÈME PARTIE

MOYENS

POUR PARVENIR A LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER.

LA PRIÈRE.

Le saint amour étant le lien qui unit toutes les vertus chrétiennes, tout ce qui entretient, nourrit et perfectionne cet amour, est auxiliaire ou moyen de vertu. Il ne faut pas se heurter à ce mot *moyen de vertu*, et lui attribuer dans la vie chrétienne l'idée de quelque chose de simplement secondaire. Les moyens de vertu ne sont point chose secondaire dans la vie chrétienne. Soutiens indispensables de cette même vertu, ils en sont eux-mêmes l'exercice et souvent c'est d'eux que naissent ses plus belles fleurs. Est-ce que toute bonne action qui procède de la vertu chrétienne, n'a pas pour résultat de fortifier en nous cette vertu? Est-ce que la prière, la sainte communion, qui sont les plus excellentes pratiques de l'esprit de la vertu chrétienne, ne sont pas les actes religieux les plus beaux et les plus sublimes?

Comme moyens prééminents de la vertu chrétienne, il faut compter la prière, la méditation, en particulier la

méditation de la douloureuse passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, la réception des sacrements, l'assistance au saint sacrifice de la messe, la penséefréquente des fins dernières de l'homme, la célébration des saints temps et des saints jours.

1° Si nous considérons ici d'abord le premier nommé de ces moyens, c'est-à-dire la prière, nous y voyons clairement apparaître en même temps un moyen d'acquérir la vertu chrétienne, de la pratiquer et d'y progresser. On a dit avec raison que la prière est pour la vie de l'âme ce que la respiration et l'inspiration de l'air sont pour la vie du corps. Car la vie de l'âme est le saint amour. Et la prière, j'entends la prière vraie, pieuse, fervente, qu'est-elle autre chose, sinon la respiration et l'inspiration de ce saint amour? Puisque la prière est une élévation de notre âme vers Dieu, puisque je ne m'élève jamais vers Dieu, sans qu'il s'abaisse en quelque sorte vers moi et même avant que je m'élève vers lui, puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est le Saint-Esprit lui-même qui prie en nous par des gémissements indicibles, il s'établit donc dans la prière, entre Dieu et moi, un commerce spirituel, une sainte communauté. La prière est un amour qui donne et un amour qui reçoit.

Comme le dit le saint Psalmiste, quand je prie, j'épanche mon cœur devant Dieu, je dépose devant lui tout ce que mon âme porte en elle d'amour, de con-

fiance, de joie et de souffrance; je la lui ouvre tout entière cette âme, de même que j'ouvre mon cœur tout entier à l'ami vrai; et si je donne ainsi à Dieu dans la prière tout ce qu'il y a d'amour en moi, combien d'amour ne reçois-je pas de lui en retour? Car qui s'approche jamais de cette lumière radieuse et n'en est pas éclairé; qui s'approche de ce feu divin et n'en est pas échauffé, qui s'élève jusqu'à cette ineffable beauté et ne puise pas, dans la vue de ces splendeurs infinies, le déplaisir de sa propre laideur, de ses imperfections et de ses fautes; qui s'unit en esprit à ce divin amour et ne reçoit pas de cette mer au moins quelques gouttes pour le rafraîchissement de son propre amour?

Comme on le sait, il y a différentes sortes de prières, et tout ce que nous venons de dire s'applique à chacune d'elles.

Certainement la prière nommée *louange* ou *adoration* est la plus parfaite, la plus élevée. Elle est l'expression et l'exercice de l'amour avec lequel j'aime Dieu pour lui-même, à cause de son infinie majesté, de sa perfection, de sa bonté et de sa beauté. Par cette prière, je détourne la vue de ma pauvre personnalité et de mes misérables nécessités, je m'oublie en quelque sorte moi-même et m'élève au-dessus de mon être.

Je me plonge dans l'océan de la bonté et de la beauté divines, dans ce torrent de lumière infinie; et, pénétré du

sentiment de la grandeur de Dieu et de mon propre néant, je voudrais plutôt me taire que parler, et je m'écrierais volontiers avec le Chantre divin : « Mon silence, ô Seigneur, est votre louange. » A cause de sa sublimité, cette prière de louange ou d'adoration était sinon la prière exclusive, du moins la prière préférée de l'homme au paradis, comme elle est celle des bienheureux anges et des saints du ciel.

Mais la prière de *remerciement* ou d'*action de grâces* n'est-elle pas aussi l'exercice de l'amour? La vraie prière d'action de grâces est certainement un exercice d'amour, parce que sans amour il n'y a pas de reconnaissance vraie envers le bienfaiteur. Dans ma gratitude pour les biens que Dieu m'a dispensés, puis-je oublier l'infinie bonté elle-même d'où se sont écoulés ces biens? Qu'on se rappelle la prière d'action de grâces de Jésus-Christ, celle des saints, celle que l'Eglise offre à Dieu dans toute célébration de la sainte Messe, et qu'elle nous enseigne aussi à présenter à la majesté divine : *Vere dignum et justum est, nos tibi semper et ubique gratias agere* (il est juste et raisonnable, ô Dieu, que nous vous rendions grâces toujours et partout).

Quant à la prière de *demande*, il faut certainement distinguer entre celle des justes et celle des pécheurs. Chez les *justes*, elle est l'expression de l'amour, et en même temps du désir de plus d'amour encore, même quand

elle demande les biens temporels, désirés du vrai chrétien seulement en tant qu'ils se rapportent aux biens éternels. Chez les *pécheurs*, bien que cette prière ne soit pas l'expression d'un amour déjà existant, elle est cependant, si c'est une vraie demande faite au nom de Jésus-Christ, une manifestation de désir vers l'amour; et ce désir, s'il est sincère et assez vivant, renferme en quelque sorte déjà en soi un *commencement* d'amour, puisqu'on ne peut pas désirer véritablement la justice, si l'on n'a pas déjà commencé de l'aimer.

Si dans ce sens la prière impétratoire est dans une certaine mesure, elle aussi, une respiration de l'amour soit du désir d'aimer en général, soit de celui de conserver l'amour et d'aimer encore davantage, ici encore l'âme donnant l'amour ne revient pas à elle-même vide d'amour.

Au contraire, la prière de demande n'est pas seulement un moyen naturel de vertu, en tant que toute vertu est fortifiée par son exercice même, mais elle est aussi un moyen surnaturel de grâce offert par Dieu lui-même. C'est une clé qu'il m'a mise en main pour ouvrir en quelque façon son divin cœur, et obtenir de lui toutes les grâces qui me sont nécessaires ou utiles pour acquérir la vertu chrétienne, c'est-à-dire le saint amour, ou bien pour le conserver et le perfectionner. Elle est dans son genre tout aussi efficace que les sacre-

ments, en vertu de cette promesse divine: « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Donc, toutes les fois que notre prière, quand elle est est véritablement faite au nom de Jésus-Christ, monte vers Dieu, sa miséricorde descend sur nous (*ascendit precatio, descendit miseratio*). Elle n'est pas seulement un moyen efficace de vertu et de grâce, mais encore un moyen qui nous est absolument nécessaire. Dieu ne veut pas que j'obtienne la vertu par mes seules forces. La vertu orgueilleuse qui ne lui a pas été demandée humblement, n'est pas une vraie vertu. La vertu vraie, la grâce pour l'obtenir, je ne puis l'attendre que de lui, de qui tout bien descend, et je ne puis la conserver et la perfectionner que si je reste envers lui dans une constante dépendance. Sans prière, il m'est absolument impossible d'opérer mon salut. Ce ne sont pas mes orgueilleuses œuvres de vertu que Dieu veut couronner dans le ciel, mais bien ses propres dons. Par conséquent, toutes les fois que par les Saintes Écritures, il m'exhorte à travailler pour opérer mon salut, il me demande aussi de même expressément de me livrer à la prière. « Agissez, » dit-il d'une part, « aussi longtemps qu'il fait jour, car vient la nuit où personne ne peut plus agir; » « Opérez votre salut avec crainte et tremblement; » « Travaillez à ma vigne; » « Résistez fortement au mal; »

et d'autre part il dit : « Priez sans cesse ; priez, afin que la tentation ne vous domine pas ; priez, afin que vous persévériez jusqu'à la fin. Sans moi, vous ne pouvez rien : par moi et par la prière, vous pouvez tout. »

De ce qui vient d'être dit, je conclus que je puis avec une égale raison affirmer cette double proposition : l'homme est comme sa prière, et la prière de l'homme est comme il est lui-même. Les prières des chrétiens parfaits et saints sont autres que les miennes si misérables ; elles sont parfaites suivant le degré de perfection de leur vertu chrétienne, ou du saint amour dont elles sont l'épanchement direct vers Dieu ; et aux différents degrés de perfection et de sainteté d'un homme se mesurent justement ceux de la perfection de sa prière. Mais ce que je ne suis pas, par la prière je puis le devenir, et plus je prie avec zèle, avec persévérance, avec humilité, avec confiance, avec ferveur, plus j'obtiendrai ; je serai ce qu'est ma prière. Portés sur les ailes de la prière, les saints ne se sont-ils pas élevés, de degré en degré, jusqu'à la perfection ? Pour la pratique de toutes leurs héroïques vertus, que j'admire et que je voudrais pouvoir admirer encore davantage, c'est à cette source merveilleuse qu'ils ont puisé la force nécessaire, et cette source ils se la sont ouverte par leurs prières. Là, est la base profonde et mystérieuse de toute leur sainteté. Plus que moi, ils eurent des ennemis à combattre, de

plus fréquents et de pires. Mais souvent, ne leur suffisait-il pas d'élever un simple regard vers le ciel, de faire un signe de croix ou d'invoquer avec dévotion le nom de Jésus, pour mettre en fuite toute une troupe d'ennemis ?

A présent, puis-je encore demander si la prière est pour moi un devoir? Le mot si froid de devoir ne dit-il pas infiniment trop peu? Pour celui qui aime Dieu, la prière, au lieu d'être un simple devoir, n'est-elle pas beaucoup plus un besoin ; dans ce commerce intime avec Dieu, ne trouve-t-il pas sa joie et ses délices, ne reconnaît-il pas que sa plus haute prérogative, à lui, cendre et poussière, c'est de pouvoir nommer Père, celui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, de pouvoir lui parler comme l'ami parle à son ami ? Et le dégoût qui me fait abandonner la prière des jours entiers, peut-être des semaines, ne doit-il pas m'être un symptôme sûr du mauvais état de mon âme ?

2° Dans le cours de ce chapitre, il a déjà été fait une distinction entre la prière de louange, la prière d'actions de grâce et la prière de demande. Il en est encore d'autres. Par exemple, on divise la prière en prière s'adressant à Dieu directement ou indirectement. Sous ce nom de prière indirecte, nous comprenons celle que nous adressons aux saints, car en les invoquant, nous les prenons comme des compagnons, pour nous con-

duire jusqu'au trône de Dieu, et là, par le parfum de leur intercession, rendre nos prières plus agréables au souverain Roi et plus dignes d'être exaucées. Ce n'est pas par manque de confiance en Dieu que nous cherchons notre refuge dans les saints du ciel, mais beaucoup plus par un sentiment de juste défiance de nous-mêmes. Cette invocation des Saints forme en même temps une partie intégrante de l'honneur que nous leur rendons ; et pour tout chrétien qui connaît son catéchisme, les motifs, empruntés à l'Écriture sainte, comme à la saine raison pour justifier cette invocation, sont suffisamment connus. Une autre distinction, plus importante pour notre but actuel, est celle qui existe entre la prière *vocale*, s'exprimant par une formule précise, et la prière *mentale* ou intérieure dont l'énonciation, au lieu d'être donnée du dehors, jaillit comme d'elle-même du cœur de celui qui prie.

La première, la prière vocale (dont nous voulons seulement ici nous occuper), ne doit pas du tout être confondue avec la simple prière des lèvres dans laquelle le cœur « loin de Dieu » ne prie pas. Cette prière est sans aucune valeur, et, d'après la sentence si connue de saint Augustin, plutôt un affront pour Dieu qu'un honneur. La véritable prière vocale ne répète pas, pour ainsi dire sans pensée et sans intelligence, l'énoncé de la formule consacrée, mais elle s'unit ainsi que le cœur, au

sens des mots prononcés, se l'approprie et l'offre à Dieu. (Le saint Docteur angélique distingue trois sortes d'attention dans la prière vocale : l'attention sur les *paroles,* l'attention sur le *sens* des paroles, et l'attention sur *Dieu* lui-même [1]). Alors cette prière vocale a une valeur tout aussi grande que celle de la formule consacrée elle-même, et les distractions, inévitables à la faiblesse humaine, qui viennent se glisser dans la prière, ne peuvent anéantir cette valeur, en tant toutefois que la volonté les combat sérieusement.

Les plus grands saints n'ont-ils pas ainsi prié : oui, le Roi de tous les saints, le grand Adorateur, Jésus-Christ lui-même, n'a-t-il pas exhalé son amour, sa joie et ses douleurs dans les psaumes inspirés de Dieu? Mais ce divin Maître qui nous a enseigné toutes les vertus, a ajouté à toutes les prières inspirées par le Saint-Esprit et qui sont contenues dans la Sainte Écriture, une nouvelle prière dont la perfection correspond justement à la perfection des vertus pour lesquelles elle doit nous obtenir la force céleste, et qu'il nous a expressément commandée.

C'est celle qui est nommée l'Oraison du *Seigneur* (*Oratio Dominica*), la prière divine par excellence. Car quoique toutes les autres tirées de l'Ecriture sacrée, comme

1. *Somme théologique*, secunda secundæ, quæst. LXXXIII, art. 13.

les Psaumes de David, le splendide *Magnificat* et le *Benedictus*, l'*Ave Maria* (dans sa première partie), et cette prière, résonnant jour et nuit sur la terre entière comme dans les hauteurs des cieux : *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto* (gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit), soient également de divine origine, puisqu'elles ont été inspirées par le Saint-Esprit, cependant le saint *Pater noster* a coulé immédiatement de la bouche divine, et nous a été expressément ordonné par le précepte direct du Seigneur.

Mais même en laissant de côté l'origine toute divine de cette prière, ne nous apparaît-elle pas, considérée en elle-même, comme le plus parfait modèle d'oraison ?

Une prière bonne, parfaite doit, avant tout, nous disent les savants docteurs de l'Eglise et les maîtres spirituels, être ordonnée en vue des biens pour lesquels nous prions Dieu, et cela d'après les paroles mêmes de Jésus-Christ : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; tout le reste vous sera donné par surcroît.» Mais cette juste ordonnance, n'est-elle pas observée admirablement dans l'Oraison dominicale ? Ce sont, avant tout, les biens d'un ordre supérieur, ayant rapport au royaume de Dieu et à sa justice, qui font l'objet des trois premières demandes de cette prière sublime. Ce sont ensuite les seuls vrais maux, les maux du péché, et ceux qui en découlent et ceux qui y con-

duisent de nouveau, que nous prions Dieu, dans les trois dernières demandes, d'éloigner ou de détourner de nous. Et parmi les sept demandes qui la composent, une seule regarde les biens nécessaires à notre vie temporelle ; et même sous ce mot de pain quotidien, pour lequel nous prions Dieu dans la quatrième, il ne faut pas seulement entendre le pain corporel, mais encore, comme l'expliquent les saints Pères, le pain spirituel de la sainte Eucharistie.

De plus, une prière bonne et parfaite doit aussi bien éveiller la confiance qu'inspirer le respect, parce que quand nous apparaissons devant Dieu dans la prière, nous devons, d'après l'expression de saint Augustin, nous présenter comme des « mendiants », comme l'ouvrage de ses mains, cendre et poussière, comme ses serviteurs les plus abjects ; elle doit exciter en nous la confiance, parce que, priant devant Dieu, nous devons épancher notre cœur en amour, et l'amour n'est jamais vide de confiance. Le saint *Pater* ne répond-il pas parfaitement à ce besoin ? Est-ce que ces paroles du début : « Notre Père qui êtes dans le ciel », n'éveillent pas dans notre cœur un saint respect et en même temps la plus douce confiance ? Je m'adresse à Dieu comme à un père ! Y a-t-il un nom plus doux, plus aimable, plus consolant, plus capable d'inspirer la confiance que le nom de père ? Mais aussi, quel respect m'inspire la pensée de ce Père *qui de-*

meure dans le ciel, et qui de là étend sur le monde entier les effets de sa puissance et de sa sagesse ?

Une prière bonne et parfaite doit être *courte*, afin qu'elle maintienne la dévotion et le recueillement de l'esprit, d'après ces paroles de notre Sauveur : « Quand vous voulez prier, ne vous répandez pas en paroles, comme le font les païens qui pensent être plus tôt entendus, s'ils multiplient les mots ; ne faites pas comme eux, car votre Père dans le ciel sait déjà ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui ayez demandé.»

Et ne trouvé-je pas encore dans l'Oraison dominicale tout réuni pour remplir cette condition : peut-on imaginer une prière qui, en si peu de mots, renferme une substance plus pleine, un contenu plus riche? Cette prière se compose de peu de mots, mais le sens qu'elle présente est profond, il répond à l'immense et ardent désir de mon cœur, qui ne peut être apaisé par aucun bien fini, mais par le seul bien infini, par Dieu lui-même.

Enfin, une *prière bonne et parfaite* doit éveiller, vivifier, fortifier en moi l'amour, aussi bien envers Dieu qu'envers les enfants de Dieu et mes frères, c'est-à-dire le prochain. Car l'homme vaut ce que vaut son amour ; et la prière qui doit le faire meilleur, plus parfait, le peut seulement parce qu'elle rallume en lui la flamme de l'amour. Ce ne sont pas seulement mes propres besoins particuliers, mes intérêts, mes peines que je porte devant Dieu

dans le saint *Pater noster*, ce sont les besoins, les intérêts de toute l'humanité dont je me fais le représentant, lorsque je parais devant Dieu en récitant cette belle prière. A chacune de ses demandes, je me rappelle le lien qui m'unit indissolublement à la multitude entière de mes frères [1]. On voit que tout ce qui peut être exigé dans une prière-type se trouve recueilli dans l'Oraison dominicale, et avec quelle raison un homme éminent [2] ravi de tant de beauté et d'excellence pouvait dire : Si Jésus-Christ ne nous eût laissé rien autre que le saint *Pater noster* (si petit avec les petits qu'ils le comprennent, si grand que les plus grands sages ne le comprennent pas encore assez), cette prière, dis-je, serait déjà, à elle seule, une preuve évidente de sa divinité.

Combien de considérations peuvent se rattacher encore ici à ce qu'il y a de beau et de merveilleux dans l'alliance que l'Eglise fait ordinairement du saint *Pater* avec l'*Ave Maria;* peut-être aussi à l'excellence et à la beauté des différentes autres formules de prière que si libéralement m'offre cette grande trésorière spirituelle, cette fiancée de Jésus-Christ si richement ornée qu'elle est, en particulier, l'excellence et la beauté du *saint Rosaire* qui, semblable à une riche et magnifique couronne contient en lui tout ce qu'il y a de bon, de substantiel et

1. Voir le magnifique écrit de saint Thomas sur l'*Oraison dominicale*.
2. Claudius.

de saint dans le trésor des autres prières, à commencer par la confession de foi, l'excitation des trois vertus divines, et le sublime *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto* (gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit), jusqu'aux solennelles antiennes des mystères de notre rédemption enlacés merveilleusement par les *Pater noster* et les *Ave Maria* revenant toujours ! Mais au lieu de me perdre dans ce vaste champ, je veux seulement m'imprimer bien avant dans le cœur deux choses concernant cette sublime oraison :

La *première*, c'est que je dois tenir cette prière en grand honneur et la préférer à toutes les autres quelle que puisse être leur valeur, aussi bien parce qu'elle est dans le sens le plus élevé la prière-modèle, que parce que c'est Jésus-Christ lui-même qui me l'a enseignée de sa bouche divine.

Qui ne se souvient toujours avec délices, jusque dans l'âge le plus avancé, de ces pieuses prières qu'une mère aimante lui a déposées sur les lèvres d'abord, et ensuite dans le cœur ; combien chères elles lui sont, combien profondément elles lui tiennent à l'âme, comme si une bénédiction toute particulière reposait sur elles ? Par conséquent, combien plus chères encore doivent m'être les paroles de prière que l'Amour qui descendit du ciel, le Fils de Dieu lui-même m'a enseignées et imprimées dans le cœur ?

Combien de millions de chrétiens n'ont-ils pas, après leur saint Rédempteur, répété ces plus saintes de toutes les paroles de prière? Ce furent les premiers mots que balbutièrent leurs lèvres enfantines, et ce furent les derniers qu'ils murmurèrent dans leur agonie, ou qui furent répétés pour eux près de leur lit de mort. Est-ce que cette pensée ne doit pas encore m'inspirer une vénération particulière pour le saint *Pater?*

La *deuxième*, c'est que je devrais toujours me servir de cette prière comme d'une clé, qui peut m'ouvrir le ciel avec les trésors de ses biens et de ses dons. Car si toute prière échappée d'un cœur vraiment fervent est une telle clé, à combien plus forte raison peut-on le dire de celle que mon divin Maître m'a mise lui-même en main, comme étant la clé du royaume des cieux? En effet pourquoi manqué-je si souvent de consolation céleste, de soumission dans les souffrances, de force pour résister aux tentations, si ce n'est parce que je ne sais pas faire usage de ce secours divin? Je récite bien souvent l'Oraison dominicale, mais comment fais-je cette prière? Peut-être dans un sens tout opposé à celui que le divin Docteur m'a enseigné. J'ai dit: Que votre nom soit sanctifié, et combien de fois peut-être même pendant cette prière, dans le lieu le plus saint, ai-je profané le nom de Dieu par mon manque de respect et de dévotion, par mon esprit dissipé. J'ai dit: Que votre volonté, ô

Dieu ! soit faite sur la terre comme au ciel, et combien de fois pendant cette prière ma volonté ne se trouvait-elle pas en opposition formelle avec la volonté divine ? J'ai dit dans ma prière : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et mon cœur était rempli de sentiments d'envie, de haine, en conséquence c'est la malédiction au lieu de la bénédiction de Dieu que j'ai appelée sur moi. J'ai ajouté encore : Ne nous induisez point en tentation, et c'était moi qui témérairement me précipitais dans le danger. Qu'à l'avenir donc, le saint *Pater noster* me soit une clé avec laquelle je m'ouvre réellement le ciel et ses trésors !

CHAPITRE II.

LA MÉDITATION DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

La prière intérieure ou contemplative qui ne se lie pas comme la prière vocale à quelque forme de prière déterminée, se plonge dans la pieuse contemplation de quelque vérité religieuse, pour que l'esprit, la volonté et le cœur s'en laissent pénétrer. A la vérité, tous les docteurs chrétiens et les maîtres de la vie spirituelle, appuyés aussi bien sur les sentences de la sainte Ecriture que sur leur propre expérience et celle d'autrui, s'efforcent à l'envi de recommander la prière intérieure ou contemplative, comme l'un des plus importants moyens pour aider et favoriser la vertu chrétienne ; mais la haute signification que cette prière a pour la vie religieuse, ne réside-t-elle pas dans l'essence même de la chose ? Car qu'est-ce qui sanctifie l'homme, si ce n'est la vérité? « Sanctifiez-les, » demande le divin Maître dans la prière qu'il adressait à son Père céleste pour ses

Apôtres et leurs successeurs, « sanctifiez-les dans la vérité ; » paroles qui s'accordent parfaitement avec cet autre mot de la Sainte Ecriture *que le juste vit de la foi.*

Mais le but et l'utilité de la méditation consistent justement en ce que la foi n'est pas renfermée en moi comme un capital mort, mais que toutes ses vérités se font connaître à moi d'une manière vivante, qu'elles saisissent, pénètrent mon esprit, et par mon esprit ma volonté et mon cœur, et les mettent en mouvement pour la vie chrétienne et pour Dieu.

Les vérités saintes sont une semence jetée dans le champ de mon âme ; par la méditation de ces vérités, je le cultive, et de ces grains de semence germent des épis dorés. Les vérités chrétiennes sont des flammes ; mais pour qu'elles s'allument, il faut qu'elles soient mises en contact avec une matière inflammable, et ceci a lieu par l'oraison. « Dans la méditation mon cœur s'enflamme » chante David. Par conséquent, était-ce une exagération lorsqu'un des docteurs les plus recommandés portait ce jugement : que sur cent chrétiens qui s'adonnent à ce saint exercice, quatre-vingt-dix-neuf se sauvent, et à peine un seul se perd ?

Mais de l'autre côté, n'est-ce pas une grave illusion volontaire de s'imaginer que la méditation n'est que pour les chrétiens qui, comme les prêtres ou les religieux et les religieuses, ont choisi l'état de la perfection ?

La vérité n'est-elle pas la même pour tous? Et cette loi, que la vérité seule nous sanctifie, si elle vit en nous et si nous vivons en elle, n'a-t-elle pas la même valeur pour tous?

Ceux qui ont choisi l'état de la perfection, forment la nation priante; cependant les autres chrétiens ne doivent pas se dispenser de la méditation si utile à tous, quelle que soit d'ailleurs la manière plus ou moins méthodique dont ils s'y exercent.

Comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, toute vérité religieuse peut servir de sujet de méditation, qu'elle soit une vérité de foi, un enseignement de morale chrétienne ou un fait d'histoire religieuse; je puis choisir pour objet de ma méditation, une formule de prière, par exemple, le *Pater noster*. Mais c'est en particulier la vie de Jésus-Christ qui me fournit la plus féconde matière; de sorte que, comme le dit le pieux Thomas à Kempis, il n'y a pas pour les chrétiens de plus haute étude que de méditer en particulier la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1].

Et dans cette vie divine, sa fin, c'est-à-dire la douloureuse passion, ressort comme un centre lumineux pour la méditation. Toutes les vérités religieuses que je puis méditer avec utilité et pour ma sanctification, tout ce

1. *Imitation de Jésus-Christ*, v. 1, chap. I.

qui augmente ma foi, fortifie mon espérance, enflamme mon amour, tout est pour moi renfermé dans la douloureuse passion. En tout temps, et pour tous les chrétiens sans exception, elle est l'école la plus instructive de toute sagesse et de toute vertu chrétienne.

A ce point de vue, nous sommes justifié d'avoir rangé la méditation parmi les moyens prééminents de vertu chrétienne, et de nous arrêter maintenant quelque peu sur ce sujet, pour nous répondre à nous-même en particulier sur cette question : Quelle est la meilleure manière de méditer ce mystère?

La meilleure manière de bien méditer la passion, c'est d'entrer dans son essence même, comme il faut le faire pour toutes les autres vérités religieuses, soit qu'elles soient des enseignements, ou des faits historiques renfermant des mystères.

Avant de commencer la méditation, je dois, aussi vivement que possible, me placer dans la sainte présence de Dieu, me détacher de tout ce qui pourrait me troubler dans ce pieux exercice, puis, par une prière courte et fervente, invoquer la grâce de Dieu et son assistance.

Cette préparation immédiate et prochaine ne doit pas précéder seulement la méditation, mais en général toute prière, si l'on veut qu'elle ait une vraie utilité. *Quand vous voulez prier*, est-il dit dans la Sainte Ecriture, *préparez votre cœur, afin que vous ne soyez pas*

comme celui qui tente Dieu, c'est-à-dire afin que vous ne soyez pas comme celui qui dans sa folle présomption s'imagine que sa prière sera exaucée, bien qu'il n'ait rien fait pour cela. Et la négligence si fréquente de cette préparation prochaine et immédiate, n'est-elle pas la première cause pour laquelle nos prières restent si souvent sans fruit?

Donc, je dois d'abord me mettre, aussi vivement que possible, en la sainte présence de Dieu. Car la prière est un entretien avec Dieu, et il faut quand je la commence, ou avant de la commencer, que je me place en esprit devant lui, en tournant la face de mon âme vers ce divin Soleil de toute vérité et de toute justice, afin que ses rayons puissent la toucher, la pénétrer.

A la vérité, Dieu est toujours près de moi, plus près que le vêtement qui m'entoure, plus près que mon corps ne l'est de mon âme, oui, plus près que mon âme elle-même; car c'est en lui que j'ai la vie, le mouvement et l'être. Mais moi, je ne suis pas toujours près de lui. Combien éloigné en suis-je souvent par mes *pensées* qui se répandent, se perdent partout et ne prennent la fuite que devant lui ! Combien je suis souvent loin de lui avec mes *vœux* et mes *désirs ardents*, qui s'attachent à toute fleur, à toute beauté, et ne se détournent que de lui qui a fait toute chose belle, et qui est lui-même la beauté éternelle ! Et n'en est-il pas de même de mes

espérances, de mes efforts et de mes actes qui me mettent si souvent en contradiction avec son éternelle bonté et sa sainteté? Mais, puisque je suis si souvent loin de lui, je dois donc, au moins lorsque je prie, me placer dans sa proximité, et lui dire : O Vérité éternelle, éclairez-moi de vos rayons; ô éternelle Bonté et Beauté, embrasez tout mon être de vos flammes; me voici devant vous, je me donne tout à vous, disposez de moi selon votre volonté.

Me placer ainsi en la sainte présence de Dieu est encore nécessaire, afin que je m'affranchisse par là de tout ce qui trouble ma prière ou ma méditation. L'innombrable variété des choses de ce monde dérange ma prière, mon commerce intime et ma société avec Dieu, je dois donc m'en détacher ; mon cœur est trop petit et Dieu trop grand, pour que je puisse m'occuper en même temps et de Dieu et des choses d'ici-bas.

Mes sens et leurs impressions troublent ma prière, je dois donc, pour pouvoir vraiment prier, me détacher d'eux. Il me faut être, comme si je n'entendais plus de mes oreilles les bruits de ce monde. Il me faut être, comme si un voile était tiré devant mes yeux, afin qu'ils ne voient pas ce qui se passe autour de moi, près de moi et dans mon être extérieur.

Et autant que cela dépend de moi, mon sentiment doit être en quelque sorte éteint, toute l'activité de mes sens doit en quelque sorte se reposer; il faut me séparer de

tout le créé, me voir placé seul vis-à-vis de Dieu seul, afin que je puisse me plonger tout entier dans cet immense océan de beauté, puiser la vérité à cette source pure et éternellement fraîche, embrasser de toute mon âme sa bonté et sa vérité infinies.

Alors je gagne pour ma prière l'*attention* (opposée à la distraction) et la *dévotion*, deux conditions essentielles aussi bien d'une bonne prière que d'une bonne méditation.

Mais puisque, pour la prière comme pour tout, la bénédiction vient d'en haut, il faut en *troisième* lieu, pour ma préparation immédiate et prochaine à la prière, que j'implore ce secours divin par une courte et fervente invocation.

Si ce que nous venons de dire est requis, aussi bien pour la prière vocale que pour la prière mentale, il est encore deux choses exclusivement réclamées pour la méditation : la représentation ou considération aussi parfaite que possible de l'objet de méditation, et les résolutions pratiques.

Si, d'une part, il est demandé quand je prie mentalement que je me rende sensible, le plus possible, le sujet que j'ai choisi, et de l'autre que je me détache le plus possible de mes sens, il ne faut voir là toutefois qu'une contradiction apparente et non réelle. Je dois me détacher de mes sens et de leurs impressions, en tant qu'ils

me troublent dans la prière et sont un empêchement pour mon commerce intime avec Dieu ; mais je dois en faire usage, en tant qu'ils me facilitent la méditation et sont favorables à son but. Je suis tout à la fois un être spirituel et sensible, et ici-bas je ne puis me défaire de l'usage de mes sens. Si je ne les emploie pas pour le service de Dieu, alors je les emploie comme les instruments du péché et de l'injustice ; si je ne m'en fais pas une échelle pour monter au ciel, je m'en forme des liens qui m'entraînent dans les abîmes de l'enfer.

Mais la manière de considérer, d'appliquer les différents sujets de méditation, varie suivant la diversité de chacun d'eux. Notre sainte religion ne se composant pas simplement d'idées abstraites, d'enseignements doctrinaux, mais se rattachant aussi à des êtres vivants, à de grands événements historiques, à un grand nombre d'actes divers, il en résulte que dans les diverses circonstances se rattachant aux personnes, aux événements et actions historiques, qui sont comme les enveloppes et les voiles de la vérité, nous trouvons le moyen de nous les rendre sensibles.

Ceci s'applique surtout à la douloureuse passion, où le lieu, le temps, les personnages avec leurs paroles et leurs actions, tout, en un mot, s'agite, se meut plein de vie comme dans un grand drame dont je suis le témoin ; de sorte que ce sujet n'est pas seulement le plus ins-

tructif, mais encore le plus facile, le plus à la portée de tous. Quelque scène que je choisisse, tout y est action et vie, et je puis m'en représenter même les moindres circonstances, comme si tout se passait devant mes propres yeux et que j'en fusse moi-même le contemporain. Par exemple, je prends pour sujet de ma méditation un des premiers faits de la passion, ou l'une des stations du chemin de la croix (dont on distingue quatorze, comme l'on sait). Pour considérer aussi bien que possible ce sujet, je m'en représenterai chaque particularité d'une manière aussi nette et aussi vive que si j'y eusse pris part, ou que j'en eusse été le témoin. En compagnie des douze apôtres, je serai assis avec mon divin Sauveur à la table où il célèbre la dernière cène; en esprit, j'écouterai les paroles éternellement mémorables qu'il prononce pendant et après ce repas si plein de mystères, je l'accompagnerai avec eux dans le jardin de Gethsémani; là, je me le représenterai tombant trois fois sur sa face sacrée, je verrai ses angoisses, cette sueur de sang qu'il répand dans son agonie, tandis qu'il élève cette prière au ciel : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi, néanmoins que votre volonté se fasse et non la mienne. » En esprit, j'entends ensuite s'avancer la cohorte armée conduite par Judas; je vois comment ils le saisissent, le lient et l'enchaînent; je vois, comme de mes propres yeux, avec quelle dignité, quel calme, quelle patiente

résignation ce divin Sauveur va lui-même à leur rencontre, et comme un agneau innocent se laisse maltraiter par eux, cracher au visage et conduire d'un lieu à un autre.

Et de même je me représenterai toutes les autres scènes de cette lamentable histoire. Je verrai, par exemple, comment mon Sauveur est chargé de la lourde croix, comment il succombe sous ce fardeau, et, aidé de Simon de Cyrène, arrive enfin au lieu de son supplice ; je le verrai lorsqu'il est dépouillé de ses vêtements ; je regarderai se dresser l'instrument du supplice infâme, et les bourreaux y attacher mon Seigneur Jésus ; je contemplerai ses mains et ses pieds percés de clous et tous ses membres soumis à une horrible tension, par la cruauté la plus inouïe...

Une autre fois, je me pose ces questions : *qui* est celui qui souffre, *pour qui* souffre-t-il, *pourquoi* souffre-t-il, *combien de temps* souffre-t-il, *que* souffre-t-il, et *comment* souffre-t-il? Que souffre-t-il de ses amis, et que souffre-t-il de ses ennemis ? Que souffre-t-il dans les biens temporels, c'est-à-dire dans son honneur et dans sa réputation ; que souffre-t-il dans son tendre corps virginal, dans tous ses sens, ses yeux, ses oreilles, son odorat, son goût ; que souffre-t-il dans ses cinq plaies sacrées et dans chacune en particulier ; que souffre-t-il dans sa très-sainte âme ? Ou bien comment souffre-t-il ? avec quelle

douceur, quelle constance, quelle humilité, avec quelle obéissance envers son Père céleste, avec quel indomptable, quel victorieux amour pour nous autres hommes ? Ou bien, je considère comment il souffre, sans se plaindre, sans ouvrir la bouche, si ce n'est, il est vrai, une fois en croix quand il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné, » non pas que Dieu l'abandonnât réellement (ce qui était impossible), mais ces paroles étaient de sa part bien moins une plainte qu'un enseignement pour nous. Car, ayant enduré jusque-là ses indicibles douleurs et ses tourments avec une si grande tranquillité, un calme si sublime que ceux qui le contemplaient alors auraient pu penser qu'il souffrait sans sentir la douleur, il voulait nous faire entendre par là qu'il ne souffrait pas seulement d'une manière inexprimable, et que ses douleurs n'étaient pas seulement grandes comme la mer, mais qu'il souffrait aussi avec le plus grand sentiment de ses maux et sans éprouver de consolation (sensible), afin que nous reconnaissions ainsi la grandeur de son amour, et que dans sa désolation nous eussions à puiser la consolation pour notre propre souffrance.

Je puis attacher aussi ma méditation aux autres paroles que de la croix il adressa soit à son Père céleste, soit au bon larron, soit à sa Mère et à Jean, et, en ce disciple, à nous tous. La matière de méditation que m'of-

fre la douloureuse passion est inépuisable ; et combien nombreuses ne sont pas les pratiques par lesquelles je puis me faciliter ce pieux exercice et me le rendre d'autant plus fructueux ?

Quant à ce qui concerne la *deuxième* chose exigée, c'est-à-dire la résolution pratique, elle ne doit jamais être négligée, quel que soit le sujet qu'on ait médité.

Le fruit principal de la méditation consiste justement en cette résolution pratique, c'est-à-dire qu'il faut que je m'applique à moi-même la vérité méditée ; que je me considère à sa lumière, pour m'avancer dans la connaissance de moi-même si utile, si nécessaire, pour laisser la vérité reconnue agir sur ma volonté, pour que mon cœur s'en échauffe, et enfin pour qu'elle affaiblisse en moi les affections perverses et y excite de saintes émotions. Puis en terminant, je dois former quelque ferme et généreux dessein en rapport avec la vérité méditée, et par une courte prière, implorer l'aide de Dieu pour son fidèle accomplissement.

De plus, quant à ce qui concerne cette résolution pratique, il n'y a dans toute la religion aucun sujet, absolument aucun, en dehors de la passion, où elle soit si facile, et où elle touche de si près et sous tant de rapports au but final de toute méditation, c'est-à-dire à notre sanctification.

Je puis méditer le supplice divin, *premièrement* pour

exciter en moi une tendre compassion envers le Sauveur souffrant. N'est-ce pas là un sentiment noble et saint? Marie la mère des douleurs, comme les autres femmes se tenant sous la croix, et aussi saint Jean, ne me l'apprennent-ils pas? Et m'est-il possible, en méditant avec quelque émotion de cœur l'amère passion, sa « hauteur et sa profondeur, sa longueur et sa largeur, » de rester sans compassion? Et si cela arrivait, ne devrais-je pas au moins pleurer sur mon insensibilité?

Je puis méditer la passion, *deuxièmement* pour exciter en moi, envers le Sauveur souffrant, des sentiments de reconnaissance. Et quel sujet serait plus propre à m'inspirer pour Jésus-Christ une *gratitude sans bornes?* Tout ce qu'il souffre, n'est-ce pas pour moi qu'il le souffre?

Troisièmement, je puis la méditer pour enflammer en moi le saint amour, car qui serais-je, si je ne rendais pas amour pour amour à celui qui souffre ainsi pour moi et se sacrifie entièrement?

Je puis méditer la douloureuse passion, *quatrièmement* pour éveiller en moi une véritable horreur du péché et sous toutes ses formes. Ne dois-je pas détester mon avidité et mon avarice, en voyant Jésus dépouillé de ses vêtements, mourir nu sur la croix; mon intempérance, en le voyant abreuvé de fiel et de vinaigre? Quelle doit être mon horreur du péché d'impureté, quand je considère cette tête couronnée d'épines, ce corps pur et virginal

percé de clous et déchiré de blessures ? Comment dois-je détester ma colère, mon irréconciliable inimitié qui lui a fourni des ennemis irréconciliables ? Enfin quelle véritable horreur dois-je concevoir de tous mes péchés, puisque ce sont eux qui l'ont cloué à la croix, qui ont enfoncé la lance dans son flanc divin ; et quand je le vois suspendu au gibet infâme, quand je l'entends se plaindre de cette soif ardente dont il est altéré pour mon âme, dois-je lui présenter du vinaigre, ou bien plutôt un breuvage rafraîchissant, l'eau fortifiante après laquelle il soupire ; les larmes que m'arrache la douleur de mes péchés? Il m'est impossible de bien méditer la passion, sans ressentir une vraie horreur de mes péchés.

Je puis méditer la passion, *cinquièmement* afin de m'exciter aux vertus dont le Christ m'a laissé ici le plus magnifique exemple. Car si j'envisage les unes après les autres toutes les vertus chrétiennes, où en trouvé-je une qu'il n'a pas exercée alors dans toute sa perfection ? Et si ces exemples n'enflamment pas mon zèle pour la vertu, lesquels en seront capables ?

Je puis *enfin* la méditer, afin d'y puiser consolation et courage pour mes propres souffrances présentes et à venir. Car quelque grandes que soient ma douleur et ma souffrance, que sont-elles devant la douleur et les tortures de mon Sauveur ? Et n'est-ce pas la douloureuse pas-

sion seule qui pourra me fortifier dans toutes mes peines et mes souffrances? On le voit donc, dans aucun autre sujet, la résolution pratique ne peut être plus facile, ni se relier plus intimement et sous plus de rapports à notre sanctification.

CHAPITRE III.

LE RENIEMENT DE PIERRE.

Une des matières les plus instructives que je puisse choisir dans la passion, pour la méditer, ce sont les différentes personnes qui, mêlées à ce drame douloureux, ont péché contre le Sauveur souffrant. Mais, comme nous le montrent les saints docteurs de l'Eglise, il ne s'est trouvé aucun état, aucun sexe, aucune classe d'hommes qui n'ait péché contre le divin Sauveur : Juifs et paysans, hommes et femmes, petits et grands, amis et ennemis, tous se tournèrent contre lui ou au moins se détournèrent de lui. Le temps de sa passion était justement l'heure de la puissance des ténèbres [1], où le prince de l'enfer, sur le point de se voir destitué de sa domination sur le monde, mettait encore une fois tout en mouvement pour livrer au Christ un combat suprême et désespéré.

1. *Saint Luc*, XXII, 53.

Ce ne furent pas seulement les hommes de toute sorte et de toute classe qui péchèrent contre lui; ce fut encore le péché lui-même qui, dans toutes ses manifestations et sous toutes les formes possibles, éclata contre lui ; de sorte qu'il n'a pas seulement souffert *pour* nos péchés, mais encore *par* nos péchés. Et avec quelle intensité ne se révèlent-ils pas tous ici ? La fausseté d'un Judas, l'hypocrisie d'un Caïphe, la lâcheté et le manque de caractère d'un Pilate, l'infamie d'un Hérode, la cruauté des soldats le crucifiant, la grossièreté du peuple entourant la croix : quels types de méchanceté et de bassesse ne présentent-ils pas ? Dieu permit que, pendant la passion, le mystère du mal se manifestât dans toute sa grandeur et dans toute sa puissance, afin que d'un côté la vertu et la sainteté du Sauveur souffrant brillassent d'un plus vif éclat dans cette nuit et dans ces ténèbres du mal, mais de l'autre ce fut aussi pour notre propre avertissement et notre enseignement.

Sous ce dernier rapport, deux figures se montrent particulièrement dominantes, en raison même de leur relation intime avec le Christ : Pierre avec son reniement, Judas avec sa noire trahison. Nous leur consacrerons à chacun un chapitre spécial ; de plus, eu égard à la doctrine des Sacrements, en particulier du sacrement de la Pénitence, nous traiterons la conversion de Pierre, tout aussi instructive que son reniement, après ce sacrement lui-même.

Or, si nous nous occupons dans le présent chapitre du *reniement* de Pierre, nous croyons que le résultat de notre méditation sur ce renoncement en lui-même, aussi bien que sur ce qui le précède et le suit, peut être résumé en ces propositions : premièrement, le reniement de Pierre est un péché très-grave; deuxièmement, il est un très-heureux péché ; troisièmement, il est un péché très-instructif pour moi.

Quant à ce qui regarde le premier de ces trois points, la grièveté du péché de Pierre, à la vérité, il s'est trouvé quelques écrivains ecclésiastiques qui ont essayé d'excuser ce reniement, ou au moins d'en adoucir et d'en atténuer autant que possible la faute. Mais quelque bons que soient les desseins sur lesquels repose cette excuse ou atténuation, elle ne s'accorde pas avec la vérité. Nous jugeons, nous, qu'elle se laisse difficilement allier avec la conduite du Sauveur renié, et qu'au contraire, sous ce rapport, il y a la parole d'un antique écrivain ecclésiastique qui peut faire autorité, c'est celle-ci : On accuserait le divin Rédempteur lui-même, si l'on voulait excuser Pierre. Nous irons encore plus loin, et nous dirons qu'une pareille excuse s'accorde beaucoup moins avec les larmes si amères et si abondantes que Pierre a versées sur sa faute, non pas seulement une fois, mais, comme nous l'apprend une ancienne tradition, pendant sa vie tout entière. Beaucoup plus, si je considère ce

reniement en lui-même et par lui-même, qu'est-ce que je trouve ? Non pas, certes qu'il est un péché comme celui de Judas. Le péché de Pierre ne fut pas commis avec une délibération froidement réfléchie, ou par un calcul pervers ; il le fut plutôt dans la surprise du moment, dans l'émotion passionnée de la crainte et de l'anxiété, par conséquent sans une entière et parfaite liberté. Mais tout éloigné qu'il se tienne encore du crime de l'Iscariote, de ce forfait inspirant l'aversion et l'horreur, en reste-t-il pour cela un péché léger ?

Le reniement de Pierre est un péché de *manque d'amour* envers le Maître le plus digne d'être aimé. Il est un péché d'*infidélité*, et véritablement de cette infidélité qui brise les liens les plus chers, les promesses les plus hautes et les plus sacrées. Il est un péché d'*ingratitude*, et envers quel bienfaiteur !.. Il est un péché de *mensonge*, et certes de mensonge dans une des affaires les plus importantes qu'il puisse y avoir pour un homme ; c'est un mensonge trois fois réitéré et toujours avec de plus fortes protestations qui vont même jusqu'au serment. D'abord à la première question, il répond : « Je ne connais pas cet homme ; » à la deuxième, il jure qu'il ne le connaît pas; la troisième fois, il répète son serment avec malédictions: « Je ne le connais pas, je veux être maudit : exécré si je le connais.» Enfin, c'est un péché de *lâcheté*, et certes d'une criante lâcheté. Ce n'est qu'une pauvre femme,

une servante qui le met ainsi en crainte, en épouvante, et qui le détourne du chemin du devoir.

En considérant le caractère que porte en soi le reniement de Pierre, puis-je bien encore dire avec raison : C'est un péché léger, ou, si ce n'est pas un péché léger, ce n'en est cependant pas un très-grave ?

Et si à toutes ces différentes circonstances, j'ajoute celle-ci que c'est justement Pierre qui se rend coupable de ce renoncement, Pierre auquel le Maître avait donné tant de prérogatives sur tous les autres disciples, et pourtant c'est lui qui le trahit ! Entre tous, il avait le premier et le plus solennellement confessé sa foi en la divinité de Jésus-Christ, et voici que maintenant il rétracte par un lâche mensonge la confession solennelle qu'il fit autrefois. Un jour, il avait dit si haut : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » et maintenant il dit : « Je ne connais point cet *homme*. » Peu de temps auparavant, il s'était écrié : « Quand tous les autres seraient scandalisés à cause de vous, moi, je ne le serais pas. Et lors même qu'il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point [1]. » Et voici que maintenant il se laisse amener par une faible femme jusqu'à le renier même avec les plus graves serments. Le Christ l'avait choisi pour être la pierre fondamentale de son

1. *Saint Marc*, XIV, 29 ff.

Église. Et maintenant qu'est-il advenu de cet homme que le Seigneur avait qualifié de *Pierre*, et que deviendra l'Église qui est édifiée sur une telle base ? Si le roc chancelle même à la voix d'une femme, comment soutiendra-t-il victorieux les combats, comment résistera-t-il aux portes de l'enfer ? En effet, Pierre, comme il se montre avant sa chute, n'est pas le rocher, sur lequel l'Église de Jésus-Christ peut se tenir inébranlable, il faut premièrement qu'il *le devienne*. Et par sa chute il l'est devenu, non pas par la chute en elle-même, mais par les suites, c'est-à-dire par sa conversion, et voilà pourquoi nous nommons son reniement un péché *très-heureux*. Non pas certes en soi-même, car comment une si grave offense pourrait-elle être quelque chose d'heureux? Mais nous nous servons de cette expression à peu près dans le même sens que quand l'Eglise nomme la faute d'Adam heureuse, c'est-à-dire heureuse dans ses suites, comme Dieu les a eues en vue en permettant ce péché.

Car, si je compare Pierre avant sa chute, et Pierre lorsqu'il s'en est relevé, quelle foule de considérations ne me viennent pas à l'esprit sur les suites heureuses de sa faute, aussi bien pour lui-même que pour l'Eglise dont il devait être le chef suprême !

Assurément je reconnais en lui, avant sa chute, un fonds essentiellement bon et noble. Quelle foi il manifeste, quel amour enthousiaste pour son Seigneur et

Maître, quel attachement, quel généreux mépris de toutes les vues humaines, qui lui seraient un empêchement dans son dévouement au divin Maître ! « Voici, Seigneur, » dit-il d'un cœur sincère, « que nous avons tout quitté pour vous suivre. » Cependant l'or de ses vertus n'est pas encore entièrement pur. Tout son être est un étrange mélange de grandes vertus et de grands défauts, et comme un composé d'éclatants contrastes. Comment ne répond-il pas, par exemple, quand le Seigneur demande à ses apôtres pour qui ils le prennent ; n'est-ce pas avec le plus prompt et le plus vif élan de décision qu'il s'écrie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Quelle foi éclairée, cette foi qui lui a mérité d'entendre de la bouche même du Christ ces paroles : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas. Ce n'est ni la chair, ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. »

Mais ce même Pierre, loué du Seigneur lui-même à cause de sa foi éclairée, comment se comporte-t-il bientôt après lorsque le divin Maître annonce à ses disciples le mystère de sa passion ? Il est dit qu'alors il osa douter de son Seigneur en s'écriant : « A Dieu ne plaise, Maître ! il ne vous arrivera rien de tel. » Donc, il croit en Jésus-Christ, et il ne croit cependant pas bien en lui. Il l'aime, mais il n'aime en lui que la gloire, et non cet abaissement qu'il ne peut supporter ; donc, il l'aime et

l'honore d'une manière dont le Christ ne veut être ni aimé ni honoré : « Retire-toi de moi, Satan, » lui réplique son divin Maître, « tu m'es une pierre d'achoppement, tu ne comprends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est de l'homme. »

Quel frappant contraste ! Là, le Seigneur le nomme : « Simon, Bar-Jonas, c'est-à-dire fils de la colombe. » Ici, il l'appelle Satan. Là, il lui dit : « Tu es un *roc* sur lequel je bâtirai mon Eglise ; » ici : « Tu m'es une pierre de scandale ; » là, il lui dit : « Ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel ; » ici : « Tu ne comprends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est de l'homme. »

Et je vois, d'ailleurs, revenir en lui toujours ces mêmes contrastes. D'un côté, combien grande n'est pas sa confiance dans le Seigneur : « A qui irions-nous ? » lui dit-il, « car vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Et tout à coup, cette confiance disparaît pour faire place à une pusillanimité, à un découragement pareil à celui qu'il montre quand il voudrait marcher sur les flots, où l'appelle son Maître. D'un côté, n'apparaît-il pas plein du sentiment de son indignité, par exemple lors de la pêche merveilleuse, où son humilité le fait se précipiter aux pieds de son Maître et s'écrier : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur », ou bien au lavement des pieds que, dans son humilité, il ne veut ab-

solument pas permettre ? Et de l'autre côté, cette téméraire confiance en soi-même qui le fait contredire en face son Seigneur et Maître sachant tout, et lui prédisant sa chute. « Tu ne peux pas me suivre, » lui dit Jésus, et Pierre de répondre : « Je le puis. » « Vous m'abandonnerez tous, » ajoute le divin Maître, et le disciple reprend : « Quand même tous vous abandonneraient, moi, je ne le ferais pas, et je donnerai ma vie pour vous. »

Par conséquent, rien que des contrastes. D'un côté grande force dans la foi, de l'autre grande faiblesse ; d'un côté, sagesse éclairée de Dieu, de l'autre ténébreuse sagesse humaine ; d'un côté, grand attachement et amour pour le Christ, de l'autre infidèle abandon ; d'un côté, glorieuse force d'âme, de l'autre honteuse lâcheté ; d'un côté, profonde humilité et renoncement de soi-même, de l'autre confiance en soi aussi présomptueuse que démesurée.

C'était donc là Pierre avant sa chute. Et maintenant, considérez-le, voyez comment il se présente, après s'en être relevé ; examinez-le dans ses paroles et dans ses actions, comme aussi dans ses deux Epîtres. Voyez-le, confessant solennellement trois fois à son Seigneur, renié trois fois, son amour maintenant purifié. Autrefois, dans sa lâcheté, il avait tremblé devant une femme, et maintenant, il publie hardiment et bien haut devant des milliers d'hommes le nom du Seigneur Jésus ; autrefois

si présomptueux et sans vigilance, maintenant le zèle et la vigilance mêmes ; combien pressant n'est-il pas dans ses épîtres, réclamant toujours la vigilance ; jadis si rude, si emporté, voulant s'élever au-dessus des autres, maintenant, quoique placé à la tête de ses frères, s'abaissant au-dessous d'eux, dans son humilité. En un mot, tous les défauts qui autrefois jetaient leurs ombres sur ce noble et excellent caractère, ont disparu soudain ; toutes ses vertus au contraire se sont purifiées, élevées et transfigurées. Pierre est maintenant ce que son nom signifie, il est réellement un vrai Pierre, un roc sur lequel l'Église peut être bâtie.

Sans doute, Dieu eût pu préserver Pierre de sa chute. Il a des moyens sans nombre pour protéger ses favoris ; et d'après les vues humaines, si quelqu'un devait être saisi d'un effet particulier de la grâce toute-puissante, ne devait-ce pas être Pierre, le futur chef de l'Eglise ? Mais non, les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes.

La divine Providence permit la chute de Pierre. C'était entre ses mains le moyen d'atteindre à de plus hautes fins ; et les saints Pères font cette belle remarque, que dans les desseins de cette même Providence la chute de Pierre a plus servi à l'Eglise que toutes ses vertus.

Qui pourrait dès lors douter que cette chute ne fût

pour nous *troisièmement*, aussi très-riche en leçons et en avertissements ?

Et à la vérité, c'est l'espèce de péché dont Pierre s'est rendu coupable dans sa chute qui doit nous servir d'avertissement. Car en effet, ce renoncement de la foi est une hypocrisie, contre laquelle nous ne saurions assez nous tenir en garde, au milieu des tentations qui nous assaillent ici-bas et qui nous entourent partout. Cette hypocrisie de l'incrédulité est une lâcheté plus misérable encore que ne l'est l'hypocrisie de la foi. Car par la première, on a honte de la vertu, on n'ose pas paraître un disciple de la vérité, un enfant de l'Eglise. On sacrifie à de mesquines vues humaines les principes éternels de la vérité et de la justice. On sait qu'on les sacrifie, et cependant on les sacrifie.

Mais ce qui rend la chute de Pierre si instructive pour nous et si riche en avertissements, c'est plus encore la considération des causes de cette chute que la chute en elle-même.

Parmi ces causes, la sainte Ecriture en signale deux à notre attention particulière : d'un côté la témérité, de l'autre le manque de vigilance et de prière. Nous avons déjà parlé plus haut de la présomption de Pierre contredisant le divin Sauveur qui lui prédit son péché. Si à cette prédiction il eût répondu : O Seigneur, mon cœur bat, certes, chaudement pour vous, et je me sens rede-

vable envers vous d'un tel amour, que je crois avoir le courage de vous suivre partout et même jusqu'à la mort; mais parce que, vous qui savez tout, et me connaissez mieux que je ne me connais moi-même, vous me dites que je ne possède pas la force pour vous offrir ma vie en sacrifice, alors je veux reconnaître mon impuissance et m'humilier, — aidez ma faiblesse et rendez-moi fort pour aller à la mort avec vous ; — s'il eût parlé ainsi, sa parole n'eût été ni indiscrète, ni inconvenante. Mais au lieu de cela, que dit-il et comment se comporte-il envers son Seigneur et Maître?

Et à cette témérité vient encore s'ajouter, malgré les pressantes incitations du Sauveur, un manque de vigilance et de prière. Dans le même instant où son divin Maître, prosterné la face contre terre au jardin de Gethsémani, souffre cette agonie et cette sueur de sang, lui, insouciant, s'abandonne au sommeil avec les autres disciples.

Il venait de lui faire les plus vives promesses de fidélité, et voilà que la fidélité qu'il lui montre, c'est de ne pas même veiller une heure avec lui, c'est de pouvoir dormir, même dans cette heure décisive, et quoique réveillé plusieurs fois par son Seigneur de ce sommeil honteux, de pouvoir s'y abandonner toujours de nouveau.

Cependant, ce deuxième motif a tant de rapports avec

le premier qu'ils peuvent se fondre en un. Car la témérité n'est *justement telle* que parce qu'elle croit n'avoir besoin ni de vigilance, ni de prière.

Or, quel avertissement et quelles leçons ne me faut-il pas puiser dans cette chute de Pierre, eu égard à ses causes ?

En effet, ne sont-ce pas ces deux mêmes causes qui agissent de concert dans presque chacun de mes péchés? Nulle vertu humaine n'est si éminente qu'elle ne soit exposée à faillir par témérité; il n'est aucun péché, si grand et abominable qu'il soit, dans lequel je ne puisse tomber si une main plus puissante ne me retient. Quelque vertueux que me paraisse un homme, quelque riche trésor de mérites qu'il puisse posséder, dès l'instant où je le vois se complaire en soi-même, s'enorgueillir de ses vertus et de ses mérites, et peut-être dans le sentiment de sa sécurité, se précipiter justement lui-même dans le danger, dès lors je lui prophétise sa chute prochaine et même, s'il ne s'en relève pas, sa perte éternelle. Car éternellement vraie demeure cette parole : L'orgueil va au-devant de la chute, pendant que Dieu résiste au superbe et ne donne sa grâce qu'à celui qui est humble.

En conséquence, ce que je dois apprendre par la chute de Pierre, c'est qu'il faut, pour pouvoir marcher sur le chemin du devoir et de la vertu chrétienne, que je m'attache solidement aux deux soutiens principaux de la

vertu, c'est-à-dire à la crainte et à l'espérance, ou pour me servir des propres paroles du divin Maître lui même, il faut que je veille et que je prie. Je dois me craindre, et pour cela même être vigilant. Je dois craindre la justice divine, je dois craindre la ruse et les embûches du méchant ennemi, je dois craindre les piéges, les tentations du monde, je dois craindre les flatteries de mes amis; mais ce que je dois craindre le plus, c'est moi-même: ce sont ces sens extérieurs, ce cœur plein d'abîmes, avec ses vœux souvent si insensés et ses désirs désordonnés, cette volonté inconstante, aujourd'hui portée au bien, demain au mal. Même, il me faut craindre ma vertu et mes victoires déjà acquises: en un mot, je suis tout entouré de dangers, il me faut donc craindre; craindre tout, craindre toujours, suivant cette sentence de la Sainte Ecriture : Heureux l'homme qui est toujours en crainte [1]. Mais à cette crainte, je dois joindre l'espérance qui se manifeste par la *prière*. Crainte et espérance, crainte avec vigilance, espérance avec prière, toutes les deux doivent se contrebalancer, pour que je puisse moi-même me tenir constamment en équilibre sur le sentier difficile où il me faut avancer. Ma confiance en Dieu ne doit pas être moins grande que la défiance envers moi-même.

1. *Ecclesiastique*, XXXIV, 17.

Un faible roseau ne peut m'être d'aucun appui sur cette route difficile: et ma soi-disant bonne volonté, mon cœur qui s'estime généreux, mon zèle inconstant, ma prétendue vertu éprouvée avec ses victoires remportées: tout cela n'est qu'un fragile roseau sur lequel je ne puis m'appuyer, Dieu seul m'est un solide soutien; et son secours, c'est par la prière que je l'obtiens. Si j'y persévère, je ne tomberai pas en la tentation ou je n'y succomberai pas. Mais ce qui est arrivé à Pierre m'arrivera aussi à moi-même, car, ainsi que le dit saint Bernard, le jour de ma chute sera toujours celui dans lequel je manquerai de me fortifier par la prière.

CHAPITRE IV.

LA TRAHISON DE JUDAS.

La trahison de Judas, dont nous nous occuperons dans ce chapitre, est un forfait qui remplit d'horreur et d'aversion tout être dans lequel existe encore une étincelle de sentiment moral. La sainte Ecriture elle-même donne une éloquente expression à cette horreur, à cette aversion, qui de siècle en siècle se propage non affaiblie. Elle dit que Satan était entré dans l'âme du traître; elle caractérise ce crime d'œuvre d'épouvantables ténèbres, en ajoutant le court et significatif mot: « il était nuit, » au récit qu'elle fait de la manière dont Judas, après avoir mangé le morceau, quitta la salle pour accomplir son dessein. Et ce qui est encore plus caractéristique, c'est que l'éternel Amour, priant en croix pour le bourreau, formule lui-même cette terrible malédiction contre l'âme affolée de Judas: « Il eût mieux valu pour lui, » dit-il de ce traître, « qu'il ne fût jamais né. »

Maintenant, en quoi se révèle la grandeur de ce

crime, et comment peut-il être pour moi-même un si effrayant et si instructif exemple? 1° Quant à ce qui concerne le premier point, pour juger de la grièveté et de la grandeur d'un péché, il faut considérer différentes questions. D'abord il faut voir l'*objet* du péché, le devoir contre lequel il se révolte ou le bien qu'il lèse, parce que plus ce bien est grand, plus aussi est grand en soi-même le péché par lequel ce bien est lésé. La santé et la vie de l'homme, par exemple, sont un plus grand bien que sa fortune, c'est pourquoi un attentat à la vie du prochain, est en soi un plus grand péché qu'un vol lui causant du dommage seulement dans ses biens extérieurs. Les biens communs à l'humanité sont en eux-mêmes plus grands que les biens particuliers; et une atteinte à la prospérité publique, par laquelle le bien-être de milliers de personnes est peut-être ruiné et la sûreté publique elle-même mise en danger, est en soi un péché plus grave que l'atteinte portée aux biens privés de quelque personne que ce soit. Les biens de Dieu, qui se rattachent immédiatement à son honneur, sont encore beaucoup plus grands que les biens des hommes. Les biens de Dieu sont saintement gardés par les trois vertus théologales : la vérité de Dieu par la foi; la bonté de Dieu envers nous, par l'espérance; la bonté et la beauté de Dieu en soi-même, par la charité. Donc les trois vertus théologales sont les plus grandes entre toutes, et

c'est pourquoi aussi les péchés qui leur sont opposés, sont en eux-mêmes les plus graves : l'incrédulité ou l'erreur opposées à la vertu de foi, la présomption ou le désespoir opposés à la vertu d'espérance, la froideur, le manque d'amour envers Dieu et la haine contre lui opposés à la vertu de charité.

De plus, pour juger de la grièveté ou de la grandeur d'un péché, il faut considérer dans quel degré plus ou moins grand la volonté s'y est abandonnée. Quelle différence n'existe-t-il pas entre un péché commis avec pleine et claire conscience, avec préméditation et froide réflexion, ou un péché commis dans un violent accès d'humeur, un moment d'emportement, ou un autre encore auquel on se livre avec une connaissance plus ou moins entière, peut-être même avec une complète ignorance qui étant vincible, est cependant coupable !

Pour juger de la grandeur et de la grièveté d'un péché, il faut considérer les différentes circonstances dans lesquelles il a été commis. Celle-ci d'abord : *Qui* l'a commis ? A savoir, si le pécheur n'était pas peut-être par état, par dignité, par position sociale, tout à fait obligé à la fidélité envers le précepte qu'il a violé, et si, par son péché, il n'a pas causé un scandale plus grand et un dommage plus grave au bien public.

Il faut considérer cette circonstance : *envers qui* ai-je péché ? A savoir, à qui par mon péché ai-je causé le dom-

mage et dans quelle mesure ; n'étais-je pas attaché à cette personne par de légitimes liens d'amour et de reconnaissance, ou bien n'ai-je pas, outre cela, par mon péché aggravé encore sa situation déjà mauvaise ?

Puis cette circonstance : *où* et *quand* a-t-on péché ? La sainteté du lieu et du temps n'eût-elle pas dû en particulier retenir le pécheur ?

Il faut voir les circonstances suivantes : *Comment* et *par* quels *moyens ?* Si je n'aurais pas commis le péché d'une manière qui le rend plus grave, c'est-à-dire avec fausseté, tromperie, méchanceté, cruauté, ou par l'emploi de moyens non permis, criminels et abominables ?

Quelques-unes de ces circonstances changent même l'espèce du péché : par exemple, le péché d'impudicité d'une personne mariée ou avec une personne mariée, n'est pas seulement un péché de luxure, mais en même temps un crime contre la fidélité conjugale, par conséquent aussi un péché d'injustice. Le vol d'objets saints, consacrés à Dieu, n'est pas un simple vol ou larcin, mais encore un sacrilége, un crime contre la religion. Parmi ces circonstances diverses, il en est d'autres qui augmentent seulement le degré de grièveté d'un péché, par exemple : porter atteinte à l'honneur d'un homme placé en fonctions ou élevé en dignité, et pour lequel l'honneur a une valeur plus grande ; voler un indigent et l'amener par là à la plus extrême misère. Par une circonstance ou

par une autre, souvent un simple péché devient double ou triple. Ainsi les deux péchés que nous venons de signaler, celui d'adultère et celui de vol sacrilége sont des péchés doubles : le premier contre la chasteté et la justice, le dernier contre la justice et la piété religieuse. De même la calomnie est un double péché, et calomnier un père, un bienfaiteur, un ami, c'est même commettre un triple péché à cause de l'ingratitude qui vient s'y joindre.

Maintenant si je considère à ces différents points de vue la trahison de Judas, combien alors cette action ne me paraît-elle pas digne d'exécration, et capable d'exciter la plus vive horreur? Elle est quelque chose de si monstrueux, qu'à peine quelqu'un osera-t-il s'en croire capable. Pour le prix de quelques pièces d'argent, trahir et livrer à des ennemis et à des bourreaux, celui qui m'a honoré d'une confiance et d'une bienveillance particulières, celui à la table duquel j'ai mangé, celui qui m'a fait jouir si longtemps de sa douce intimité, celui dans le noble cœur duquel j'ai pu lire, celui dont j'ai appris à connaître la pureté et la bonté, vertus que j'ai si souvent admirées en lui et expérimentées par moi-même. Et non-seulement tout cela, mais de plus : celui qui m'a fait le témoin de tant de miracles, celui dont j'ai chaque jour entendu les leçons, celui que j'ai reconnu pour mon Seigneur et mon Dieu (car il est bien indubitable que Judas ne fut pas tout à fait privé de foi, quoique le con-

traire semble ressortir des paroles de saint Jean, chapitre VI, 65), celui-là, mon Maître et mon Docteur, mon Seigneur et mon Dieu — pour le prix de quelques pièces d'argent, dis-je, le vendre et le livrer à ses ennemis, à ses bourreaux, — non, s'écriera chacun : cela présuppose une trop basse et trop ignoble intention, pour que jamais je puisse, malgré le sentiment de ma faiblesse et de ma fragilité, me croire capable d'une action si noire.

Et si j'ajoute encore beaucoup d'autres circonstances aggravantes, si j'ajoute que Judas accomplit ce forfait peu de temps après avoir, par le lavement des pieds, reçu de son divin Maître une preuve d'amour si manifeste, si j'ajoute que c'est tout de suite après avoir en sa compagnie célébré le festin de l'amour qu'il accomplit son crime, non pas en quelque sorte dans un instant de transport passionné, dominé par la crainte ou la faiblesse, inconsidérément et sans réflexion, mais bien avec préméditation et froid calcul ; si j'ajoute qu'il a été averti, averti souvent et encore à la dernière heure, averti si affectueusement, si sérieusement, et par son divin Maître lui-même qui l'a prévenu, non pas simplement par sa parole, mais encore par les inspirations intérieures de sa grâce, — et qu'à tous ces avertissements, à ces inspirations, même à ces dernières paroles qu'il lui adresse si pressantes : « Ce que tu veux faire, fais-le bientôt, » le coupable Judas n'oppose que mépris et résistance ; si j'ajoute avec

quelle impudente hypocrisie il exécute son dessein, prenantpour signal ce baiser de Judas ; si j'ajoute enfin tous les péchés, tous les crimes réunis dans ce forfait : péché d'*ingratitude*, pouvait-il en être une plus noire ! péché d'*injustice*, car quelle criante injustice de livrer à des meurtriers le Saint, l'innocence ! péché d'*infidélité*, peut-on imaginer une plus honteuse et plus injurieuse trahison ! péché de *fausseté*, car, étant sans exemple, cette fausseté est restée proverbiale ; péché d'*avarice* et de *cupidité*, car ce sont ces deux passions qui ont poussé le traître à agir ; péché de *coopération à l'anéantissement* d'une vie la plus précieuse, la plus noble, la plus grande, la plus sainte qui fût jamais : oui, péché de coopération, de complicité pour commettre un déicide ! Si je réunis tout, alors je comprends la malédiction prononcée par l'éternel Amour lui-même, sur un tel forfait et sur son auteur : « Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né. »

2° Mais la trahison de Judas sera pour moi riche en leçons et en avertissements, surtout si je m'en représente les causes principales. La sainte Ecriture m'en montre deux : l'avarice et l'abus de la grâce.

Quant à l'avarice, je la trouve déjà mentionnée dans l'Evangile, à ce moment où Madeleine oignant les pieds du Sauveur, Judas mécontent s'écrie : « On eût pu vendre ce parfum et en donner le prix aux pauvres, » l'E-

vangéliste fait cette remarque que Judas n'a pas parlé ainsi parce qu'il s'inquiétait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la bourse il portait l'argent qu'on y jetait[1]. Mais si c'est l'avarice qui a amené la trahison de Judas, quel avertissement n'est-ce pas pour moi de me tenir toujours en garde contre ce péché ! Sa vraie nature se décèle à moi ici plus que partout ailleurs. Quand il a atteint un certain degré, je le vois étouffer dans l'homme tout sentiment d'humanité et le rendre aussi vil qu'éhonté. L'avarice a trahi le Christ, le Seigneur, et jusqu'à nos jours elle a continué sa trahison ; car, combien de fois depuis n'a-t-elle pas exercé sa perfidie ? Elle a trahi les meilleurs amis, les plus saints devoirs ; elle a trahi la patrie comme elle a trahi l'Eglise. Trahison partout : — trahison de la liberté et du droit, trahison de la foi, trahison de tout ce qui est cher à l'homme, de tout ce qui lui est sacré.

A toute passion tout est possible. On sait où elle commence, mais on ne sait pas où elle finit ; car elle n'a nulles limites, ses désirs comme ses convoitises étant insatiables. Mais il n'est point de passion qui dégrade, qui dénature l'homme comme le fait l'avarice, la cupidité ; aussi les saintes Lettres nous mettent-elles sans cesse et expressément en garde contre cette idolâtrie.

1. *S. Jean*, XII, 5, 6.

L'orgueil dans sa plénitude est un plus grand péché, parce qu'il s'oppose directement à Dieu ; toutefois il ne rend pas l'homme si abject et si rampant. L'impureté est plus hideuse, faisant l'homme semblable à la bête, comme l'orgueil le fait semblable au démon. Mais l'avarice le rend plus vil, plus bas, plus impitoyable ; elle le rend dur comme le métal dur et froid devant lequel il se prosterne.

L'apôtre saint Paul nomme l'avarice et la cupidité la racine de tout mal ; et quand on parcourt les commandements, ne voit-on pas que ce sont ces deux passions qui sont directement ou indirectement la cause de leur transgression, c'est-à-dire qu'elles la préparent ou y conduisent ?

Tous les jours, l'avarice viole les trois premiers commandements prescrivant les devoirs envers Dieu. Tous les jours, elle s'incline devant Mammon son idole, et lui décerne un honneur qui n'est dû qu'à Dieu. Tous les jours elle viole le sabbat ; n'est-ce pas elle qui fait commettre le plus de profanations de ce saint jour ? C'est elle encore qui prend en vain le nom de Dieu et le blasphème par de faux serments ; car la plupart de ceux qui se font doivent lui être imputés.

Il n'en est pas autrement des sept commandements suivants : « Père et mère honoreras ; » n'est-ce pas surtout l'avarice qui est cause des outrages, des mauvais traitements

envers tant de parents arrivés au déclin de la vie ? « Tu ne tueras point ; » combien de meurtres, d'assassinats commet l'avarice ? « Tu ne feras point de fornication ; » et ici encore n'est-ce pas l'avarice, la cupidité qui y pousse le plus souvent par l'appât d'un gain honteux ? « Tu ne déroberas point ; » il n'y a que l'avarice, la cupidité qui commette le vol, le larcin. « Tu ne porteras point de faux témoignages ; » combien de mensonges, de faux témoignages, même devant la justice, doivent être imputés à l'avarice ? Il en est de même des deux derniers commandements dans la violation desquels cette passion a souvent la plus grande part. Donc, l'avarice est bien en effet la source de tout mal, et je comprends pourquoi, presque à chaque page de la sainte Ecriture, il est si expressément recommandé de s'en garder. Mais ce qui doit surtout m'en inspirer la plus vive horreur, c'est le crime auquel elle a poussé Judas. Et ce forfait ne doit pas seulement me prémunir contre l'avarice dans son action complète, dans ce qu'elle a de vil, de mesquin, de sordide, mais encore contre ses commencements. Car, plus que tout autre péché, irrésistiblement elle mène à ses fins le cœur dont elle a su s'emparer, et tandis que d'autres passions diminuent avec l'âge, elle, au contraire, croît et se développe avec les années. Ses commencements sont souvent si invisibles ! Ils se cachent derrière toutes sortes de beaux prétextes : il y a la famille à entre-

tenir et à soigner, la vieillesse et les infirmités à prévoir, les moyens de pouvoir exercer la bienfaisance publique ou privée à se procurer; et que d'autres subterfuges pourraient être ici dévoilés ! Mais les débuts de cette passion sont d'autant plus dangereux qu'on ne les reconnaît pas pour ce qu'ils sont réellement, ou du moins qu'on ne le veut pas. On ne sait pas, ou l'on ne veut pas savoir que l'avarice existe déjà dans cette trop grande tristesse pour une perte temporelle, dans cette envie des biens du prochain, dans ce désir trop ardent de devenir riche, dans l'emploi trop actif et trop soucieux de moyens d'industrie, même permis, et en particulier dans tout gain ou toute possession injuste de la plus petite pièce de monnaie. On tombe dans les piéges du démon et sans même s'en apercevoir. A la vérité, on ne vend plus le Christ, mais on vend pour quelques pièces d'argent son âme immortelle, son âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ !

La *deuxième* cause principale qui a amené Judas à sa honteuse action, c'est l'abus des grâces de Dieu. Je ne veux pas parler de cette grâce insigne qui l'avait fait disciple du Christ, de tant de précieuses faveurs, dont il avait joui presque surabondamment à l'école du Maître divin, des miracles et des magnifiques exemples de vertu qu'il avait chaque jour sous les yeux, de la doctrine céleste qu'à toute heure il avait entendue de la bouche même du

Seigneur, de ce commerce intime qu'il avait constamment avec lui, des nombreuses inspirations de la grâce complétement négligées ou méprisées : c'est dans un autre mépris, celui de la *grâce de la sainte Communion* que la sainte Ecriture elle-même place la cause de son crime.

En ce qui concerne sa conduite envers la sainte Eucharistie, il est à remarquer que lors de la divine promesse de ce don sacré, Judas se trouvait déjà parmi les mécontents. Ceci apparaît clairement dans les paroles suivantes, ajoutées par saint Jean à son récit touchant la promesse de la sainte Eucharistie, et touchant les murmures de beaucoup de disciples : « Car Jésus savait dès le commencement quels seraient ceux qui ne croiraient point et celui qui le trahirait [1]. Mais c'est tout particulièrement dans l'histoire de l'institution de la sainte Eucharistie, que je trouve exprimée la relation intime entre le crime du perfide disciple et l'abus de la sainte Communion. Voici ce qu'en écrit le même Evangéliste : sur la demande que lui faisait Jean, quel serait le traître, Jésus avait répondu : « C'est celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé, » et l'Evangéliste continue : « Et Jésus ayant trempé un morceau de pain, le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et *après qu'il*

1. *S. Jean* VI, 65.

eut pris ce pain, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit: « Fais promptement ce que tu fais [1]. »

Le rapport que la trahison de Judas avait avec l'abus de la grâce de la sainte Communion, pouvait-elle être plus clairement exprimée que par ces paroles: « Et après qu'il eut pris ce pain, Satan entra en lui, » ce même Satan par les insinuations duquel il allait consommer son noir forfait!

Et quel avertissement n'y a-t-il pas là pour les chrétiens qui s'approchent de la communion!

En effet, il n'y a pas de péché qui par lui-même ait plus de ressemblance avec celui de Judas que la communion indigne. Je m'approche de la table sainte, je me mets au nombre des disciples et des amis du Christ, je le prends sur mes lèvres, lui, mon Sauveur, je le reçois dans mon cœur; non, je ne l'y reçois pas, car le Christ, le Dieu de toute sainteté, ne peut s'unir à un cœur où réside Bélial! Il voudrait y pénétrer, mais je lui en défends l'accès; je fais en quelque sorte violence à son amour, je lui préfère Bélial son plus grand ennemi et, outre cela, c'est encore sous les apparences de l'amitié! N'est-ce pas là le trahir par le baiser de Judas! ô honteux, ô perfide baiser! La sainte Ecriture nomme différents baisers donnés à Notre Seigneur Jésus-Christ (si je ne me trompe, c'est saint

1. *S. Jean*, XIII, 26, 27.

Bernard qui le premier en fait la remarque dans son explication du Cantique des Cantiques), elle parle en particulier d'un baiser de ses pieds et d'un baiser de sa bouche.

Le baiser de ses pieds est le baiser du respect et de l'adoration. C'est ainsi que Marie-Madeleine le baisa après sa résurrection. Mais cette même Marie, au moment de sa conversion, avait déjà baisé les pieds du Sauveur pendant qu'il était à table chez Simon, et ce baiser était celui de l'âme repentante qui n'ose lever les yeux vers Celui qu'elle a offensé, mais qui se prosterne à ses pieds et pleure.

Mais le baiser de sa bouche est celui dont parle l'épouse au Cantique des Cantiques quand elle dit: « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. » C'est le baiser de l'amitié, le baiser de l'amour et des fiançailles. Ce baiser de sa bouche, il nous le donne et nous le lui rendons, quand il nous nourrit du pain de sa céleste doctrine, et quand, avides de salut, nous recevons ce pain en notre cœur. Ce baiser de l'amour, il nous le donne et nous le lui rendons, quand, dans la Communion, il nous présente ce vrai pain descendu du ciel, qui n'est autre que lui-même, et quand, avides de ce pain de vie, le désirant avec l'ardeur de l'épouse, nous nous y unissons entièrement. Mais avant d'oser baiser sa bouche dans la sainte Communion, il me faut d'abord baiser ses pieds,

me prosterner devant lui au saint tribunal de la Pénitence, confesser mes péchés et les pleurer douloureusement. Il me faut, avant d'oser lui dire avec l'épouse du saint Cantique : « qu'il me baise d'un baiser de ses lèvres, » m'écrier avec le centenier de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne... ; venez et guérissez mon âme. » C'est là la leçon et l'avertissement que me donne la trahison de Judas. Je dois trembler et craindre avant d'approcher le festin de l'amour.

Trembler et craindre, désirer ardemment et aimer, ces deux sentiments doivent s'unir ici. Je dois trembler, car c'est un si terrible mystère, je dois désirer et aimer, car c'est un festin si doux et si aimable !

CHAPITRE V.

LA RÉCEPTION DU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Les sacrements reçus suivant les intentions de leur divin auteur et selon l'esprit de l'Eglise, ne sont pas seulement les moyens de grâce les plus avantageux, mais ce sont aussi les plus importants secours pour la pratique de la vertu chrétienne. Excepté le sacrifice de la sainte Messe, il y a rien de plus saint dans toute notre religion. Les deux premiers des sept sacrements ne peuvent être reçus qu'*une fois*. Oui, la pensée du saint Baptême, ce souvenir plein de reconnaissance, et le renouvellement *des vœux* qui y ont été faits au nom du nouveau chrétien, s'enlacent comme un lien d'or à travers sa vie tout entière. Je les retrouve partout, ces vœux bienfaisants, stimulants, fortifiants : à chaque anniversaire de ma naissance et de mon baptême, tous les dimanches et fêtes de l'année, avant la réception des autres sacrements, dans les grandes tentations, dans les plus graves circonstances de la vie, dans des cas imprévus de

bonheur ou de malheur, en face de la mort. Je ne puis non plus oublier le sacrement de *Confirmation*, dont la réception, en mettant le sceau à mon baptême, m'a fait le temple du Saint-Esprit. Si le démon avec ses tentations s'approche de moi, et me montre les magnificences du monde qu'il voudrait me donner pour prix de mon apostasie, si le frivole plaisir me charme ou si un gain illégitime m'attire, si on a touché à mes convictions chrétiennes, et qu'errant dans ma foi sainte, je me sente vacillant : alors, dans mon âme agitée, surnage la pensée de ma dignité de chrétien, je me souviens du signe de la croix, marqué sur mon front et dans mon âme au jour de ma confirmation, du baume dont j'ai été sacré, du soufflet qui m'a armé chevalier du Christ, du baiser de paix que l'Eglise a mis sur mes lèvres et dans mon âme par ce salut céleste, ce souhait de bénédiction : *Pax tecum* (la paix soit avec toi).

Parmi les autres sacrements, celui de l'*Extrême-Onction* est destiné à être une onction sainte, un soulagement, un secours dans les maladies graves, un aide dans le dernier combat que nous avons à soutenir contre l'ennemi de notre âme. Le sacrement de l'*Ordre* et celui du *Mariage* sont institués pour la sanctification de ces deux états qui sont les deux bases fondamentales de la vie chrétienne et de la vie ecclésiastique. Il ne reste donc plus que le sacrement de *Pénitence* et le *saint sacrement de l'Autel*, dont la

réception doit se renouveler pendant toute la vie. Mais quelles sources de bénédictions célestes me sont ouvertes dans ces deux sacrements ! et comment puis-je dans le désert de la vie me dessécher et me consumer, si j'y puise souvent, et dans de bonnes dispositions, l'eau rafraîchissante qui coule dans la vie éternelle ! Oh ! on parle de ces combats pénibles, dans lesquels le chrétien s'épuise en efforts souvent impuissants, et l'on ne pense pas à la forte armure que la générosité infinie de Dieu a mise à sa disposition, afin qu'il soutienne victorieusement la lutte.

Occupons-nous d'abord de la réception du *sacrement de Pénitence*, autant que notre but le réclame ici. Parlons avant tout de l'institution de ce sacrement, et présentons-la comme le catéchisme l'expose. Mais pour la consolation des chrétiens qui ont perdu la grâce du saint Baptême, et pour lesquels le Christ a institué la Pénitence, faisons remarquer que les termes dans lesquels il a conféré aux Apôtres et à leurs successeurs les prêtres, le pouvoir de remettre les péchés, sont tout à fait généraux, et sans aucune restriction de nombre, de genre et d'espèce déterminée de péchés. « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » dit-il, « et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez [1]. » Les

1. *Saint Jean*, xx, 23.

hérétiques et les sectaires comme les Montanistes, les Novatiens, les Donatistes, qui déclarent irrémissibles certaines espèces de péchés, par exemple, l'apostasie de la foi, le meurtre, l'adultère, et qui par là veulent les soustraire aux clés de l'Eglise, ont visiblement fait violence à ces paroles du Sauveur, ils ont fait violence à son amour auquel, dans leur orgueilleuse étroitesse de cœur, ils ont voulu poser des bornes. Non, l'amour de Jésus-Christ, qui est venu en ce monde pour chercher et sauver les pécheurs, ne connaît point de bornes, sinon celles que, dans son aveuglement opiniâtre, le pécheur endurci et impénitent lui pose. C'est une des ruses les plus habituelles de l'ennemi du salut, de me faire voir le péché comme quelque chose de léger, de peu d'importance, d'agréable, afin que trompé par tant d'illusions mensongères, je m'y engage après m'être laissé dérober la crainte de Dieu. Mais à peine me suis-je abandonné au mal qu'il cherche, au nom de cette même crainte de Dieu, à m'arracher la confiance pour me précipiter dans le désespoir. « Continue, » me dit-il, « de te livrer à tes jouissances coupables, tu es tombé trop bas pour que le salut te soit encore possible. » Non, non, je ne désespérerai point, car le Christ a dit sans restriction, à ses apôtres et à leurs successeurs : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » car je sais qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa

vie. Et quand même mes péchés seraient aussi nombreux que les grains de sable de la mer, quand même ils seraient toute horreur et toute abomination, je ne désespérerais pas encore, mais courbé sous le poids de mes crimes, je me réfugierais sous les ailes de l'incommensurable miséricorde de Dieu. Aux pieds de mon divin Sauveur, je verserais les larmes brûlantes de la reconnaissance, en voyant que, même à moi, pauvre pécheur tombé si bas, il offre encore dans son sacrement l'espoir de la réconciliation? N'était-ce donc pas assez pour votre bonté, ô divin Sauveur, de m'avoir purifié dans le bain de la régénération de la tache de mon péché, n'était-ce pas assez d'avoir orné mon âme du blanc vêtement de l'innocence et, d'un ennemi de Dieu que j'étais, de m'avoir fait son enfant, son ami? Et comment ai-je mérité cette insigne faveur, moi qui ai sans cesse offensé mon Père qui est au ciel, et vous, ô Jésus mon souverain bienfaiteur, moi qui ai profané le Saint-Esprit, et foulé aux pieds tant et de si précieuses grâces, comment ai-je mérité de ne pas être, à l'heure présente, rejeté loin de vous sans espérance ?

Le saint concile de Trente distingue trois parties dans le sacrement de Pénitence : La *contrition*, la *confession* et la *satisfaction*. D'après l'expression technique de la théologie, elles sont *pour ainsi dire* la *matière* (*quasi materia*) de ce sacrement, tandis que l'absolution du prêtre en

est la *forme*; car la matière et la forme sont le signe extérieur de tout sacrement. Or comme dans chacun, la juste application de la vraie forme et de la vraie matière en constitue la validité, c'est aussi le cas pour le sacrement de Pénitence.

De même que le saint Baptême n'est pas valable, si l'on n'y emploie pas de l'eau naturelle, ou si ces paroles : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » ne sont pas prononcées sans altération en même temps que l'eau est versée sur celui que l'on baptise ; de même aussi le sacrement de Pénitence est nul s'il manque une de ces trois qualités essentielles: le vrai repentir, la vraie confession, la vraie satisfaction (la vraie volonté de satisfaire). Par cette triple action, le pécheur se tourne contre le péché et déchire le pacte qu'il avait formé avec lui par ses pensées, ses paroles et ses œuvres. Il avait péché dans son cœur, voilà pourquoi il faut le repentir intérieur, c'est-à-dire la contrition du cœur ; il avait péché en paroles, il avait peut-être pallié, excusé ses péchés, peut-être même s'en était-il vanté, c'est pourquoi il faut la confession, cette accusation de soi-même ; enfin, il avait péché par action, c'est pourquoi il faut les œuvres de la pénitence et de la satisfaction.

Mais il se comprend de soi-même que ce triple acte doit être précédé de l'examen de conscience. Non-seule-

ment cet examen se place le premier dans l'ensemble de l'œuvre de la pénitence, mais il est en même temps de la plus haute importance. Et cela parce que d'après la sainte Ecriture et les saints Pères, le jugement du tribunal de la Pénitence tenant la place du jugement de Dieu, c'est-à-dire le représentant, l'examen, dans ce jugement, doit représenter l'examen de Dieu lui-même. « Car si nous nous jugeons nous-mêmes, » dit la sainte Ecriture ; « nous ne serons pas jugés. » En outre, l'examen de conscience est la condition essentielle pour la vraie connaissance de soi-même, et celle-ci est la condition nécessaire à la conversion et à tout progrès dans la vertu.

Mais l'examen de conscience est aussi difficile qu'il est important. Il est difficile, d'abord parce que nous nous voyons nous-mêmes de trop près. Car la trop grande proximité, comme le trop grand éloignement, nous empêche de bien voir les choses. Notre œil se mêle à l'objet vu de trop près, il ne distingue pas bien, il voit faux. Un autre empêchement à l'examen de conscience, c'est l'amour-propre si profondément enraciné en nous ; car cet amour-propre fait que nous voulons nous voir meilleurs que nous ne le sommes réellement. Nous ne nous connaissons que trop bien par les beaux côtés, et nous nous y mirons volontiers, mais les côtés mauvais, défectueux ou obscurs ne sont pas connus de

nous, parce que nous ne voulons pas les connaître ; nous nous les cachons à nous-mêmes, comme une femme vaine cherche à se dissimuler ce qu'elle a de difforme. Le monde entier peut-être connaît nos défauts, en parle, nous montre au doigt, à cause de ces défauts ; nous seuls ne les connaissons pas, parce que nous en détournons le regard, afin de ne pas exciter en nous des impressions désagréables.

De cela, j'apprends donc deux choses. *Premièrement* que ce n'est pas une pure formalité, mais un usage très-salutaire et très-utile de commencer l'examen de conscience, et avec lui toute l'œuvre de ma pénitence par l'*invocation de l'assistance du Saint-Esprit.* Il n'est pas nécessaire que je fasse cette prière d'après une formule déterminée ; les paroles se trouveront d'elles-mêmes, si je sens et reconnais seulement combien j'ai besoin des lumières d'en haut, combien je suis plein d'amour-propre, et de plus, si je suis vraiment animé d'un désir sincère de voir mon âme telle qu'elle est en elle-même, et telle qu'elle se présente devant le regard profond du Dieu qui sait tout.

Deuxièmement, j'apprends de ce que nous avons dit plus haut, que je ne dois faire cet examen de ma conscience ni légèrement, ni superficiellement, mais m'y appliquer avec le plus grand soin, comme me l'enseigne le saint concile de Trente, scrutant sévèrement mes

fautes et mes défauts, en quelque sorte comme on épie ceux d'un ennemi ou d'un adversaire, afin que cet examen ne laisse rien à réviser à l'examen de Dieu lui-même.

Pour faciliter l'examen de conscience, il est bon d'y suivre une certaine méthode. Je dois mettre devant mes yeux le miroir des commandements de Dieu, afin de voir ce que je devrais être, et ce que je suis réellement. Car ce n'est ni d'après les jugements du monde, ni d'après ses préjugés que je serai jugé un jour, mais d'après la loi de Dieu. Cette loi me prescrit trois sortes de devoirs auxquels tous les autres se rattachent.

En première ligne, se placent mes *devoirs envers Dieu*, devoirs les plus importants, les plus saints de tous, et que je ne puis jamais me dispenser d'accomplir. Je ne possède peut-être rien de superflu, et ne puis dispenser de riches aumônes, mais j'ai un cœur que je puis offrir à Dieu. Je n'ai peut être aucune science pour instruire mes frères, mais j'ai la sainte foi, au moyen de laquelle je puis m'élever jusqu'à Dieu ; je suis peut-être paralysé de tous mes membres, et depuis de longues années étendu sur un lit de douleurs, dans l'impossibilité de faire quelque chose pour mon prochain, mais je puis cependant encore souffrir pour mon Dieu. De lui, de lui seul, je ne puis ni ne dois me détacher. Car lors même que je prendrais les ailes de l'aurore et que je

demeurerais aux extrémités de la mer la plus lointaine, j'y trouverais encore Dieu. Maintenant, comment ai-je rempli mes devoirs envers lui : ai-je pensé à lui volontiers, de plein gré, ou à contre-cœur, ai-je élevé mes sentiments vers lui? Combien de fois ai-je renouvelé mes bonnes intentions, en lui offrant mes paroles et mes actions, toute ma conduite ainsi que mes souffrances? N'ai-je pas passé des jours, des semaines sans prier, vivant dans la tiédeur et la paresse? Avec quelle joie me suis-je intéressé à son honneur, au service qui doit lui être publiquement rendu? Ai-je douté des vérités de la foi, ai-je confessé cette même foi? Au milieu des croix et des souffrances, n'ai-je pas chancelé dans ma confiance en lui; dans tout ce qui m'est arrivé de contraire, ai-je été patient et soumis à sa très-sainte volonté.

Aux devoirs envers Dieu se lient intimement ceux envers l'Eglise qui est sa représentante. Comment ai-je rempli mes obligations envers elle? Ai-je observé ses commandements comme les devoirs de mon amour, de ma fidélité et de mon attachement pour elle?

Aux devoirs envers Dieu et envers l'Eglise, se rattachent *deuxièmement* les devoirs envers moi-même : Comment ai-je eu soin de mon âme immortelle? Ai-je été laborieux, tempérant, pur? Comment ai-je rempli les devoirs de mon état?

Viennent ensuite les devoirs envers le *prochain*,

comme ils sont prescrits dans les sept derniers des dix commandements de Dieu, tout particulièrement les devoirs envers les père et mère, les supérieurs, les frères et sœurs, les bienfaiteurs, envers mes inférieurs, envers les pauvres, les délaissés, les opprimés, envers mes ennemis. L'esprit du saint amour du prochain a-t-il vécu en moi? Dans ma conduite, ne me suis-je pas montré quelque peu disposé à mal accueillir, disgracieux, capricieux, ou bien indifférent, froid, pointilleux, volontaire et entêté?

Quelles sont les causes, les sources de mes péchés, quel est mon défaut dominant, mon côté faible, quelles sont mes tentations les plus fréquentes, les plus fortes?

Enfin, mes bonnes œuvres elles-mêmes ne doivent pas être exclues de cette recherche; je dois me demander avec quelle ponctualité, quelle fidélité, dans quel esprit, avec quelle intention je les ai accomplies, car Dieu, comme le dit le Prophète, jugera un jour jusqu'à mes « justices » mêmes.

Mais tout soigneux et tout attentif que je doive être dans l'examen de ma conscience, il ne faut cependant pas d'un autre côté, que j'aille jusqu'à l'extrême, semblable à ces personnes scrupuleuses, qui ne sont jamais satisfaites de leur examen, veulent sans cesse le recommencer et ainsi se tourmentent, se troublent inutilement. La Pénitence et la confession ne sont pas instituées

pour martyriser les consciences, comme le déclare l'Eglise ; et elle, qui garde en tout une si juste proportion, qui souhaite toujours que le zèle le plus vrai soit uni à la plus sainte prudence, ne saurait encore ici approuver l'exagération. Combien facile me serait rendu cet examen préparatoire à la confession, si, fidèle à la belle coutume des chrétiens fervents, je ne terminais aucun jour sans m'examiner en particulier ?

Maintenant si, par l'examen de conscience, j'ai acquis une connaissance suffisante de mes péchés et de l'entier état de mon âme, alors se présentent à leur tour les trois forces actives nommées plus haut.

La première est le *repentir* ou contrition. C'est, d'après l'explication du saint concile de Trente, une douleur de l'âme, une détestation des péchés commis, avec le propos de ne plus pécher à l'avenir, renfermant conséquemment en soi en même temps deux choses : *douleur* et *détestation ;* je dis douleur et détestation, bien que, ici, la détestation précède la douleur, car je ne puis sentir de douleur sur mes péchés si je ne les déteste. Il se comprend de soi-même que le repentir, étant le premier acte du pénitent, doive précéder la confession qui n'a de valeur que si elle est repentante ; mais que le repentir précède immédiatement la confession, ou soit encore excité au moment où on la fait, cela est salutaire mais non indispensable. On peut s'exciter au repentir de ses

péchés des heures, des jours même avant de les confesser, seulement il doit, comme partie intégrante du sacrement de Pénitence, se trouver en relation avec la confession, y tendre, et nul péché grave ne doit être commis entre le temps où l'on s'est excité au repentir et celui où l'on se confesse, autrement le repentir serait de fait détruit.

Parmi les actes que doit fournir le pécheur, la contrition ne vient pas seulement en première ligne, mais dans un certain sens elle est aussi la plus nécessaire. Dans quelques circonstances, le pardon des péchés pourrait être obtenu sans la confession, si toutefois elle était impossible. De même l'accomplissement des œuvres de pénitence ou de satisfaction ne constitue pas une partie absolument essentielle, mais seulement *secondaire* du sacrement de Pénitence, et dans certains cas, par exemple pour un mourant, la satisfaction peut être remise, d'autant plus que la *volonté* de satisfaire dans la mesure du possible est déjà renfermée dans un vrai repentir. Mais celui-ci est absolument nécessaire, en toute circonstance, et il ne peut y avoir de pardon des péchés où il n'y a pas de repentir. Dieu m'absout du péché, et mon cœur tient encore au péché ; ce serait là une contradiction, puisque c'est par le repentir que le cœur se détache d'abord du péché.

Que le repentir doive être surnaturel, c'est-à-dire ex-

cité par la grâce surnaturelle, produit par un motif surnaturel, ou par la crainte de l'enfer (contrition imparfaite), ou par l'amour de Dieu (contrition parfaite) ; qu'il doive être *universel*, c'est-à-dire s'étendre à tous les péchés commis, au moins à tous les péchés graves ; enfin qu'il doive être si grand, c'est-à-dire que la douleur et la détestation du péché doivent surpasser la douleur que cause le mal de cette vie, quel qu'il soit, de sorte qu'on soit prêt à se priver de tous les biens et à souffrir tous les maux plutôt que de retomber dans le péché : tout m'est enseigné déjà dans le catéchisme, et trouvera dans le chapitre suivant un développement plus complet, ainsi que la satisfaction, troisième acte du pécheur pénitent.

Il ne s'agit plus ici que de savoir comment je dois m'acquitter de la *Confession*, deuxième acte que doit accomplir le pécheur, si je veux que le sacrement de Pénitence soit valable, si je veux le recevoir dignement et participer ainsi au bienfait de la rémission des péchés. Entre autres qualités que doit avoir la confession, elle doit être *courte* et *claire ; courte*, c'est-à-dire laissant de côté ce qui ne la concerne pas, ce qui ne sert pas d'intermédiaire au confesseur, pour bien voir l'état de mon âme ; *claire*, c'est-à-dire droite, simple et exposant au prêtre, sans la moindre confusion, les péchés commis. Cependant nous ne voulons pas ici appuyer davantage

sur ces deux qualités. Elles sont désirables, mais non d'une nécessité si grande que la validité du sacrement en dépende. Mais il ne sera valide que si la confession est *repentante*, *vraie* et *sincère*, enfin *intègre*.

La confession doit être *repentante*. elle doit sortir d'un cœur contrit, être une humble accusation de soi-même devant le prêtre, représentant de Dieu. Et ce caractère doit se traduire dans la manière dont je me confesse, comme dans toute ma tenue extérieure : je me présente au confessionnal en posture de coupable et de suppliant, tête nue, si cela se peut, agenouillé sur la terre, semblable au Publicain qui n'osait lever les yeux au ciel, et se frappait humblement la poitrine.

La confession doit être *vraie* et *sincère*. Je dois montrer au prêtre le véritable état de mon âme, tel que je le reconnais moi-même. Il ne m'est pas permis de pallier, de déguiser mes péchés, ou de me servir d'expressions à double sens, de détours qui en voileraient, en diminueraient la laideur, ou empêcheraient en particulier le confesseur de les voir dans leur véritable jour.

Enfin la confession doit être *intègre*, c'est-à-dire que je dois confesser au moins tous mes péchés *graves*, les péchés mortels, dont je me souviens après un examen sérieux, et cela avec les circonstances qui rendent le péché plus grand ou en changent l'espèce. Cette intégrité de la confession, c'est-à-dire l'aveu complet des

péchés dont je me *sais coupable*, après un sérieux examen, est suffisante ; — (les théologiens la nomment intégrité *formelle*, par opposition à l'intégrité *matérielle*). Les péchés qui ont pu échapper à mon examen de conscience, et que j'avais la volonté de confesser, si je m'en étais souvenu, se trouvent compris dans ma confession, et ils me seront aussi pardonnés, à la condition toutefois que je les accuserai dans la prochaine confession, si je m'en souviens.

Comme nous venons de le dire, il appartient à l'intégrité (formelle), *premièrement*, que je confesse au moins les péchés graves, les péchés mortels que j'ai commis (depuis la dernière confession valable) et dont je me souviens après un examen attentif. Il n'est pas nécessaire, cependant il est utile et salutaire de confesser les péchés *véniels*, bien que le pardon puisse en être obtenu d'une autre manière que par le sacrement de Pénitence.

On ne peut nier qu'il existe une différence marquée entre les péchés. A la vérité, on dit qu'un péché est une déviation de la loi, et que, dès qu'on s'est détourné de la règle, il importe peu que ce soit de telle ou telle manière. Mais un pareil langage ne contredit-il pas les plus claires sentences de la sainte Ecriture, aussi bien que la saine raison elle-même ? Ou, n'y a-t-il aucune différence palpable entre une calomnie odieuse, préméditée, malicieuse et une parole irréfléchie blessant légèrement la charité ? Est-ce que le code pénal n'établit aucune dis-

tinction entre les différentes sortes d'actions coupables ?

Mais la différence entre péché mortel et péché véniel, comme le nom lui-même l'indique, n'est pas une simple gradation dans le mal, c'est une différence essentielle, comme celle qui existe entre la vie et la mort, puisque par le péché mortel la grâce et l'amour de Dieu, qui sont la vie spirituelle de l'âme, sont détruits, tandis que le péché véniel n'atteint pas cette vie au cœur, mais n'en altère en quelque sorte que la surface ; il n'éteint pas dans l'âme la lumière de la grâce, il ne l'obscurcit que légèrement. Toutefois, cela ne veut pas dire qu'il ne doit pas être détesté sérieusement ; c'est pour moi une obligation de l'éviter, non-seulement parce que, considéré d'ordinaire comme de peu d'importance, il conduit au péché mortel, semblable à ces maladies légères qui peu à peu amènent la mort du corps, mais encore parce qu'il est un mal qui déplaît à Dieu.

Quant à ce qui concerne la différence *in concreto* entre le péché mortel et le péché véniel, on peut poser ici comme règle, que le péché est mortel, lorsque la matière en est grave et qu'il est commis avec une suffisante liberté de volonté. La matière des péchés est grave, s'ils sont directement opposés à l'amour et au respect dus à Dieu, ou encore à l'amour du prochain : comme, par exemple, les péchés contre les trois vertus théologales, et aussi tous ceux dont la sainte Ecriture dit qu'ils ex-

cluent du ciel : l'idolâtrie, le pacte avec le démon, le parjure, l'inimitié, l'envie, la colère, l'impureté, la gourmandise, l'avarice, la fraude, le vol, le mensonge, la calomnie. Toutefois, tandis que certaines espèces de péchés nommés ici, s'ils sont commis avec un consentement suffisant de la volonté, conservent toujours le caractère mortel qui n'est nullement modifié par le plus ou moins de gravité de la matière, comme par exemple dans les péchés opposés aux vertus théologales, il en est d'autres qui, au contraire, à cause de la matière peu considérable, peuvent devenir véniels, comme par exemple : le détournement d'objets de peu de valeur, un oubli léger ou involontaire des règles de la tempérance, les mensonges joyeux et encore d'autres manquements semblables.

Le consentement de la volonté, suffisant pour former un péché mortel, existe, si d'un côté je connais le commandement violé par le péché, ou si mon ignorance à cet égard est coupable, (car par rapport à ces commandements qu'en ma qualité de chrétien, je dois nécessairement connaître, ou à ceux qui, comme les dix du Décalogue, sont gravés au fond même de mon cœur, il se comprend de soi que mon ignorance à leur égard ne peut nullement être une excuse), et de l'autre côté ce consentement est encore suffisant, si j'étais assez fort pour pouvoir opposer résistance aux pressantes séductions du péché. Mais, par exemple, si j'ai agi dans le premier em-

portement d'un mouvement d'humeur qui me dominait, si mon esprit était égaré et me rendait incapable de toute réflexion calme, alors il manquait le consentement suffisant pour un péché mortel. Seulement, il faut que je ne sois pas responsable de la cause qui a empêché ma réflexion et le libre consentement de ma volonté. Maints pécheurs d'habitude, par exemple, sont tellement enserrés, éblouis par leur passion qu'ils la suivent aveuglément ; mais de tels péchés d'habitude perdent-ils à cause de cela leur caractère mortel?

Avec une volonté réellement sincère, dans la plupart des cas je ne serai pas incertain sur le caractère des péchés que j'ai commis ; cependant si je le suis, je les confesserai comme douteusement mortels sans en avoir la certitude, et j'en laisserai le discernement au confesseur.

Mais outre cela, il appartient à l'intégrité (formelle) de la confession, *deuxièmement*, que j'accuse avec les péchés graves, les circonstances qui en *changent l'espèce*. ou qui les rendent plus grands. Sur ce point, nous pouvons en référer à ce qui en a été dit dans le chapitre précédent. nous ajouterons seulement que la circonstance du *nombre* et celle des *suites* de mon péché, suites que j'ai prévues ou que j'aurais dû prévoir, doivent de même, et cela ne peut faire doute, être comptées dans les circonstances qui rendent le péché plus grand.

Maintenant parlerons-nous en terminant de l'empressement avec lequel je dois me soumettre à la confession. Supposé qu'elle me soit très-pénible, et qu'il faille me faire une grande violence pour en user, n'est-ce pas au Dieu que j'ai tant offensé que je fais ce sacrifice, et ne m'en dédommage-t-il pas par la plus douce récompense ? Mais pour le pécheur vraiment repentant et contrit, la confession est moins un sacrifice qu'un besoin.

Est-ce qu'il n'est pas profondément naturel à l'homme de se sentir soulagé, quand il a versé son cœur pressé de douleur dans le sein d'un ami compatissant ? On connaît de nombreux criminels, qui, même au risque de s'exposer aux peines les plus grandes, ont soulagé par un aveu volontaire leur cœur oppressé. Et quel est l'ami auquel j'ouvre mon cœur dans la confession ? N'est-ce pas le représentant de Dieu, qui cache sous le sceau d'un silence éternel le mystère qui lui a été confié, et qui d'un autre côté est lui-même un homme pécheur? En effet, nulle institution religieuse qui réponde mieux à notre plus intime nature et à nos plus véritables besoins, nulle qui nous verse une telle bénédiction surabondante de consolation, de lumière et de sainteté. L'Eglise réclame de moi au moins une confession par année. Mais vu l'utilité si grande de la confession, le chrétien vraiment désireux de son salut, se contentera-t-il de la seule qui soit exigée ?

CHAPITRE VI.

SUITE. LA CONVERSION DE PIERRE.

Mais quel inestimable bienfait n'est-ce pas pour moi, que pour m'exciter à l'œuvre qui m'est la plus importante et la plus difficile, l'œuvre de ma conversion et de ma pénitence, la sainte Ecriture ait placé devant moi de si beaux et de si brillants modèles ! Je vois personnifiés en eux les enseignements de l'Eglise. Je vois en eux la conduite de la grâce divine victorieuse, et les efforts et l'action de l'homme qui viennent la seconder ; je vois, dans ces exemples, l'infinie miséricorde de Dieu et sa justice sévère réconciliées et se donnant le baiser de paix. Grâce à ce puissant enseignement, je trouve là une raison pressante, énergique de me conformer aux leçons qui me sont données ; par ces exemples vivants, je trouve, à l'avance, mises à néant toutes mes objections hasardées, je me sens poussé à imiter de tels modèles, et rempli de courage pour vaincre tous les obstacles qui viendraient m'embarrasser dans ce chemin.

Donc, pour donner une idée claire des enseignements de l'Eglise sur les choses nécessaires à la validité et à la digne réception du sacrement de Pénitence, enseignements déjà exposés dans le chapitre précédent, puis pour les éclaircir davantage et les placer plus puissants devant l'âme, je choisis, pour la méditation qui suit, un de ces modèles ; et parmi tous ceux que la sainte Ecriture me présente, je choisis celui de Pierre dont j'ai déjà plus haut appris à connaître la chute si pleine d'instructions pour moi, et dont la conversion n'est pas moins riche en leçons. Dans l'histoire de sa conversion, comme l'Ecriture me la dépeint, se présentent en particulier trois circonstances admirables, qui doivent me servir d'exemple dans l'œuvre de ma propre conversion.

Premièrement, Pierre se convertit tout de suite après sa chute ; *deuxièmement*, au moment même où il est saisi de la grâce, il sort, s'éloignant en hâte du lieu et de la compagnie où il a commis le péché ; *troisièmement*, enfin, il satisfait pour son péché par les larmes abondantes d'un amer repentir.

J'attache *tout d'abord* une grande importance à la promptitude avec laquelle Pierre se relève de sa chute. Tombé pour la troisième fois, il entend le cri du coq, — et Jésus le regarde ; alors, sur-le-champ, il rentre en lui-même.

Le cri du coq lui rappelle la parole de son divin Maître,

c'est pour lui l'appel extérieur de la grâce. Et pour nous aussi, combien de fois la grâce ne fait-elle pas entendre une voix extérieure. Elle se fait entendre dans les supplications, les exhortations, les avis, les rappels de mes parents, de mes supérieurs, de mes amis ; elle se fait entendre dans maints enchaînements de circonstances inattendues qui paraissent fortuites et ne le sont pas ; peut-être élève-t-elle encore la voix dans de soudains coups du sort, dans de grands désastres et de lourdes épreuves, dans les inquiétudes et les tourments de ma conscience surexcitée, dans les images pleines d'effroi d'une nuit d'insommie, dans quelque cas de mort subite de l'un de ceux qui me sont chers, et dans d'autres événements tout aussi significatifs.

Cependant ce cri du coq, cet appel extérieur de la grâce, occasionne bien la conversion, mais ne l'effectue pas lui-même. Il n'est pas seulement dit dans l'Evangile que Pierre entendit le cri du coq, mais il est très-expressément ajouté ceci : « Jésus se retourna et regarda Pierre [1]. »

Je ne veux pas nier que Jésus l'ait regardé de ses yeux corporels ; la plupart des interprètes sacrés l'admettent, ils pensent que, après l'interrogatoire qu'il subit chez Anne et Caïphe, Jésus fut amené et gardé dans la cour du prétoire, pour y attendre le grand conseil qui devait

1. *Saint Luc*, XXII, 61.

se réunir le lendemain matin, et que ce fut à ce moment qu'il aperçut Pierre; ou encore ils supposent que la salle dans laquelle Jésus fut interrogé, avait vue extérieure sur la cour, de sorte qu'il avait pu, de là, jeter son regard sur Pierre coupable. Alors je ne nie pas que ce regard de Jésus, mentionné dans l'Evangile, n'ait été extérieur. Et qui pourra se représenter jamais ce regard du Sauveur où parlait toute son âme, regard plein d'amour et de bonté, et en même temps plein de douleur et de sévérité! Mais à ce regard extérieur, se joignait le regard intérieur de sa grâce qui pénétra si profondément dans le cœur de Pierre, l'émut et le toucha si fort qu'il se fondit en un torrent de larmes. Ce fut ce regard intérieur de la grâce qui, comme dernière cause, opéra sa conversion. Et Pierre suivant l'impulsion de la grâce, Pierre se rappelant ce qu'il avait fait, se rappelant sa faute, sa témérité, son parjure, le renoncement de son Dieu et de son Seigneur, Pierre se rappelant de quelle ingratitude criante il l'avait payé pour tant d'amour et de bonté, — et se rappelant tout cela *sur-le-champ*, donne par là à tous les pécheurs un exemple si grand, si beau et si digne d'être imité!

Cependant, au moyen d'une grâce spéciale, d'une grâce extraordinaire, une conversion longtemps différée peut bien encore réussir plus tard; mais le plus souvent une conversion différée est une conversion manquée.

Et quelque grand malheur que puisse être un péché commis, toutefois c'est beaucoup moins ce péché que la persévérance qu'on y met et le délai de la conversion, qui précipite une infinité d'âmes dans leur perte.

L'ennemi de notre salut sait ce qu'il fait quand il s'occupe avant tout de gagner du temps. Si nous avons été assez malheureux pour tomber, et s'il voit que, saisis par le regard de la grâce divine, nous voudrions, dans l'inquiétude, l'anxiété et la tristesse de notre cœur, nous relever tout de suite de notre chute et nous retourner vers Dieu, alors il se garde de nous détourner de revenir à lui; il sait que dans la position où nous nous trouvons, nous ne sommes pas encore accessibles à la pensée de nous séparer absolument et pour toujours de Dieu; il sait que quand même nous ne nous effrayerions pas de continuer à vivre dans le mal, toutefois la pensée de mourir dans l'état du péché nous serait insupportable. Ce qu'il médite, avant tout, c'est de nous arrêter seulement dans ce retour vers Dieu, en nous faisant entendre que plus tard il sera toujours temps. Et si, trompés par ses illusions, nous différons réellement notre conversion, à quel danger n'exposons-nous pas notre âme?

Combien incertain n'est pas le lendemain que l'ennemi me met en perspective; combien l'attendaient, pour lesquels il n'est point venu? Et quand même je vivrais

encore demain et après-demain, aurai-je alors la grâce nécessaire à ma conversion? Dieu seul est le maître de sa grâce, il la donne ou la retire selon qu'il lui plaît. Il ne me l'a pas promise pour tout temps, mais il m'exhorte ainsi par son prophète : « Aujourd'hui que vous entendez ma voix, n'endurcissez pas votre cœur. » Donc, combien ma témérité n'est-elle pas inexcusable quand je méprise la grâce qui m'appelle, quand je fuis celle qui me cherche, quand je dédaigne la société des bons anges, pour m'attarder dans celle des mauvais !

De plus, il faut remarquer qu'un péché mortel dont on ne s'arrache pas bien vite, en attire par son poids bientôt d'autres encore après lui. Dans l'état du péché, je me prive de la protection divine, sans laquelle je ne puis vaincre les grandes tentations, tandis que les bonnes œuvres, accomplies dans un tel état de mort spirituelle, sont mortes elles-mêmes, stériles et perdues pour l'éternité. Et à cela s'ajoute encore quelque chose de très-important. Le péché est tout à fait en opposition avec ce qu'il y a de bon dans ma nature. Mais plus je le souffre en moi, plus il me devient naturel. Il s'assimile de plus en plus à mon être, il gagne de jour en jour du terrain, il mine peu à peu le fond de mon âme il empoisonne mon cœur par un souffle délétère, il consume en moi les meilleurs principes vitaux, il souille mon imagination, il rend toujours plus impuissantes ma

volonté et ma force de résistance ; bref, il me lie avec ses chaînes de fer, il est mon maître et je suis son esclave. Voilà pourquoi la conversion est d'autant plus difficile qu'elle est plus différée, et sans un miracle extraordinaire de la grâce, elle devient tout à fait impossible. Donc quelle folie, quelle prodigieuse témérité dans des paroles comme celles-ci : « Puisqu'il faut que je me confesse, il importe peu que j'aie un péché de plus ou de moins à déclarer; je puis donc continuer encore à jouir du plaisir que me donne le péché ! » Non, non. Avez-vous imité Pierre dans sa faute, imitez-le aussi dans sa conversion, et relevez-vous de votre chute aussi vite qu'il l'a fait. Cet avertissement de l'Apôtre : « que le soleil ne se couche pas sur votre colère, » peut s'appliquer à tout péché, en particulier au péché mortel. C'est un serpent que je cache dans mon sein ; et qui voudrait jamais s'abandonner au sommeil dans un pareil danger ? Quel épouvantable réveil ne serait-ce pas, si je me retrouvais avec ce serpent sur le cœur, non ici-bas mais dans l'éternité ? Alors, ce que vous êtes décidé à faire, faites-le sur-le-champ, comme Pierre vous en donne l'exemple.

En *second lieu*, ce qui doit fixer mon attention dans la conversion de Pierre, se trouve indiqué par ces paroles de l'Evangile : « Et il alla dehors. » *Il alla dehors*, c'est-à-dire il s'éloigna en hâte de la cour de Caïphe, où

il avait commis sa malheureuse faute, il s'éloigna du lieu et de la compagnie qui l'avaient entraîné au mal, il quitta *l'occasion prochaine du péché.* C'est par là qu'il prouva surtout sa ferme résolution de rompre avec le péché, comme aussi le sérieux et la sincérité de sa conversion. Il y a bien différents autres signes auxquels on reconnaît un vrai et sincère repentir, mais aucun, pas même un torrent de larmes amères, ou l'angoisse, l'oppression, la tristesse, n'est aussi infaillible que de quitter ou d'éviter l'occasion prochaine du péché. Cela tient à la nature même de la chose. Je puis exciter, fortifier ou affaiblir les sentiments de mon cœur, mais ils ne sont pas tellement en mon pouvoir que j'en reste le maître absolu. C'est pourquoi, je puis concevoir de mes péchés une douleur très-vive et très-sensible, je puis même les pleurer amèrement, et cependant n'en avoir pas un repentir, entièrement profond, entièrement vrai et sincère. Et par contre, la douleur que je ressens de mes péchés n'est peut-être pas très-sensible, le don des larmes m'est peut-être refusé, et cependant mon repentir, dans ce cas, ne laisse rien à désirer. Ce n'est point de sensibilité qu'il s'agit pour le repentir, mais c'est une volonté fermement résolue qui est réclamée, car la pénitence véritable est une vertu et toute vertu prend racine dans la volonté. Si ma volonté hait et déteste le péché, je n'ai pas besoin de me tourmenter si les sentiments de mon cœur restent

en arrière de la résolution ferme de ma volonté, et peut-être même y font une opposition obstinée. La seule chose que je puisse faire sous ce rapport, c'est de prier Dieu humblement, afin qu'il m'accorde aussi cette douleur sensible et le don des larmes de la pénitence. La détestation et la haine que ma volonté conçoit résolûment pour le péché, se manifestent de préférence lorsque j'évite les causes de mes péchés et que je prends tous les moyens nécessaires à un changement de vie, par conséquent lorsque je m'éloigne des occasions prochaines du péché, autant que cela est en mon pouvoir, c'est-à-dire de ces occasions prochaines que l'on nomme *volontaires*. Car il y a aussi des occasions prochaines de péché, nommées *nécessaires* et qu'on ne peut absolument éviter, ou du moins sans mettre en jeu de plus hauts intérêts. Par exemple, une épouse qui doit vivre avec son époux, quoiqu'il lui soit une occasion prochaine de péché; un médecin, un confesseur, un juge, un garde-malade, un serviteur, ne trouvent-ils pas bien des fois, dans l'accomplissement même de leurs devoirs, un danger, une occasion prochaine de péché? Mais si une semblable occasion prochaine et *nécessaire* ne peut ni toujours, ni sur-le-champ s'éviter, elle peut au moins se changer en une occasion *éloignée*, c'est-à-dire que je dois d'autant plus armer en moi l'homme intérieur contre cette occasion extérieure, combattre sérieusement le penchant inté-

rieur au mal, affermir ma volonté contre le péché, en employant les moyens qui me sont si richement offerts pour cela, par exemple : les grâces des sacrements, de la prière, l'invocation de la Sainte Vierge, de mon ange gardien, le souvenir fréquent de la présence de Dieu, la méditation des vérités éternelles, en particulier des fins dernières de l'homme.

Je dois donc éviter l'occasion prochaine du péché, de toute l'étendue de mes forces, et quand même cela me serait de la dernière difficulté, ce qu'expriment bien ces paroles du Sauveur : Si votre main ou votre pied vous scandalisent, coupez-les et jetez-les loin de vous : il vaut mieux entrer dans la vie boiteux, ou estropié, qu'être jeté, ayant deux pieds et deux mains, dans le feu éternel [1]. Si les occasions volontaires et prochaines du péché ne sont pas ainsi évitées, il ne peut être question de vrai et sincère repentir, lors même qu'un torrent de larmes amères serait versé.

Vous avez, par exemple, une liaison avec une personne d'un autre sexe, non dans l'intention de vous unir à elle par les liens du mariage, mais pour entretenir avec elle de chimériques intrigues, pour contenter votre sensualité ou votre vanité : il vous faut rompre cette liaison, ou vous n'avez nul repentir.

1. *Saint Mathieu*, XVIII, 8.

Vous avez entre les mains ou vous lisez des écrits frivoles, dangereux pour la foi et les mœurs, soit livres, romans, journaux, feuilletons, et par cette lecture vous causez un dommage réel à l'innocence et à la pureté de votre cœur, à la candeur, comme à la joie d'une foi toute filiale ; il vous faut rejeter loin de vous ces écrits, ces journaux, ces romans, ou vous n'avez nul repentir véritable.

Vous avez dans vos appartements des images, des représentations, des peintures équivoques, immorales, qui souillent votre imagination et corrompent votre cœur : vous devez les éloigner, ou votre repentir n'est ni vrai, ni sincère.

Vous fréquentez des maisons, des sociétés, où vos principes religieux et vos convictions morales sont attaqués ; dans ce milieu, des doutes se sont élevés contre votre foi, ou votre vertu a souffert quelque dommage : il vous faut fuir ces maisons et ces sociétés, ou votre repentir et votre bon propos n'ont aucune valeur devant Dieu.

Vous fréquentez des spectacles, vous assistez à des bals, à des soirées où les règles de la convenance et de la morale chrétienne ne sont pas observées, et vous en sortez avec une imagination salie ou un cœur inquiet : il vous faut abandonner ces divertissements, ou votre pénitence, votre conversion est vaine ; et quand même le prêtre trompé vous absoudrait ici-bas, la sentence ne serait pas ratifiée dans le ciel.

Quand il s'agit de semblables occasions volontaires et prochaines du péché, il ne peut y avoir absolument aucune alternative.

Et quand même vous ne succomberiez pas à un danger si immédiat, ce qui est à peine supposable, y demeurer exposé serait déjà un péché ; car mettre si étourdiment le salut de son âme en péril est déjà un péché.

Le *troisième* point, enfin, dans lequel Pierre converti se présente comme un si magnifique modèle à imiter, c'est dans son *ardeur* pour la *pénitence.*

« Il alla dehors, » dit de lui l'Evangile, « et *pleura amèrement.* » Mais ce ne fut pas seulement une fois qu'un torrent de larmes coula ainsi de ses yeux. Suivant une ancienne tradition, les pleurs qu'il répandit sur sa chute, furent si fréquents qu'ils creusèrent leur sillon le long de son visage ; et pendant tout le reste de sa vie, au chant du coq, il se levait de sa couche, et, prosterné sur la terre, il conjurait son Seigneur et Maître de lui pardonner son péché. Sa vie tout entière fut consacrée au saint amour et à la pénitence.

Et pourtant son péché ne lui avait-il pas été pardonné complétement ; n'avait-il pas reçu le pardon de la bouche de son Seigneur lui-même? Quelles conséquences en tirerai-je alors, si je vois le bois vert ainsi traité?

J'établis ici une différence entre parfaits et imparfaits pénitents, et je trouve alors que les uns se soumettent à

ce qui constitue la troisième partie du sacrement de Pénitence, à la *satisfaction*, seulement par nécessité, par devoir, tandis que les autres s'y adonnent de tout cœur et dans un saint élan d'amour.

C'est-à-dire que je nomme pénitents imparfaits ceux qui reçoivent le sacrement étant suffisamment préparés, qui le reçoivent avec un repentir, dans lequel la crainte (surnaturelle) des peines éternelles a autant de part que l'amour surnaturel envers Dieu, et même l'emporte sur lui. Quoique la coulpe et les peines éternelles dues à leurs péchés soient remises par le sacrement, la vie nouvelle de leur âme est cependant faible encore. Le péché est détruit en eux, mais il s'y trouve encore certains restes d'attachement pour lui. Le feu de l'amour brûle dans leur âme, mais non avec cette ardeur qui la purifierait de la rouille que la convoitise y a attachée; ils ont le zèle du service de Dieu, mais ce zèle faible et imparfait n'est pas à la hauteur de tous les obstacles. Ils ont pour les péchés mortels une détestation suffisante, mais elle est trop faible quant aux péchés véniels; et semblables à un convalescent qui sort à peine d'une maladie grave, ils sont dans le danger constant d'une facile rechute. Cette espèce de pénitents imparfaits ne peut se dispenser de fournir une satisfaction, ne serait-ce que pour cette seule raison qu'elle est, malgré son amertume, le remède nécessaire à leur faiblesse

En tant qu'elle est, pour eux médicinale, qu'elle doit leur donner la force d'agir, elle ne peut être suppléée même par les *Indulgence.s* Mais outre les pénitences ou peines curatives (*pœnæ medi cinales*), on distingue encore les peines *correctionnelles* (*pœnæ vindicativæ*), c'est-à-dire celles dont on est redevable à la justice de Dieu, après que la dette du péché et les peines éternelles ont été remises par le sacrement. Ces pénitences sont ou imposées par le confesseur, ou faites volontairement par le pénitent qui les ajoute à celles qui lui ont été données au saint tribunal, ou bien elles se trouvent encore dans les souffrances envoyées de Dieu et supportées par le chrétien dans un véritable esprit de pénitence. Car dans le sacrement de Pénitence, la justice de Dieu doit avoir ses droits comme la miséricorde. Celle-ci me remet la dette et les peines éternelles, pour lesquelles Jésus-Christ seul pouvait satisfaire, et dont les mérites me sont communiqués par le sacrement. Mais comme représentant volontaire de la justice divine, je dois lui donner action contre moi-même, en satisfaisant pour les peines temporelles dues à mes péchés, en agissant et en souffrant en esprit de pénitence, et particulièrement en exerçant les trois bonnes œuvres par excellence : le jeûne l'aumône, et la prière. Loin de m'épargner moi-même, m'imaginant que la pénitence ne consiste que dans le changement de vie et non encore dans une sainte

correction personnelle, je dois brûler, tailler, afin que Dieu m'épargne dans l'éternité. Pour que je puisse acquitter complétement ces pénitences correctionnelles, l'Eglise me prête son secours par le moyen de l'indulgence ; je dois donc l'utiliser avec le plus grand zèle, et bien me garder de ne lui accorder que peu d'importance.

Mais j'ai distingué des pénitents imparfaits, les pénitents parfaits, c'est-à-dire ceux qui s'approchent du sacrement avec le repentir parfait (qui efface le péché même avant le sacrement, quand il est joint au désir de le recevoir réellement) ; ce sont des pénitents dans lesquels règne le parfait amour de Dieu, qui est lui-même la source du vrai repentir; c'est aussi cet amour qui a rompu les derniers liens qui les attachaient encore au péché. Quant à ces pénitents parfaits, je ne ne dis pas, certes, qu'il leur reste encore des peines expiatoires à subir dans le temps, puisque l'Eglise n'enseigne pas que ces peines demeurent *toujours* après la réception du sacrement, mais seulement la *plupart du temps*. Cependant, lors même qu'ils n'auraient pas à se soumettre à ces œuvres saintes de pénitence pour l'expiation de peines temporelles dues au péché, toutefois, dans la ferveur de leur amour, ils s'y assujettissent volontairement pour se rendre semblables à leur Seigneur et Maître. Car le divin Sauveur pour expier des péchés étrangers a vidé jusqu'à la lie le calice amer de la souf-

france, et eux, pour l'expiation de leurs propres péchés, n'en boiraient pas même quelques gouttes : cette pensée leur est insupportable. Je vois ce saint zèle d'expiation dans tous les grands pénitents que me nomme la sainte Ecriture ; je le vois en particulier dans Pierre converti. Et maintenant, puisque je vois et comprends, je serai bienheureux, si j'agis en conséquence !

CHAPITRE VII.

LE TRÈS-SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL.

Le très-saint Sacrement de l'autel n'est pas seulement le plus vénérable et le plus saint de tous les sacrements. il est encore le centre vivant de toute la religion, car il est Jésus-Christ lui-même, caché, avec sa divinité et son humanité, sous des espèces sensibles ; et le Christ est l'alpha et l'oméga de notre religion. On ne peut pas vraiment aimer et vénérer ce sacrement, le recevoir souvent dans de bonnes dispositions, et toutefois être un mauvais chrétien ; et, quel que soit le bien qu'on fasse, si l'on n'a pas un vrai amour comme un vrai respect pour ce sacrement, on ne saurait être un bon chrétien. C'est ainsi que toute vie morale et religieuse a son couronnement dans l'union avec Jésus-Christ.

Il ne peut être question ici d'approfondir les enseignements dogmatiques de l'Église sur ce saint Sacrement, mais bien plutôt, en supposant ma connaissance et ma foi affermies quant au fond même de cette

doctrine indubitable, il s'agit pour moi d'animer mon amour et ma vénération envers ce sacrement, d'exciter, de fortifier en même temps mon zèle, pour employer souvent et utilement ce moyen de grâce et de vertu, le plus saint et le plus actif de tous.

Mais pour arriver à ce but, il est nécessaire de revenir sur les principes touchant l'historique de ce mystère, de se rappeler toutes les figures de l'Ancien-Testament le représentant, comme aussi sa promesse et son institution dans le Nouveau-Testament.

Cependant, nous ne voulons pas entrer ici dans des détails circonstanciés sur les figures de ce sacrement et sur la promesse que Jésus-Christ lui-même en a faite ; nous nous arrêterons seulement un peu sur son institution réelle. Comme on le sait, le divin Sauveur institua la sainte Eucharistie la veille au soir de sa passion. Mais quel soir saint et solennel ! et combien sainte, combien formidable fut la nuit qui suivit un tel soir! Et comme tout ce qui entoure cette institution apparaît aussi plein de mystère ! Déjà les derniers préparatifs de la fête et de l'institution du festin sacré participent, pour ainsi dire, au mystérieux de l'acte en lui-même. Je vois comment le divin Maître envoie deux de ses disciples, Pierre et Jean, dont l'un est par excellence l'apôtre de la foi, l'autre, celui de l'amour, pour faire reconnaître à l'avance, par le choix même des disciples qu'il envoie, que le mystère

dont ils font les préparatifs, est lui-même le plus grand mystère de la foi, le plus grand mystère de l'amour. Je vois comment il enveloppe de mystère le message même qu'il leur confie, en leur disant simplement : « Quand vous entrerez dans la ville un homme viendra portant de l'eau ; suivez-le où il entrera, et vous direz au maître de la maison : Le Maître vous envoie dire : Où est le lieu où je pourrai manger la pâque avec mes disciples? Et il vous montrera une grande salle ornée de tapisseries ; disposez là tout ce qui est nécessaire. » Je vois maintenant, lorsque tout est prêt et qu'il se met à table avec ses disciples, comment il leur déclare qu'il a désiré de manger cette pâque avec eux. Et la solennité de l'Ancien-Testament terminée, je le vois ensuite se lever et commencer à laver les pieds de ses disciples, leur révélant par cette action symbolique sa profonde humilité, et leur donnant aussi par là à reconnaître de quelle pureté intérieure doivent être ornés ceux qui sont admis à la pâque de la nouvelle alliance. En un mot, je vois couvert d'un voile mystérieux tout ce qui précède, tout ce qui entoure l'institution de ce très-saint Sacrement. Et quoique dès sa plus tendre enfance, on ait une infinité de fois lu, entendu et médité l'histoire de cette institution et les paroles dans lesquelles l'Évangile la raconte, on la relit, on l'entend toujours avec une nouvelle émotion et un nouveau ravissement ; on se sent, à cette lecture toujours

intérieurement ranimé et élevé vers Dieu. Pour ainsi dire, à chaque mot du récit, on sent ce que cette action a d'important, d'élevé, de mystérieux; et celui qui n'a pas ce sentiment, celui que la simple et sublime beauté de la narration biblique ne touche pas, ne sera jamais ému par des paroles humaines.

Et pourrai-je jamais rester insensible, si je me transporte en esprit, comme je devrais le faire de temps en temps, dans la salle où le mystérieux festin est célébré, si je considère ce qui s'y passe et y prends part; si je m'inspire, autant que je le puis, des sentiments dont étaient pénétrés ceux qui y assistaient réellement, partageant leur attention, leur admiration, leur étonnement, lorsque le Maître tout à coup se lève de table, se ceint d'un linge, prend un bassin et leur lave les pieds à tous! Je sens leur confusion, leur trouble, leur crainte et leur tristesse, lorsqu'il leur annonce si clairement qu'il va les quitter, et qu'un d'entre eux le trahira; je les vois, étonnés, se regarder les uns les autres et aussi leur divin Maître; ils ne peuvent résister à leur sainte impatience de découvrir l'auteur de cette action si noire, mais l'un après l'autre lui demande « : Est-ce moi, Seigneur, ? » jusqu'à ce que Pierre fasse signe à Jean reposant sur la poitrine de Jésus, afin qu'il demande à celui-ci de leur indiquer plus précisément le traître. Quelle n'est point ma propre émotion, si je me représente toutes les agi-

tations, les émotions de leurs cœurs(sentiments que tant de peintres chrétiens ont essayé de reproduire à l'aide de leur pinceau, en figurant dans leurs traits l'image intérieure de leur âme)! Et si j'ose pénétrer dans l'âme du divin Seigneur lui-même, dans les sentiments dont il était ému lorsque, à la pensée que ceux qu'il avait tant aimés allaient bientôt l'abandonner, surtout dans le clair pressentiment des indicibles souffrances qu'il avait encore à endurer dans cette nuit terrible, je l'entends, après s'être mis à table, leur dire ces paroles : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous. » Et si d'un autre côté, je m'identifie à lui lorsqu'il pense à la reconnaissance, au bonheur, à l'amour et à la louange des millions de chrétiens de tous les siècles, solennisant après lui ce festin de l'amour, et à tous les fruits qu'en recueillera son Eglise, combien froid, combien insensible ne serais-je pas alors, si je n'étais ému et touché jusqu'au plus intime de mon âme!

On pourrait demander pourquoi notre divin Sauveur a attendu ce dernier soir de sa vie, pour instituer le très-saint Sacrement; à cette question, qui se rattache dans cette étude au but indiqué plus haut, nous répondrons, avec les saints Docteurs de l'Eglise, qu'il en a été ainsi, *premièrement* à cause de la nature même de ce que renferme ce sacrement. Car dans la sainte Eucharistie, c'est Jésus-Christ lui-même qui est contenu sous les espèces

sacramentelles ; c'est pourquoi il ne voulut se laisser à ses Apôtres, sous ces espèces saintes, qu'à l'instant où il allait, sous sa propre forme, se séparer d'eux ; de même que, c'est seulement quand l'empereur est absent, dit le Docteur angélique, que son image est exposée à la vénération de ses sujets [1].

L'institution de la sainte Eucharistie eut lieu le soir qui précéda sa passion, *deuxièmement*, parce que ce sacrement devait en être le constant mémorial. Car, puisqu'il n'y a pas de salut sans la foi en la passion du Dieu-Homme, par conséquent, en aucun temps, la représentation et la vivante exposition de cette passion ne devaient faire défaut. Dans l'Ancien-Testament, l'agneau pascal en était la mystérieuse image ; voilà aussi pourquoi l'Apôtre dit : « Le Christ notre agneau pascal a été immolé [2]. Dans le nouveau, l'agneau pascal est remplacé par le sacrement de l'Eucharistie, symbolique célébration de cette passion, comme l'agneau pascal en était la figure ; seulement, ici, l'image et la réalité existent ensemble. C'est pour cela même que Jésus-Christ dit dans l'institution : « Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi. »

Troisièmement, le divin Sauveur institua le très-saint

1. *Somme théol.* p. III, q. 73, art 8.
2. I *Cor.* v, 7.

Sacrement à la fin de sa vie, parce que les derniers actes des amis mourants s'impriment plus profondément dans la mémoire de ceux qu'ils aiment, et qu'alors l'amour de ceux-ci est plus enflammé, leurs cœurs mieux disposés pour garder ineffaçables les impressions reçues. C'est comme si, prêt à se séparer de ses disciples, le Sauveur leur eût dit : J'agis avec vous comme un tendre père le fait envers sa famille, lorsqu'il sent que la mort va l'en séparer. Il leur laisse à tous un souvenir qui doit leur rappeler sa dernière heure, leur dernière rencontre avec lui ici-bas; il leur fait un legs précieux. Et moi, je vous laisse ce que je possède de meilleur, de plus précieux, mon corps pur et virginal, transpercé pour vous, mon sang, le prix si cher de votre rédemption. Ce legs doit vous faire souvenir de l'amour extrême que je vous ai témoigné en donnant ma vie pour vous.

Indiquant ceci, comme en passant, dans le récit de l'institution, l'évangéliste saint Jean dit : « Jésus qui avait aimé les siens, les aima jusqu'à la fin, » c'est-à-dire, à la fin encore, il leur laissa la plus grande preuve de son affection, en se donnant lui-même à eux et en instituant ce mystère comme le Testament de son amour.

Comme *quatrième* motif pour lequel Jésus-Christ a institué ce sacrement à la fin de sa vie, nous pourrions encore ajouter qu'il voulait par là, au dernier moment de la nôtre, nous ranimer, nous consoler, nous fortifier.

Car il apparaît clairement dans l'admirable promesse de ce sacrement qu'il était destiné à être également un saint viatique, un remède contre la crainte de la mort et un gage de la gloire céleste. Et lorsque sur mon lit de mort, je lutterai avec les douloureuses inquiétudes, les angoisses et tant de misères accablantes, qu'est-ce qui pourra mieux me soulager que cette pensée : mon divin Sauveur m'a tant aimé, qu'à la fin de sa vie il s'est oublié lui-même pour ne songer qu'à moi; il m'a légué cet auguste sacrement pour être mon viatique dans le voyage de l'éternité?

On le voit, le sacrement de la très-sainte Eucharistie est réellement en soi un mystère plein d'amour; mais les circonstances qui en accompagnent l'institution font apparaître encore avec plus d'éclat cet amour infini.

Et maintenant, sera-t-il encore besoin pour moi d'un commandement, pour que je consacre à ce mystère de l'amour, un amour reconnaissant et réciproque comme mon plus profond respect?

Qui serais-je si je refusais au très-saint Sacrement cet amour comme ce respect le plus profond?

Les occasions ne manquent pas dans lesquelles je puis offrir à ce mystère infiniment adorable, l'amour et l'hommage de mon cœur tout entier. Assister à la sainte Messe, recevoir les bénédictions du saint Sacrement, l'accompagner lorsqu'on le porte aux malades ou dans les pro-

cessions publiques, ne sont-ce pas autant d'occasions dans lesquelles je suis invité à présenter à mon divin Jésus, caché sous les voiles eucharistiques, ma louange, mon amour et mon respect; et n'est-ce pas en même temps une occasion pour moi de le confesser devant les hommes? Et si je suis animé d'un véritable esprit de foi, me contenterai-je des occasions qui se présentent, ne les rechercherai-je pas plutôt de mon propre mouvement? Combien douces et délicieuses, et en même temps combien riches en grâces ne sont pas les *visites au saint Sacrement?* Qui comptera les conversions commencées au pied du sanctuaire, où le Dieu caché nous attend à toute heure? Qui comptera tous les bons desseins qui s'y sont affermis, les victoires qui s'y sont préparées pour la vertu? Qui a jamais salué le très-saint Sacrement avec un véritable esprit chrétien et n'a pas expérimenté en lui-même la douceur de cette promesse : « Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai! »

Mais je ne dois pas me contenter de vénérer la très-sainte Eucharistie, je dois la recevoir réellement, car elle a été aussi instituée pour être ma nourriture spirituelle. Et ce n'est que dans la communion qu'elle verse sur moi la plénitude de ses faveurs. Par cette manducation, je m'unis à Jésus-Christ aussi intimement que la nourriture et le breuvage s'identifient à mon corps; ou

mieux encore, c'est le Christ qui s'unit intimement à moi. Par son incarnation, un jour, il vint s'identifier à notre nature humaine; et dans ce sacrement, qui est pour ainsi dire une incarnation continuée, il s'unit en particulier à chaque personne qui le reçoit; et comme dans son incarnation il attira à lui la nature humaine et se l'unit personnellement, par conséquent la même chose arrive dans la sainte communion. Ce n'est pas nous qui nous unissons à Jésus-Christ, mais c'est lui qui s'unit à nous. La nourriture terrestre que nous prenons, étant moindre que nous, s'assimile à notre corps, elle devient notre chair, notre sang; mais cette nourriture supérieure, cette nourriture divine ne veut pas se changer en nous, elle veut nous changer en elle. Le Christ ne veut pas nos imperfections, notre faiblesse, nos convoitises, notre tiédeur et notre paresse; mais c'est nous qui devons attirer à nous ses perfections, sa force céleste, son pur et saint amour, son zèle pour la gloire de Dieu, son incomparable humilité, sa douceur, son amour de la paix; en un mot, c'est son esprit que nous devons revêtir; nous devons dans ce sacrement, nous assimiler toutes ses vertus, sa grâce qui nous est nécessaire pour les pratiquer, nous devons nous unir à sa divinité. Oui, par la communion, nous sommes, pour ainsi dire, *divinisés*. Le Dieu devenu homme et l'homme devenu Dieu s'unissent ici de la façon la plus intime, comme il le dit lui-même : « Celui

qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui. »

Les théologiens énumèrent plusieurs effets d'une bonne communion. Elle entretient et fortifie en nous la vie spirituelle, elle nous ranime par le vin si doux de la bonté divine. Elle efface en nous le péché véniel; et, par le feu sacré de l'amour divin qu'elle allume dans nos âmes, elle affaiblit celui des désirs impurs. La sainte communion faite avec de bonnes dispositions nous préserve du péché mortel ; car puisque ce péché, comme le dit le Docteur angélique, est une espèce de mort spirituelle, nous en sommes alors gardés pour l'avenir, de la même manière que le corps est préservé de la mort naturelle, par un double moyen. Premièrement, par la nourriture et les médicaments la nature de l'homme est à l'intérieur affermie, fortifiée contre le dépérissement et la corruption interne, et deuxièmement ensuite son corps est protégé contre les accidents et les attaques extérieures, par les armes dont il est pourvu, et au moyen desquelles il peut résister. C'est de la même manière que le très-saint Sacrement nous préserve de la mort spirituelle du péché. Comme nourriture et médecine de l'âme, il nous garde à l'intérieur du dépérissement et de la corruption de la vie spirituelle, puis comme signe de la passion de Jésus-Christ, par laquelle les démons sont vaincus, il est une arme sûre nous protégeant contre l'effort des ennemis

de notre salut, suivant ce que dit saint Jean Chrysostome [1] que nous revenons de la sainte table comme des lions enflammés, terribles aux démons[2].

Mais toutes ces opérations salutaires sont contenues dans l'effet principal d'une bonne communion, qui est de nous unir intimement à Jésus-Christ. Cette sainte nourriture a pour effet de réunir en elle, comme la manne du désert, les goûts les plus agréables, et il ne dépend que de nous de jouir de ces goûts divers et exquis. Tantôt vous devez y goûter, dit le savant Bossuet, la sainte humilité, tantôt la sainte mortification, tantôt la charité fraternelle, tantôt l'amour des ennemis, tantôt la sainte joie qui vous transporte en esprit dans le ciel, tantôt la sainte tristesse qui vous inspire le dégoût du monde et le désir de la pénitence. Tantôt vous avez besoin du feu d'un saint zèle et du charbon sur l'autel [3] qui, toutefois, pour vous purifier et vous enflammer, n'est rien en comparaison du saint et précieux corps du Seigneur. Ou bien encore, c'est l'esprit de contrition qui est requis, ce sont les larmes de la pénitence; alors ce corps divin vous fera verser plus de larmes que la pécheresse de l'Evangile n'en répandit aux pieds de son divin Sauveur.

1. *Hom. super Joh.* 45.
2. Saint Thomas d'Aquin, *Somm. théol.* p. 3. qu. 79, art. 6.
3. *Isaïe*, VI, 6, 7.

Hélas! que l'on est malade quand on ne trouve plus de goût même à cette nourriture exquise, et que, semblable aux Israélites grossiers dans le désert, on préfère à cette manne délicieuse les viandes d'Egypte!

Tous ces effets salutaires dont nous venons de parler, ne peuvent s'appliquer qu'à la communion digne. Et on communie dignement quand auparavant on s'est éprouvé soi-même, quand, par le sacrement de Pénitence, on a purifié son cœur, au moins des péchés graves dont on se reconnaît coupable, et qu'on s'approche de la table sainte avec une véritable dévotion et un vrai respect. Au contraire, la communion indigne, celle que l'on fait avec la *conscience chargée* d'un péché grave, produit justement les effets tout opposés : elle est un nouveau péché très-grave, un sacrilége; et d'après les paroles de l'apôtre saint Paul, on mange par là *son jugement et sa propre condamnation.*

Mais l'Eglise, qui garde en tout la plus sage mesure, a rejeté les exigences exagérées que veulent imposer les Jansénistes, essayant ainsi de détourner de la sainte communion les âmes timides et timorées, pour les priver des fruits qu'elles en retireraient; par exemple, ils prétendent qu'on ne doit s'approcher de ce sacrement que lorsqu'on a pleinement satisfait pour les péchés mortels, ou quand la charité parfaite est devenue dominante dans le cœur.

Plus l'âme est purifiée, même des péchés véniels, au

moins de ceux qui sont volontaires et réfléchis; plus elle est humble, animée de fervents désirs, pénétrée d'un ardent amour pour recevoir cet auguste Sacrement; plus aussi la communion qu'elle fait est bonne et sainte; bien qu'on ne puisse dire que celui-là même qui est le mieux disposé, qui s'approche de ce sacrement avec l'amour de Dieu le plus enflammé, reçoive d'une manière absolument parfaite. Mais on ne doit pas faire de ce qui est un simple conseil, un devoir rigoureusement obligatoire. Il ne faut pas oublier que les sacrements, même le plus grand et le plus saint de tous, sont aussi bien des moyens de guérison que des moyens de salut, qu'ils sont institués pour des hommes faibles, infirmes, fragiles. On ne doit pas ravir aux faibles le pain fortifiant, nourrissant, le vin précieux qui forme les Vierges; on ne doit pas chercher à priver de cette grâce les âmes qui en ont besoin et les abandonner sans défense aux ennemis de leur salut. L'Eglise oublie et pardonne beaucoup d'injustices qui sont chaque jour commises envers elle; mais rien ne lui cause plus de douleur que de s'entendre accuser calomnieusement de ne pas aimer assez Jésus-Christ, ou de ne pas exiger assez d'amour et de vénération pour son Sauveur et son époux, dans le sacrement qui est son plus grand trésor. Combien n'a-t-elle pas enfanté d'apôtres zélés, de martyrs et de confesseurs, d'anachorètes et de parfaits pénitents, de docteurs inspirés de Dieu, de vierges constantes et pures, com-

bien de millions de Saints ! Mais afin qu'elle soit la vraie mère des saints, afin que comme Eglise catholique, universelle, elle embrasse tous les peuples comme aussi toutes les espèces, tous les états et toutes les classes d'hommes, elle ne doit pas déposer le flambeau que son divin fondateur lui a mis en main. Elle ne doit aller ni en deça ni au delà de la vérité et de la loi de Jésus-Christ, qui est sa seule règle ; elle doit s'opposer aux exagérations des fanatiques orgueilleux, autant qu'à une lâche pusillanimité et à un fâcheux découragement, et ne déviant ni à droite, ni à gauche, elle doit marcher à travers les siècles d'un pas toujours égal, toujours ferme, toujours tranquille.

Il y aurait maintenant encore à répondre à la question combien souvent il faut recevoir la sainte communion. Et avec la brièveté qui nous est ici imposée, nous dirons, comme cela se déduit absolument des oracles de notre divin Sauveur, qu'il existe un commandement de Dieu qui oblige tous ceux qui sont parvenus à l'âge de discrétion, de recevoir la sainte communion ; conformément à ce précepte, et pour des motifs évidents, je suis obligé à la réception de la sainte Eucharistie lorsque je suis en *danger de mort*. De plus, toujours en vertu du commandement divin, j'y suis encore obligé souvent pendant ma vie, la sainte communion ayant été instituée par Jésus-Christ pour être la nourriture spirituelle de mon âme. Et si je ne veux pas que mon âme meure, il me faut donc la

nourrir fréquemment de ce pain de vie. L'Eglise a précisé le commandement de Dieu qui ordonne de communier souvent pendant la vie, en ordonnant que tout chrétien doit le faire, au moins une fois l'année, au temps pascal. D'après cela, je satisferais au commandement, dans sa stricte rigueur, par la communion annuelle, comme l'Eglise me la prescrit sous les peines les plus sévères, à moins qu'il n'existe quelques motifs extraordinaires me faisant un devoir de communier plus souvent, comme par exemple, s'il m'était à peine possible de vaincre autrement de grandes tentations. Mais le chrétien vraiment désireux de son salut, se contentera-t-il ici de ce que le devoir rigoureux réclame de lui? Les premiers chrétiens s'en contentaient-ils? Il est dit d'eux, dans les actes des Apôtres, qu'ils persévéraient « dans la sainte doctrine, dans la prière et dans la fraction du pain. » Il n'était nul besoin de l'aiguillon du précepte de l'Eglise, pour ceux qui ne connaissaient pas de plus grandes richesses que les trésors de grâce, conservés dans ce divin mystère d'amour, pas de peine plus sensible que celle d'en être privés.

Mais si le chrétien désireux de son salut, communie en tout cas plus souvent qu'une fois l'année, ne se contentant pas d'obéir au précepte rigoureux, mais voulant travailler à sa propre perfection, toutefois il est difficile de donner des conseils précis à ce sujet. Il est deux règles générales, sur lesquelles on peut s'appuyer pour répon-

dre à cette question : *combien souvent* faut-il communier ? *Premièrement*, on doit avoir également en vue, d'un côté le respect dû à ce sacrement, de l'autre les fruits précieux qu'on en retire ; et si le choix pouvait être hésitant entre ces deux considérations, il faudrait mieux préférer la fréquente communion à la plus rare. Et le Docteur angélique en explique très-bien la raison, quand il dit que si l'humilité et le respect nous éloignent de ce sacrement, l'amour nous en rapproche : lorsque Pierre, dans son humilité, dit à son divin Maître : « Retirez-vous de moi, car je suis un homme pécheur : » le Seigneur lui répond : « Ne crains point [1]. »

La *deuxième* règle qu'on doit se remettre en vue, se base sur la proposition suivante aussi certaine que juste, et généralement acceptée, elle est aussi du Docteur angélique : quoique en soi-même la fréquente communion soit à conseiller, de préférence à la plus rare, cependant ce conseil ne peut se donner à tous en général ; car, combien n'y a-il pas de personnes trop absorbées par les exigences de cette vie terrestre, par leurs soucis, leurs occupations, pour pouvoir, en bonne disposition d'âme, communier aussi souvent que cela serait d'ailleurs désirable ? Combien d'autres, tout en menant une vie, en général,

1. *Somm. th.* quæst. LXXX, art. 10.
2. Saint Thomas, *ibid.*

exempte de fautes, ne vivent cependant pas d'une manière assez surnaturelle, assez recueillie, assez fervente dans la prière et la méditation, pour qu'elles puissent recevoir tout le gain que procure la communion fréquente?

Même l'ardent désir de communier souvent n'est pas toujours un signe certain que cela nous serait salutaire; car il y a un faux appétit par la nourriture, il y a un désir hors de propos. L'Eucharistie est le pain des forts ; et de même qu'un médecin prudent interdit à celui qui est à peine convalescent et encore faible, l'usage trop fréquent d'une nourriture solide; de même chacun doit s'éprouver soi-même avec grand soin, afin de voir si un trop fréquent usage de cette nourriture spirituelle, extrêmement substantielle, ne lui serait pas plutôt un poison qu'une médecine salutaire. Et l'homme étant très-mauvais juge dans sa propre cause, doit alors prendre conseil de son médecin spirituel, c'est-à-dire de son confesseur, et se soumettre à sa conduite. Quelquefois, il est même salutaire, tout étant habituellement bien préparé à la sainte communion, de s'en abstenir cependant, afin d'exciter en soi une plus grande faim de cette viande sacrée et aussi afin de se mieux préparer à la recevoir, parce qu'une communion, faite dans d'excellentes dispositions, nous est d'une bien plus grande utilité spirituelle, que plusieurs auxquelles nous n'apportons pas une aussi grande dévotion et un si profond respect. Si vous

communiez très- fréquemment (et nous nommons communion très-fréquente celle qui est faite plus souvent que tous les dimanches et fêtes d'obligation), et si vous ne faites cependant aucun progrès dans la vertu et la perfection, montrant au contraire toujours les mêmes défauts et les mêmes faiblesses, la même impatience, la même mauvaise humeur, la même vanité, alors vous pouvez craindre avec raison que la fréquente communion ne serve pas pour votre salut ; et loin que cette communion soit un signe d'élection pour ceux qui mènent une vie non chrétienne (proposition que le pape Innocent XI a réprouvée), elle est plutôt, d'après la remarque de saint Alphonse, un signe de réprobation.

Nous terminons en rappelant un trait de l'histoire de l'institution de l'Eucharistie, qui nous est resté dans la mémoire, trait qui ne paraît pas d'une importance capitale, et qui pour beaucoup passe inaperçu, mais qui cependant, comme tout dans la sainte Ecriture, est très-important et très-précieux pour notre instruction et notre édification. Les saints Evangélistes nous disent que Jésus-Christ, après la célébration de la Pâque et l'institution de l'Eucharistie, chanta le cantique de louanges et d'action de grâces, et qu'ensuite il sortit de la salle pour aller au jardin de Gethsémani. L'*action de grâces* après la réception de la sainte Eucharistie, est pour nous un devoir important, grand et saint, de l'accomplissement duquel dé-

pend plus ou moins, tout le fruit de la communion.

Et je ne dois pas me contenter de faire, comme action de grâces, une simple prière, d'après une formule, pour ainsi dire récitée légèrement, précipitamment; non, je dois prier du fond du cœur (ainsi que le réclame le Rituel romain), je dois remercier Dieu avec ferveur pour cette grâce si précieuse et m'entretenir doucement avec *Jésus*, l'hôte divin de mon âme. Quelle grâce pourra-t-il alors me refuser! Ah! si les pécheurs endurcis, si les hommes du monde, grossiers et charnels, qui ne connaissent que les joies vides, les plaisirs si souvent dépravés et inspirant le dégoût, pouvaient comprendre ce qui se passe dans une âme qui, abîmée dans une sainte dévotion, emploie les heureux instants qui suivent sa communion à jouir des délices de la compagnie intime de son Dieu!

Je voulais décrire, dit sainte Thérèse, ce qui se passe dans l'âme lorsque, après la sainte communion, elle converse d'une manière si douce, si indiciblement douce avec Jésus, mais je ne le pouvais. Alors le Seigneur me parla, ainsi : « O ma fille, tu veux savoir et dépeindre l'état d'une âme vraiment chrétienne lorsque, après la sainte communion, elle est unie à son Dieu dans une oraison ardente. — O ma fille, l'âme s'anéantit en quelque sorte elle-même pour se perdre d'autant plus en moi. Ce n'est plus *elle* qui vit, mais c'est moi qui vis en elle : ici, elle pense sans penser, elle comprend sans comprendre, car

elle est élevée au-dessus d'elle-même. Dans ce délicieux colloque d'amour, se produisent en l'âme les plus fortes résolutions et mûrissent les plus courageux desseins; c'est alors que naissent en elle les plus vifs désirs du ciel! là seulement, elle conçoit une très-grande horreur du péché; là seulement, elle reconnaît la vanité du monde; là seulement, elle sent toute sa faiblesse et son impuissance; là seulement, rayonne en elle du plus vif éclat le soleil éternel, et dans son intérieur aucune toile d'araignée ne peut rester cachée, devant l'éblouissante clarté de cette lumière divine. »

Et si l'exemple de Jésus-Christ et de ses disciples ne m'entraîne pas, celui de Judas doit au moins m'effrayer. Il est dit qu'aussitôt après avoir mangé le pain, il sortit de la table et s'éloigna. Mes lèvres encore humides du sang de Jésus, reviendront-elles incontinent à des discours inutiles et frivoles, et, après la sainte communion, me comporterai-je comme si je venais de me livrer à je ne sais quelle occupation quotidienne commune et habituelle?

Saint François de Sales désire au moins un quart d'heure d'action de grâces et d'entretien avec Jésus, et saint Alphonse dit qu'après la sainte communion nous devons nous entretenir seuls avec Jésus-Christ une heure, une demi-heure, ou au moins un quart d'heure; car à proprement parler, notre action de grâces ne devrait finir qu'avec le jour.

CHAPITRE VIII.

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE EST CE QU'IL Y A DE PLUS NOBLE ET DE PLUS ELEVÉ DANS LE SERVICE DE DIEU.

Le saint sacrifice de la Messe s'offre ici à notre méditation sous un double point de vue. Lorsque nous le célébrons, ou que nous y assistons vraiment en esprit, nous offrons au Dieu très-haut, le plus grand hommage de profond respect et d'adoration qui lui appartienne ; et sous ce rapport cette célébration concorde avec notre devoir principal ici-bas, celui d'aspirer à notre fin dernière. Ainsi considérée, la sainte Messe n'est plus simplement un moyen de grâce ou de vertu chrétienne ; par elle-même elle devient un but. Mais celui qui donne à Dieu, reçoit en retour plus qu'il n'offre. Ce n'est pas Dieu qui devient plus riche par le don qui lui est offert, c'est au contraire celui qui présente ce don, c'est l'homme lui-même qui s'enrichit par son offrande ; or, à ce point de vue, la célébration du sacrifice de la sainte Messe est en même

temps un puissant moyen surnaturel de grâce et de vertu. Sous le premier rapport, la célébration de ce divin mystère, ou l'assistance à ce sacrifice sacré, eût dû trouver place dans la première partie de cet ouvrage ; mais pour ne pas rompre l'enchaînement des idées, nous nous sommes réservé d'en parler ici, d'autant plus qu'au début de cette seconde partie, nous avons fait remarquer la liaison intime existant entre la vertu chrétienne et les moyens auxiliaires pour la pratique de cette même vertu. Mais la haute importance qui, dans la vie chrétienne, doit être donnée au saint sacrifice de la Messe, considéré et comme centre de tout le culte dû à Dieu, et comme un des plus importants moyens de notre sanctification, fera comprendre pourquoi, nous arrêtant plus longtemps à cette célébration mystérieuse, nous y avons consacré deux chapitres. Dans celui-ci nous considérerons la sainte Messe comme l'acte le plus sublime du culte divin, et dans le suivant, nous le verrons comme l'un des moyens les plus efficaces pour obtenir notre salut.

Nous aimons à nous rappeler ce mot que dans notre jeunesse nous avons recueilli de la bouche même d'un de nos maîtres : Tant *qu'une* Messe sera encore célébrée sur la terre, disait-il, le démon n'y aura pas obtenu l'empire absolu. Cette parole paraît exagérée. Toutefois le chrétien fidèle et instruit y acquiesce de cœur. Mais d'un autre côté, combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui

attachent peu d'importance à la sainte Messe ou du moins qui ne la tiennent pas en assez haute estime, et ne retirent de leur assistance à ce saint sacrifice que peu ou point de fruit; et cela surtout parce qu'ils n'ont qu'une connaissance imparfaite de la grandeur et de l'importance de cette sainte célébration! Car même dans nos temps prétendus éclairés, l'ignorance en matière religieuse est souvent profonde, même parmi ceux qui se disent instruits. Or peut-il y avoir quelque chose de plus triste et de moins excusable que de rester aveugle devant les riches trésors dont notre sainte religion est dotée, et de ne savoir point en faire usage? Mais venons à notre but et rappelons-nous tout d'abord cette incontestable vérité : le sacrifice, aussi bien que la prière qui doit toujours y être jointe, ne forme pas seulement une partie essentielle de la religion, mais il en est la partie constitutive la plus essentielle. Et en effet, nous ne comprenons pas ici le mot de sacrifice dans son sens impropre; car dans ce sens, on nomme sacrifice toute bonne œuvre, soit intérieure, soit extérieure, faite en vue de Dieu, et qui lui est par cela même consacrée et offerte. Tout acte de mortification que j'exerce pour lui, tout bon propos que je forme, toute œuvre de charité accomplie envers le prochain, par amour pour Dieu, servent à lui prouver mon amour, ma reconnaissance et mon respect, et à renouveler la sainte alliance que j'ai

contractée avec lui. De tels sacrifices sont d'une grande valeur dans la vie morale et religieuse. Ainsi rapportées immédiatement à Dieu, mes bonnes œuvres sont élevées d'une sphère simplement morale jusqu'à la sphère religieuse et par cela même perfectionnées : elles me sont aussi rendues plus faciles. Pardonner de tout cœur à un ennemi l'injure qu'il m'a faite, n'est pas chose aisée pour la nature humaine telle qu'elle est depuis sa déchéance ; mais cela me devient facile aussitôt que, avec les yeux de la foi, je vois dans cet ennemi Celui qui a dit : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Mais quelques mérites que puissent avoir de tels sacrifices, mérites qui s'allument ou doivent s'allumer au vrai sacrifice, toutefois ils ne le sont pas, et ne peuvent le remplacer. Le sacrifice proprement dit est un acte extérieur de la religion par lequel un ministre de cette religion, un prêtre, offre solennellement au Seigneur Dieu, en reconnaissance de sa souveraineté absolue, une chose qui doit être par conséquent — ou détruite dans son essence première, ou changée en une autre. Cela arrivait ainsi, dans l'ancienne loi, par exemple, pour les sacrifices d'animaux. Ils étaient égorgés, conséquemment détruits dans leur être primitif, et offerts à Dieu d'une manière solennelle par un ministre de la religion. Il n'en était pas autrement dans les sacrifices des païens. Toujours le sa-

crifice apparaît comme un acte religieux, toujours il est solennellement accompli et accompagné de cérémonies saintes ; toujours c'est un prêtre qui l'offre, toujours la matière du sacrifice est offerte à Dieu ou aux dieux. Or, est-il nécessaire de dire que de tels sacrifices appartiennent à l'essence même de toute religion? C'est un fait prouvé dans toute l'histoire de l'humanité qu'il n'a jamais existé de religion sans sacrifices ; nous le voyons clairement démontré déjà dans le paradis où Dieu les ordonne positivement; nous en trouvons aussi la base dans la loi naturelle, comme nous l'enseigne le Docteur angélique : La raison naturelle, dit-il, commande à l'homme de prouver à Dieu sa soumission et son respect, d'une manière qui réponde à sa double nature, c'est-à-dire non-seulement par des actes intérieurs, mais encore par des signes extérieurs, en offrant à son souverain Maître, comme signe et expression de sa dépendance et de son profond respect, des dons extérieurs, comme aussi autrefois les vassaux témoignaient de leur reconnaissance et de leur vénération envers leur seigneur, en lui présentant des dons.

Mais comme toute religion a son sacrifice, la religion parfaite, c'est-à-dire la religion chrétienne, doit avoir aussi un sacrifice essentiellement parfait. Les sacrifices des païens, comme leurs religions elles-mêmes, n'étaient qu'une contrefaçon de la vérité ; la religion judaïque en

était la figure, le sacrifice chrétien est cette vérité elle-même.

Ce parfait sacrifice de la religion chrétienne, c'est celui de Jésus-Christ en croix. Dans ce sacrifice, but et fin de ceux de l'ancienne alliance, tout est parfait et infiniment parfait, le sacrificateur, la victime, le but. Comme nous l'enseigne la doctrine catholique, Jésus-Christ, pour perpétuer son sacrifice et le renouveler d'une manière non sanglante, a institué, la veille de sa passion, la solennité eucharistique, le saint sacrifice de la Messe. Il est la représentation et l'image de celui de la croix dont il perpétue éternellement la mémoire ; il n'en est pas une simple image, mais la représentation réelle ; il est tout à la fois, image et vérité, à peu près comme le Fils de Dieu, image du Père éternel, lui est cependant égal en substance. Sur la croix, Jésus-Christ s'est offert d'une manière sanglante en versant tout son sang, à la sainte Messe il s'offre d'une manière non sanglante : car une fois mort, il ne meurt plus ; sur la croix il s'est offert lui-même, à la Messe il s'offre par les mains du prêtre ; sur la croix il nous mérita la grâce de la rédemption, à la Messe il nous applique, dans la mesure de nos dispositions, les mérites de cette grâce, c'est-à-dire le fruit du sacrifice de la croix.

En un mot, le saint sacrifice de la Messe est *le même essentiellement* que celui de la croix, avec cette différence qu'il n'est pas le sacrifice de Jésus-Christ seulement

mais qu'il est, en quelque sorte, le nôtre. Car sur l'autel, le divin Sauveur s'offre à son Père céleste par nos mains ; et nous devons, ne faisant plus qu'un avec lui, entrant dans ses intentions et embrassant pour ainsi dire sa croix, nous attacher à ce sacrifice qui est le sien.

Nous voici devant vous, ô Père céleste, disons-nous en célébrant ce sacrifice, nous nous reconnaissons redevables d'une louange infinie à votre infinie Majesté. Nous vous devons aussi une reconnaissance infinie pour les grâces et les bienfaits sans nombre dont vous nous comblez. Nous vous offrons une expiation infinie pour les innombrables offenses que nous avons commises envers vous. Nous vous payons le tribut de nos très-humbles demandes pour les besoins sans nombre et les dangers incessants auxquels nous sommes exposés. Mais combien ces actes de notre louange, de notre gratitude, de notre expiation et de nos demandes, ne sont-ils pas misérables et indignes de paraître devant vous. Cependant nous les unissons au sacrifice de louange, d'actions de grâce, d'expiation et de demande de votre Fils Jésus-Christ, sacrifice qui vous est infiniment agréable ; et nous vous les offrons en vous priant, pour l'amour de ce cher Fils, de vouloir bien agréer ces hommages tout indignes qu'ils sont, ainsi que le sacrifice de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous possédons, et de plus nous vous conjurons de nous faire grâce et miséricorde !

La sainte Messe étant ainsi comprise dans le sens du sacrifice de Jésus-Christ, et en même temps du nôtre, son vrai rite, qui, d'après les anciennes liturgies, repose dans ses parties principales sur des bases apostoliques, s'éclaire et se comprend.

Ce rite ne nous remet pas seulement devant les yeux toute la beauté, la dignité et la grandeur de cette célébration divine, il nous montre encore dans quel esprit nous devons la solenniser. Si nous nous représentons cet ensemble de prières et de cérémonies, constituant le rite de toute la célébration de la sainte Messe, nous voyons qu'il commence par la *Prière au bas de l'autel* et par le *Confiteor*, cette humble confession du prêtre et des assistants [1]. Car quelque justes que nous paraissions aux yeux des hommes, nous ne sommes cependant pas dignes de nous présenter devant Dieu, et de célébrer ce mystère sacré, qui inspire aux anges mêmes l'admiration, le respect et l'étonnement.

L'*Introït* est une prière ordinairement tirée des psaumes, ou d'autres parties de la sainte Ecriture. Il donne en quelque sorte le ton à la disposition qui doit être excitée en nous par tous les offices du jour; et c'est pourquoi il

1. Nous nous attachons principalement, dans cette explication du rite de la sainte Messe, à la magnifique exposition de saint Thomas. *Somme théol.* p. 3, qu. 83, art. 5.

exprime, ou la louange, la joie, la reconnaisance, l'admiration, ou encore la sévérité et la tristesse, selon que le comporte la solennité du jour, du mystère ou de l'événement. Avec l'Introït, se tiennent en relation le *Graduel*, l'*Offertoire* et la *Communion* qui suivent pour ainsi dire le ton qu'il a donné et le font résonner de nouveau. Le *Kyrie eleison* vient tout de suite après. Cette prière est l'expression du sentiment de notre misère. Hélas! nous ne sentons que trop que nous sommes encore dans la vallée des gémissements et des larmes! Ce cri de secours élevé vers Dieu est répété neuf fois : trois fois *Kyrie eleison* pour la personne du Père; trois fois *Christe eleison* pour la personne du Fils; trois fois *Kyrie eleison* pour la personne du Saint-Esprit. Chaque invocation est répétée trois fois, soit en vue de notre triple misère : misère de l'ignorance, misère de la faute, misère de la punition, soit en l'honneur des trois personnes qui sont en elles-mêmes indivisibles.

Le *Gloria in excelsis* s'y joint immédiatement. Cette hymne sublime que les anges firent retentir sur les montagnes de Bethléem pendant la nuit bénie où naquit le Sauveur, ne devait pas manquer ici, où le souvenir de cette naissance est renouvelé. Ce chant de louange descendit alors du Ciel sur la terre; maintenant il remonte de la terre au Ciel. Car la paix, l'union intime est rétablie entre eux par le grand Pacificateur venu du ciel, ce Médiateur

divin, dont la mission eut pour but de les réunir. Il était tout à fait convenable que le *Kyrie* se rattachât au *Gloria*. En effet, du sein de notre misère, nous aspirons vers la gloire du Ciel; et ce n'est que quand nous sentons bien les souffrances de l'exil que nous désirons ardemment la patrie. De plus, nous ne sommes dignes d'offrir à Dieu nos louanges que s'il nous en rend moins indignes, en exauçant le cri de notre détresse. Cependant, on ne chante cette hymne que dans les Messes qui revêtent un caractère de joie et d'allégresse, tandis qu'elle est supprimée dans celles dont le sujet réclame le sérieux, la tristesse.

Au *Gloria* se lie enfin la *Collecte*, cette prière que le prêtre fait pour lui et pour le peuple assemblé, pour que tous deviennent dignes des grands mystères qui se préparent, et afin que Dieu exauce favorablement les demandes qu'ils lui adressent pendant la sainte Messe.

Le *Confiteor*, l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria* et la *Collecte* forment la *première préparation* pour assister dignement aux saints mystères.

Le *deuxième préparation* consiste dans l'instruction des fidèles, parce que le mystère qui est célébré ici, c'est-à-dire celui de l'Eucharistie ou du sacrifice eucharistique est de préférence le mystère de la foi. Dès la primitive Eglise cet enseignement a toujours été joint aux saints mystères, comme nous l'indique l'apologie de saint Justin. Mais cet enseignement est donné d'une double ma-

nière : d'abord plus préparatiore et moins parfaite, par la doctrine des Prophètes et des Apôtres, contenue dans l'*Epître* qui, dans les messes solennelles, est lue par les lecteurs et les sous-diacres appartenant aux ordres inférieurs. Ensuite, le chœur chante le *Graduel* indiquant le progrès dans la vie spirituelle, et l'*Alleluia*, expression de la joie chrétienne, ou le *Trait* qui, dans les offices portant un caractère de tristesse, est la manifestation de la douleur et des soupirs de l'âme. Telles sont les dispositions que doivent exciter en nous les leçons des Apôtres et des Prophètes.

Les fidèles sont ensuite instruits d'une manière plus parfaite par les enseignements du Christ lui-même, enseignements renfermés dans l'*Evangile* qui, par cela même, est lu par les diacres appartenant à un ordre supérieur. Pour mieux exprimer le respect dû à cette sainte parole, les têtes se découvrent, des cierges sont allumés pour signifier la joie que l'annonce de la bonne nouvelle excite dans les âmes, et pour montrer que l'Evangile est la vraie lumière qui doit éclairer le monde. Le parfum de l'encens s'élève, symbole de la bonne odeur des vertus pratiquées par ceux qui reçoivent fidèlement la parole de Dieu et la font fructifier. Et le premier fruit de l'audition de l'Evangile étant la foi ou son accroissement, c'est pour cela que, immédiatement après, vient le *Credo*, dans les jours ou fêtes, dont

l'objet a un rapport particulier avec le symbole, c'est-à-dire aux fêtes du Sauveur lui-même, à celles de sa sainte Mère, des Apôtres, des Docteurs, des saints Patrons des Eglises, comme aussi tous les dimanches de l'année.

Le peuple est maintenant préparé à la sainte action elle-même. La solennité proprement dite, la *Missa fidelium* (messe des fidèles) commence. Elle est ainsi nommée, parce que, anciennement, les fidèles seuls devaient y prendre part, tandis que les infidèles, comme aussi les catéchumènes et les pénitents, étaient préalablement congédiés de l'Eglise par l'*Ite Missa est.*

Après la prière nommée *Offertoire*, le prêtre offre les dons du sacrifice, le pain et le vin, comme les emblèmes de toute nourriture terrestre, ce qui est principalement exprimé par les prières correspondant à cette oblation, dans lesquelles Dieu est supplié de vouloir bien accepter avec complaisance les dons de son peuple. Le prêtre alors s'incline humblement dans le sentiment de sa propre misère et de son indignité devant une mission si sainte, et élevant les mains et les yeux vers le ciel, il dit ensuite plein de confiance : « Venez, Dieu saint, tout-puissant et éternel, et bénissez ces dons offerts en l'honneur de votre saint nom. »

Ensuite a lieu le *Lavement des mains*, signe symbolique de pureté ; il est accompagné de la prière *Lavabo ;* comme conclusion de l'offrande vient la belle et saisis-

sante prière : *Suscipe.* Recevez, ô Trinité sainte, cette oblation que nous vous présentons en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, en l'honneur de la sainte Vierge Marie, de saint Jean-Baptiste, et des saints apôtres Pierre et Paul, des saints dont les reliques sont ici et de tous les autres saints, afin qu'elle serve à leur honneur et à notre salut, et afin que ceux dont nous honorons la mémoire sur la terre, prient pour nous dans le Ciel.

Le prêtre invite aussi les assistants dans l'*Orate, fratres*, à unir leur prière à la sienne, afin que le sacrifice soit agréable à Dieu, le Père tout-puissant.

La *Préface* avec cette hymne sublime, le triple *Sanctus*, est la plus digne, la plus noble introduction au rite divin qui va suivre : le *Canon*. Tout dans les prières du Canon respire la sainteté et la divinité, tout y est antique et vénérable ; et, excepté les prières que nous trouvons dans la sainte Ecriture, enseignées par Dieu lui-même ou inspirées aux saints par l'Esprit divin, il n'est rien de si digne d'honneur, de si saint et de si élevé.

Le célébrant fait d'abord mémoire de ceux pour qui le saint sacrifice est offert, à savoir de l'Eglise universelle, ensuite des assistants et de ceux pour lesquels il a spécialement l'intention de prier ; il renouvelle la commémoration de tous les saints, implore leurs suffrages et passe ensuite à la *Consécration* elle-même, qui est opérée

en vertu des paroles toutes-puissantes, par lesquelles le Fils de Dieu a institué ce mystère pour jusqu'à la fin des siècles.

Le vrai corps et le vrai sang précieux de Jésus-Christ sont maintenant présents sur l'autel sous les deux espèces séparées du pain et du vin; nous nous prosternons et nous adorons.... L'oblation du Christ se renouvelle, et, dans les prières qui suivent la consécration et qui s'y rattachent, Dieu est conjuré de vouloir bien agréer avec complaisance ce sacrifice de son Fils, offert par nos mains; car bien que cette offrande lui soit toujours infiniment agréable, cependant il nous arrive souvent de lui déplaire, c'est pourquoi nous récitons cette prière. Le prêtre ensuite prie Dieu de vouloir bien nous rendre participants des effets du sacrifice et du sacrement, nous, en particulier ceux qui ont part au sacrifice, ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, et aussi ceux qui offrent le sacrifice : *Nobis quoque peccatoribus*, à nous aussi pécheurs. Ici commencent les prières qui ont rapport à la réception du sacrement et qui doivent nous préparer à la sainte communion, le *Pater noster* (Notre Père) avec le *Libera nos* (Délivrez-nous); l'espèce du pain est rompue en trois parts symbolisant la triple Eglise, l'Eglise triomphante au ciel, l'Eglise militante sur la terre et l'Eglise souffrante dans le purgatoire,— puis a lieu le baiser de paix et la réunion des deux espèces par une

par celle de l'espèce du pain mise dans le calice : la séparation, et ensuite la réunion de ces espèces, représentent la *mort* comme aussi la *résurrection* de Jésus-Christ. Ensuite vient l'*Agnus Dei* trois fois répété et la prière pour la paix, parce que ce sacrement ici présent est celui de la paix et de l'unité, ensuite les deux autres prières préparant immédiatement à la communion, le *Domine Jesu Christe* et le *Perceptio corporis tui.* Puis la *Communion* elle-même.

La dernière partie de la Messe se compose de l'action de grâces, de même que le Christ, après avoir célébré la Pâque avec ses disciples, en chanta le cantique. La solennité divine se termine par la bénédiction du prêtre, qu'il implore d'abord d'en haut en baisant l'autel, et par l'*Evangile* de saint Jean nous rappelant *quel est celui* qui s'est offert pour nous au saint sacrifice de la Messe, et que nous avons reçu dans la sainte communion.

Quant à ce qui concerne le *sens rigoureux* des actes et des *cérémonies* qui font partie du rite de la Messe, ils se rapportent d'un côté au vrai corps de Jésus-Christ présent dans le sacrifice ainsi qu'à sa douloureuse passion et à sa mort, de l'autre à son corps *mystique* qui est l'Eglise, et à l'honneur qu'elle rend à ce corps adorable du Sauveur. Ces cérémonies sont l'expression naturelle de cet honneur ; d'autres expriment les sentiments et les impressions de religion qui conviennent au sacrifice.

Aussi les différents mouvements du prêtre allant d'un

côté de l'autel à l'autre, puis revenant au milieu, doivent nous faire souvenir des courses de Jésus-Christ sur la terre et des dernières et si pénibles marches de sa passion. Les fréquents signes de croix rappellent la croix du Christ et les bénédictions qui en découlent. Le lavement des mains indique que pour célébrer ce grand mystère, nous devons être affranchis même des plus petits péchés. La fumée de l'encens, s'élevant jusqu'aux voûtes du temple sacré, indique, d'une part la dignité et la sublimité de cette sainte célébration, et de l'autre, la grâce qui se répand du Sauveur sur les fidèles ; elle représente aussi le parfum de nos bonnes œuvres. Lorsque le prêtre étend les bras aussitôt après la consécration, nous devons nous rappeler ceux du Christ étendus en croix. Quand il élève les mains, cela nous 'rappelle que c'est pour nous qu'il invoque le Seigneur ; s'il les joint et s'incline, c'est pour exprimer ce que sa prière a d'humble et de suppliant, et pour nous rappeler aussi l'humilité et l'obéissance avec lesquelles Jésus-Christ a souffert. Les cinq fois que le prêtre se tourne vers les assistants, peuvent faire souvenir des cinq apparitions du Seigneur après sa résurrection, ou bien le salut, *Dominus vobiscum*,que sept fois il leur adresse (cinq fois se tournant vers eux, et deux autres encore, l'une avant la préface et l'autre peu après le *Pater* lorsqu'il dit : *Pax Domini sit semper vobiscum*), peut nous rappeler les sept dons du

Esprit qui nous ont été mérités par la mort du Sauveur.

On le voit, tout dans la célébration du saint sacrifice de la Messe est important et significatif ; tout y est plein de mystère, et l'ensemble forme la cérémonie la plus belle, la plus élevée, la plus sublime qu'il puisse y avoir sur la terre. Si ce rite plein de magnificence et de grandeur pouvait au moins, ainsi que ses différentes cérémonies, être toujours bien compris et solennisé comme il le mérite ! Mais, hélas ! il est des personnes qui croient ne pouvoir mieux faire valoir leur soi-disant haute science qu'en jetant un regard dédaigneux sur ces splendides cérémonies. Certes, leur instruction n'est rien moins que chrétienne. Ces saintes cérémonies, dont la plus petite même a tant de sens et d'importance pour une âme pieuse, jugées maintenant par ces personnes, les jugeront un jour à leur tour. Au contraire, quelle douce joie goûtera dans le ciel le fidèle vraiment instruit, lorsqu'il verra combien il est redevable à ces cérémonies qu'il a suivies et observées avec obéissance et piété ! « Quelle force secrète ne lui a pas communiquée cette bénédiction reçue, comme par hasard, mais avec un sincère respect ; quelle mesure de grâces n'a-t-il pas gagnée, en saluant dévotement l'autel de Dieu devant lequel il passait ; quel coup n'a pas été livré aux esprits mauvais, par un signe de croix fait en temps *opportun*, c'est-à-dire à ce moment où ils voulaient entraîner ce chrétien à sa perte ! »

Oh ! combien il serait à désirer que ces chrétiens faibles ou peu instruits qui blasphèment et rabaissent ce qu'ils ne comprennent pas, au lieu d'étaler leur ignorance, fissent quelques efforts pour apprécier un mystère qui leur est offert comme une aide et un moyen pour leur sanctification !

Mais maintes fois j'ai entendu demander : pourquoi donc cette belle cérémonie s'accomplit-elle dans une langue étrangère ? Nous répondons : *premièrement*, toujours et partout il en a été ainsi. Non-seulement chez les adorateurs du vrai Dieu, mais aussi chez les peuples païens, la célébration du culte saint a toujours eu lieu dans une langue pieusement réservée pour le service de la religion, de même que pour contenir une chose précieuse et sainte, on se sert d'un vase saint et précieux. Dans cette coutume universelle, il se manifeste bien plus qu'un simple hasard, c'est un instinct profond et secret de notre être. Et en effet, ne paraît-il pas tout à fait convenable que ce qui est mystérieux soit accompli dans une langue mystérieuse, et non dans un idiome commun, qu'on entend retentir dans les rues, sur les places publiques, et dans lequel les libertins font retentir des paroles ou des chants qui révèlent leurs sentiments impurs. Si les mystères augustes du service divin étaient célébrés dans la langue du peuple, les hommes, étant tels que nous les connaissons, la conséquence nécessaire

serait que le saint ministère ne serait plus placé *au-dessus* des choses ordinaires de la vie, mais *à côté* d'elles, et ne serait bientôt plus traité que comme chose vulgaire. Nos mystères seraient dépouillés de leur majesté, de leur dignité, de leur sainteté, et bientôt traînés dans la fange.

Dans l'Eglise chrétienne, il y a eu de tout temps trois langues reconnues comme sacrées, ce sont celles dans lesquelles était écrite l'inscription attachée à la croix du Sauveur, l'hébreu, le grec et le latin, langues qui par là même ont été en quelque sorte consacrées, sanctifiées. Parmi elles, le latin atteignit bientôt le premier rang, pour des motifs qu'il n'entre pas dans notre sujet de développer ici longuement.

D'ailleurs, l'usage de la langue latine comme langue sacrée, est en même temps aussi bien un symbole de l'unité de l'Eglise qu'un moyen pour elle de conserver cette unité. Elle est une image de l'unité de l'Eglise et de sa foi : car la foi s'exprime surtout dans le service de Dieu, et c'est pour cela que la foi une est symbolisée par une manière unique de célébration, conséquemment aussi par une langue unique.

Combien n'est-il pas doux et consolant pour un bon catholique, voyageant sur une terre étrangère au milieu d'inconnus et n'entendant que des sons étrangers, de retrouver, au moins dans l'Eglise, les accents animés de cette seconde langue maternelle, qui dès sa plus ten-

dre enfance ont retenti à son oreille dans la patrie aimée? Alors il se sent comme dans une patrie morale, dans cette patrie universelle de la foi, et un instant il oublie qu'il est sur une terre étrangère.

D'un autre côté, cette langue religieuse unique est en même temps aussi le moyen de conserver l'unité de foi et d'esprit. Les mots, interprètes de nos pensées et de nos sentiments, ne sont-ils pas justement de la plus haute importance dans le domaine religieux, où, comme le dit un ancien docteur (saint Jérôme), une nouveauté hérétique s'introduirait facilement sous la nouveauté des termes? De plus, nos langues vivantes nationales, comme nos idiomes, sont aussi mobiles que les vagues de la mer : ce qui est nouveau aujourd'hui, sera déjà vieux demain : par conséquent, les livres liturgiques imprimés dans les langues vivantes, devraient, presque tous les dix ans, être retouchés, changés, écrits de nouveau ; en un mot, toute la liturgie, comme la foi elle-même dont elle est l'expression, serait exposée au danger d'être dénaturée, morcelée, tandis que, au contraire, l'usage du latin, langue morte, la préserve heureusement de toute corruption. Les limites posées par le temps et l'espace sont ainsi supprimées, et tous les lieux, comme tous les temps passés et présents, sont étroitement unis. Nous croyons non-seulement ce qu'ont cru les catholiques des siècles passés, et ce que croient encore pré-

sentement ceux qui sont dispersés dans le monde entier : dans l'acte le plus important et le plus saint qu'il puisse y avoir, nous nous mettons en rapport de croyance avec tous, avec ceux qui sont dès longtemps dans leur éternité, comme avec les millions de nos frères encore vivants ; en parlant avec eux une seule et même langue, nous sentons que nous sommes en communauté avec tous ; et ce sentiment nous grandit, nous élève, en même temps qu'il ranime en nous l'amour pour la sainte Eglise, notre mère à tous.

Comme chacun le sait, il a été d'ailleurs suffisamment pourvu à ce que le rite en langue latine pût être compris, et celui qui *veut* s'instruire à ce sujet ne peut se plaindre que les moyens lui en soient refusés. Mais dans le service de Dieu, il s'agit moins d'une claire compréhension de chaque chose en particulier, que de l'humble et pieuse disposition d'esprit par rapport à l'ensemble. On peut comprendre le sens de tous les mots de son formulaire de prières, et cependant mal prier, tandis qu'on peut n'employer aucune parole et, toutefois, bien prier, si l'on sait s'humilier profondément devant Dieu et s'entretenir avec lui dans ces accents du cœur qu'il entend toujours. Il suffit à ses oreilles des pleurs de nos yeux, dit saint Augustin, et il entend plutôt les soupirs de notre cœur que notre voix elle-même [1].

1. *Sermon* 1 *in Dom.* 15, *de Tobia,* qui est 220, *de Temp.*

On le voit, nous n'avons pas de motifs de désirer dans le service de Dieu la substitution de la langue populaire à la langue latine, mais nous en avons au contraire beaucoup pour souhaiter que cela n'arrive pas. Et nous terminerons en faisant remarquer que les réclamations à ce sujet sont toujours venues, non point des bons et fidèles enfants de l'Eglise, mais de ses présomptueux contempteurs. Ceux qui agitèrent cette question, ce furent ou des hérétiques déclarés, comme les Vaudois, les Albigeois au moyen âge, plus tard Wiclef, Hus, et les soi-disant réformateurs du seizième siècle ; ensuite les Jansénistes en France ; — ou bien ce furent des catholiques légers, superficiels, qu'on peut appeler catholiques à la nouvelle mode et n'ayant plus l'esprit de l'Eglise. Mais ils ne sauraient nous inspirer à ce sujet la moindre confiance. Nous pouvons poser en règle générale que ce que nous devons vraiment estimer, aimer, honorer, est justement ce que nos adversaires méprisent et décrient. Réjouissons-nous toutefois que, dans l'Eglise au moins, la passion folle et étroite des nationalités ne puisse réussir, et que, pas plus maintenant que lorsque le christianisme naquit, il ne peut, d'après les paroles de l'Apôtre, s'agir ni de Juifs, ni de Grecs, ni de Barbares. Réjouissons-nous au moins que cette célébration, la plus sublime qu'il y ait sur la terre, et aussi son langage unique, nous rappellent l'unité de langue des premiers hommes, comme aussi le

miracle du Saint-Esprit à la première fête de la Pentecôte, ramenant de nouveau à l'unité toutes les langues du monde. Et faisons-nous ici une *loi inviolable*, d'aimer tout ce qu'aime l'Eglise, et de lui accorder en tout une entière confiance! Elle compte ses expériences par centaines et milliers d'années, tandis que nous ne sommes que les enfants d'un jour.

Rien n'est moins excusable que la fierté et le sentiment propre lorsqu'il s'agit de la religion, rien ne nous attire plus sûrement l'abandon de Dieu! Pour combien, un jugement présomptueux, une parole témérairement hasardée sur des décisions ecclésiastiques qui leur paraissaient peu essentielles, n'ont-ils pas bien tristement préparé leur séparation de l'Eglise et de la religion; bien souvent même ils en ont été la première cause!

Si, comme conclusion, nous jetons un dernier regard sur ce qui a été dit dans ce chapitre, nous voyons clairement que la sainte Messe est réellement aussi bien notre sacrifice que celui de Jésus-Christ, renouvelant et perpétuant éternellement le sacrifice de la croix. C'est Jésus-Christ lui-même, ce grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech et jusque dans l'éternité, qui est le premier et le principal pontife de ce sacrifice, en tant que c'est lui-même qui par sa vertu toute-puissante accomplit ce qui en fait l'essence même, c'est-à-dire le changement du pain et du vin en son très-saint corps et en son précieux

sang, et que ce sont ses propres paroles que le prêtre répète en son nom à cette consécration. C'est pourquoi le Christ étant lui-même le premier et le principal pontife, ce sacrifice ne peut jamais être souillé ni par l'indignité, ni par la malice de l'homme; mais il est, comme l'annonce le prophète Malachie, une hostie éternellement pure, glorifiant le nom de Dieu de l'Orient à l'Occident.

Mais, soumis à lui comme au premier et principal sacrificateur, le prêtre légitimement ordonné arrive pour ainsi dire en second dans cette oblation, et tous les fidèles présents s'unissent à lui pour la présenter à Dieu le Père. Car tous sont dans un certain sens de la race sacerdotale et ils le sont surtout, parce qu'ils se sont intéressés à l'offrande du saint sacrifice de la Messe, et parce qu'ils s'unissent au prêtre qui l'offre.

Un regard jeté en arrière sur ce que nous avons dit précédemment, nous montre aussi que la sainte Messe est réellement le sacrifice parfait de la religion parfaite, que la célébration de ce mystère est le seul service de Dieu, vrai, digne, vivant, chrétien et qu'il est, comme le dit saint François de Sales, le soleil de tout vrai culte divin.

Sans ce saint sacrifice, nous n'aurions point un culte de Dieu, véritable, digne, complet, vivant, et le but de l'Incarnation ne serait pas rempli. En effet, nous ne pourrions pas rendre à Dieu un culte vrai, si nous étions encore

enfoncés dans la fange du péché, c'est pourquoi la première chose que fit le Christ, ce fut de nous racheter du péché et de nous redonner la paix. Mais ce n'était pas tout ; car son dernier et principal objet, c'est Dieu et sa gloire.

Glorifier son Père céleste, et nous mettre en état de le glorifier nous-mêmes, c'était là le dernier but de sa venue sur la terre, et c'est aussi le dernier et le plus précieux fruit du grand ouvrage de la rédemption. Toute célébration de la sainte Messe remplit cette dernière fin, car elle présente à Dieu la louange, la gloire la plus digne qui puisse être imaginée.

Chaque Messe est un vrai *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto* (gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit), montant jusqu'au trône de Dieu, et ce n'est pas seulement des lèvres des anges et des hommes qu'il retentit, c'est le grand-prêtre éternel lui-même qui offre à son Père céleste ce tribut de suprême adoration.

CHAPITRE IX.

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, MOYEN EFFICACE DE SANCTIFICATION.

Le saint sacrifice de la Messe par lequel, en union avec Jésus-Christ, le seul adorateur vraiment digne, nous présentons à Dieu le tribut de respect et d'adoration qui lui est dû, est comme tel un but absolu. Car adorer Dieu, le louer et le glorifier autant que nous le pouvons, c'est là la fin de notre existence tout entière. Mais outre que le saint sacrifice de la Messe est comme oblation de louanges et d'actions de grâce un but par lui-même, il est en même temps encore un moyen pour d'autres fins, et une riche source de bénédictions pour le temps et pour l'éternité. A savoir, il est en même temps un vrai sacrifice propitiatoire, car, quoique considéré comme sacrifice de Jésus-Christ, il ne mérite plus de nouvelles grâces[1], il est cependant pour nous un moyen de nous procurer les grâces acquises, les fruits du sacrifice de la

1. Le prêtre célébrant la sainte Messe, aussi bien que les fidèles qui y prennent part, peuvent absolument, par leur participation au sacrifice,

croix ; il est aussi, considéré comme sacrifice de Jésus-Christ, un vrai sacrifice impétratoire, puisque notre divin Sauveur, grand-prêtre éternel, comme le dit l'Apôtre, «vit en tout temps, afin d'intercéder pour nous [1].»

Mais si nous demandons quels sont les effets produits par le saint Sacrifice considéré et comme impétratoire et comme propitiatoire, alors il est nécessaire de distinguer les effets directs des effets indirects. Le saint Sacrifice de la Messe opère indirectement :

Premièrement la rémission des péchés *graves*, non point, à la vérité, en nous les remettant directement comme le fait le saint Baptême ou le sacrement de la Pénitence, mais en nous obtenant la grâce du repentir et d'un véritable esprit de pénitence, d'après cet enseignement formel du saint concile de Trente : « que Dieu, réconcilié par l'offrande du saint sacrifice, nous accorde la grâce et le don de la pénitence et nous remet ainsi, même des offenses et des péchés graves [2].

Le saint Sacrifice de la Messe opère *deuxièmement*

comme par toute bonne œuvre *ex opere operantis*, ainsi que les théologiens s'expriment, mériter aussi la grâce. Dans le sacrifice eucharistique que le Christ célébra la veille de sa passion, il mérita aussi des grâces (parce que, alors il se trouvait encore *in statu merendi*, en état de mériter); mais présentement, il n'y est plus, et c'est pourquoi aussi dans la Messe il n'est plus méritant ; circonstance par laquelle la célébration de la Messe ne se distingue pas moins de la célébration eucharistique du Sauveur avant sa mort, que du sacrifice de la croix.

1. *Hébreux*, VII, 25. — 2. Session XXII, chap. 24.

la rémission des péchés véniels, en nous obtenant la grâce qui nous porte à produire un acte d'amour parfait ou de repentir qui les efface.

Troisièmement, il opère indirectement l'augmentation de la grâce sanctifiante. En égard à cet auguste sacrifice, Dieu nous accorde assistance pour pratiquer la vertu et accomplir les actes vertueux qui méritent l'augmentation de cette même grâce.

Quatrièmement, il nous obtient aussi des bienfaits temporels, comme nous l'indiquent différents passages du Canon de la sainte Messe et aussi la pratique constante et universelle de l'Eglise qui offre et a toujours offert le saint sacrifice, non-seulement pour obtenir la rémission des péchés et la vie éternelle, mais encore pour les nécessités temporelles et les besoins des fidèles. Il nous obtient ces bienfaits et ces bénédictions, de la même manière indirecte que le fait la prière, mais il est la prière parfaite, par laquelle, plus sûrement que par tout autre moyen, nous disposons Dieu à nous être favorable.

Mais *directement* le saint sacrifice de la Messe opère *cinquièmement* (comme oblation expiatoire) la rémission des peines temporelles dues aux péchés déjà pardonnés, en nous appliquant la satisfaction et les mérites de Jésus-Christ. Et tandis que les effets nommés précédemment ne sont pas infaillibles, mais abandonnés au bon plaisir de la sagesse et de la bonté de Dieu, ce dernier effet au con-

traire est pleinement infaillible, aussi bien en ce qui concerne les vivants que les âmes du purgatoire, bien qu'il soit accordé d'une manière plus ou moins complète, suivant la mesure des dispositions de ceux pour qui le saint sacrifice est offert.

L'état bon ou mauvais de la conscience du prêtre offrant le saint sacrifice, établit-il une différence sous le rapport des effets que nous venons d'énumérer? Le Docteur angélique répond à cette question lorsqu'il dit : On doit distinguer deux choses dans le saint sacrifice de la Messe, le sacrement qui est l'objet principal, et les prières que le prêtre fait pour les vivants comme pour les morts. Considérée sous le rapport du sacrement qui, dans toute Messe, est consacré et offert à Dieu, la Messe d'un mauvais prêtre est tout aussi bonne et a autant de valeur que celle des meilleurs. Mais quant aux *prières* qui sont dites à la Messe, il faut encore établir de nouvelles distinctions. A savoir, en tant que ces prières reçoivent leur efficacité de la dévotion du célébrant, la Messe du bon prêtre est meilleure, et produit plus de fruits que celle du mauvais. Mais en tant que cette prière du prêtre est faite au nom de l'Eglise dont il est le serviteur, la prière du mauvais prêtre est utile et salutaire, non-seulement dans le saint sacrifice, mais encore toutes les fois qu'il prie au nom de l'Eglise [1]. Donc, quand on

1. *Somme théologique*, p. 3, qu. 82, art. 6.

dit que la Messe célébrée par un mauvais prêtre est aussi bonne et a autant de valeur que celle d'un bon prêtre, cela est vrai dans un certain sens ; et si l'on dit le contraire, cela est vrai dans un autre sens. Mais à la question quels sont les effets produits par le saint sacrifice, se rattache intimement celle-ci : pour *qui* peut-il être offert ? Comme sacrifice impétratoire et propitiatoire, il peut être offert pour tous ceux qui sont aptes à en recevoir les effets et qui en ont besoin. Par conséquent, il peut l'être pour tous ceux qui sont encore vivants. Car, puisqu'on ne doit jamais désespérer du salut de l'homme tant qu'il vit, et qu'on peut prier pour celui de tous ; puisque d'un autre côté la prière n'est exaucée que quand elle est faite au nom de Jésus-Christ crucifié, victime pour nous, et que le renouvellement(non-sanglant) du sacrifice de la croix est le saint sacrifice de la Messe lui-même, il suit de là qu'il peut être offert non-seulement pour les membres de l'Eglise et pour tous les croyants, mais même pour les païens et les infidèles, tout le temps qu'ils vivent sur cette terre. C'est à cela que se rapporte la recommandation de l'apôtre saint Paul, ayant trait visiblement à la célébration de la sainte Messe : « Que l'on fasse, dit-il, des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité[1]. » Ces derniers alors n'étaient

1. *Timothée*, II, 2, 1, 2.

pas tous des croyants, plusieurs d'entre eux étaient encore infidèles, et même les persécuteurs des chrétiens, les ennemis de l'Eglise. Dans un certain sens, la sainte Messe peut être offerte à l'intention d'une personne qui a été excommuniée ; cette offrande pourtant ne peut avoir lieu d'une manière directe et au nom de l'Eglise (les excommuniés n'ayant aucun droit aux prières publiques, aux sacrements et aux suffrages de l'Eglise). Cependant le prêtre peut comme personne privée, et sans nommer dans les offices publics ces excommuniés, les recommander à Dieu comme peut le faire tout fidèle qui assiste aux saints mystères, réclamant pour ces infortunés qu'ils abaissent leur orgueil obstiné et reviennent à l'obéissance envers l'Eglise ; saint Liguori enseigne même d'après l'opinion la plus probable des théologiens, que le saint sacrifice peut être célébré au nom de l'Eglise pour les incrédules et pour les excommuniés qui ne sont pas nommés, mais tolérés. Au contraire, il ne peut l'être pour ceux qu'on pense ne plus être en état d'en recevoir les fruits, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas morts en paix avec l'Eglise, les excommuniés, les hérétiques et les incrédules [1]. Mais il est célébré pour les âmes du purgatoire, sorties de ce monde en paix avec l'Eglise. Car si nos prières et nos bonnes œu-

1. A l'exception de Judas, de Caïn et de ceux, que la sainte Ecriture nous représente comme des réprouvés, il est permis de prier, même au saint sacrifice, pour tous les autres. (L...)

vres, lorsque nous les accomplissons en état de grâce, sont utiles à ces âmes. combien davantage le sera pour elles le saint sacrifice de la Messe, dont l'efficacité est indépendante de la sainteté de ceux qui le célèbrent ou le font célébrer. Il peut être offert à leur intention comme sacrifice expiatoire et comme sacrifice impétratoire. Dans le premier cas, les fruits du sacrifice de la croix leur sont appliqués pour la rémission des peines temporelles dues à leurs péchés ; dans le second, Dieu est supplié de faire grâce et miséricorde à ces pauvres âmes, en vertu de l'oblation de son Fils. De tout temps, l'Eglise au saint sacrifice a prié pour le repos des âmes de ceux qui sont morts chrétiennement, comme déjà aussi dans l'Ancien Testament, des sacrifices étaient offerts pour ceux qui avaient péri dans le combat[1]. Pour ne choisir ici qu'un exemple entre mille, qui ne se rappelle sans une profonde émotion, la recommandation instante de Monique mourante à Augustin, ce fils tant aimé qu'elle avait enfanté pour le ciel, après lui avoir donné la naissance temporelle ! Mon fils, lui disait-elle, souvenez-vous de moi à l'autel du Seigneur. O bonne et pieuse Monique, que de mères, que de pères ont redit votre fervente supplication, au moment où la mort les séparait de leurs enfants ! O chers enfants, disaient-ils, nous vous laissons sur la terre et nous vous précédons dans l'éternité ; mais ne nous ou-

1. *Machabées*, II, 12.

bliez pas, n'oubliez pas la dernière prière que nos lèvres mourantes ont déposée dans votre cœur, souvenez-vous de nous au saint sacrifice de l'autel ! Et combien d'enfants fidèles et reconnaissants ont, comme Augustin, trouvé une consolation et un bonheur, en payant ainsi à leurs chers parents défunts, à leurs bienfaiteurs et à leurs amis, le tribut de reconnaissance dont ils leur étaient restés redevables ici-bas, et en s'efforçant, par un moyen infailliblement efficace d'alléger leurs peines et de hâter leur délivrance[1] ? Car du côté de ces âmes malheureuses, mais justes toutefois, il n'y a nul empêchement à l'action infaillible du mérite du saint sacrifice.

En conséquence, on voit quelle source toujours jaillissante de bénédiction découle du saint sacrifice, et combien nous devons nous estimer heureux de pouvoir en tout temps y puiser force et consolation, non-seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour tous ceux qui nous sont chers.

La prière c'est par excellence la manifestation de l'a-

1. Les théologiens distinguent le fruit général du sacrifice de la Messe du fruit particulier et tout à fait particulier. Le fruit général est communiqué aux fidèles en raison de leurs bonnes dispositions; le fruit particulier (*fructus medius*), à ceux qui y sont présents et à ceux qui concourent d'une manière spéciale à l'offrande du sacrifice, par une aumône ou *stipendium* qu'ils donnent au prêtre, afin qu'il offre la sainte Messe à leur intention et pour leurs besoins, comme autrefois on déposait sur l'autel les dons du sacrifice. Enfin, le fruit tout particulier profite au célébrant lui-même.

mour chez les catholiques, si l'on ne prie pas pour ceux que l'on aime, on ne les aime pas véritablement. Mais afin que nos prières soient plus efficaces, nous les unissons à ce sacrifice d'amour qui a été offert pour nous sur le Golgotha, et qui se renouvelle maintenant sous nos yeux, nous les y unissons dans la ferme conviction que le précieux sang offert dans ce sacrifice, crie pour nous miséricorde vers le Père céleste, qui entend nos prières et les exauce toujours.

Qu'elles sont nombreuses et parfois bien pesantes les misères qui nous oppriment dans cette vallée des larmes! Qu'ils sont nombreux aussi les soucis qui préoccupent les cœurs catholiques! D'un autre côté, des parents sont souvent inquiets et affligés sur le sort de leurs enfants bien-aimés, qu'ils voient exposés aux plus grands dangers au milieu de ce monde pervers! Malgré leur pressante sollicitude, ils voient l'un ou l'autre d'entre eux, pareil à l'enfant prodigue, s'enfoncer toujours plus avant dans les dédales d'une passion coupable. Ailleurs, c'est un époux et une épouse qui commencent à devenir indifférents l'un pour l'autre, de jour en jour l'amour mutuel va se refroidissant dans leur cœur. Et combien d'autres souffrances secrètes, et par cela même d'autant plus douloureuses, visitent et souvent désolent l'intérieur de familles qui, au dehors, nous semblent si heureuses! Souvent il n'y a plus à compter là sur un se-

cours humain. Mais l'assistance divine est d'autant plus près, si nous savons la chercher où elle nous attend toujours, si nous déposons nos soucis et nos peines au pied de l'autel, et si là nous unissons nos humbles supplications à la prière du Pontife éternel que le Père céleste a toujours favorablement exaucée !

Et d'un autre côté, si nous ne savons pas puiser à cette source de bénédiction, de quelle ingratitude ne sommes-nous pas coupables envers le divin fondateur de ce trésor de grâces et de bénédictions ; combien une telle insensibilité nous rend responsables envers tant d'âmes auxquelles nous pourrions être utiles?

Le commandement divin de célébrer le saint sacrifice de la Messe ou d'y assister, est formellement contenu dans celui que le Christ fit à ses Apôtres en instituant ce mystère, lorsqu'il leur dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » Mais lors même que ce précepte divin, si formel, n'existerait pas, ne serait-il pas déjà renfermé dans le commandement qui nous ordonne d'aimer et d'adorer Dieu, et dans celui qui lui est semblable, et qui nous ordonne d'aimer le prochain et de nous aimer nous-mêmes?

Mais l'Eglise a expliqué ce commandement, en m'obligeant d'entendre la sainte Messe, avec dévotion, au moins tous les Dimanches et les fêtes d'obligation. Car ces jours-là sont de préférence ceux où, laissant de côté les œuvres serviles, je dois me reposer en Dieu. Cette abs-

tention de tout travail terrestre, ce repos n'est pour moi que le moyen pour arriver au but de la sanctification obligatoire de ces jours, c'est-à-dire à mon repos en Dieu, en lui offrant le tribut de respect et d'adoration qui lui est dû. Et la célébration de la sainte Messe ou l'assistance à cet auguste sacrifice, n'est-elle pas l'acte essentiel de l'adoration, et la partie la plus importante de tout le culte chrétien? La doctrine des théologiens catholiques, qui enseignent que le commandement de l'assistance pieuse à la sainte Messe aux jours susnommés, oblige sous peine de péché grave, ne trouve-t-elle pas ici son explication suffisante?

Mais le chrétien fervent ne se contentera pas plus de l'assistance au saint sacrifice, seulement dans les jours d'obligation, qu'il ne se contente de la seule communion annuelle obligatoire. Les devoirs d'état ne permettent pas à tous, j'en conviens, d'assister tous les jours à la sainte Messe : mais que d'empêchements par lesquels on se laisse arrêter dans cette assistance journalière, ou du moins plus fréquente, qui pourraient, avec un peu plus de véritable bonne volonté, être levés? Et les mères vertueuses, comme aussi les chefs d'une famille chrétienne, ne devraient-ils pas avoir soin qu'un membre de leur famille au moins entendît chaque jour la sainte Messe, afin qu'il rapportât avec lui à la maison la bénédiction de l'autel?

Mais assister pieusement et dévotement aux saints mys-

tères est encore plus important que d'y assister souvent.

Je ne veux pas parler de ceux qui, par leur conduite peu respectueuse, déshonorent le lieu saint, comme les mystères sacrés qui s'y célèbrent et deviennent un sujet de scandale pour les bons catholiques; je ne veux pas non plus parler de ceux qui ne savent pas ce qu'ils doivent faire pendant la célébration sainte, et qui s'ennuient pendant que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offre pour eux sur l'autel, et renouvelle le sacrifice du Calvaire : car ne vaudrait-il pas beaucoup mieux qu'ils ne s'y montrassent pas?

De plus, il n'est pas suffisant pendant la célébration de la sainte Messe de faire quelques prières, comme cela se pratique pour toute autre dévotion. S'il n'est pas exigé que vous fassiez cette très-sainte action de la manière la plus sainte et la plus parfaite, au moins devez-vous la *bien* faire, et pour cela vous remettre en l'esprit que, sur l'autel, la passion de Jésus-Christ est renouvelée, et que vous devez vous représenter au moins une scène ou l'autre de cette douloureuse histoire.

Combien cette représentation ne vous est-elle pas rendue facile par les cérémonies indiquées dans le chapitre précédent, si vous savez diriger votre attention sur l'une ou sur l'autre? Par exemple, l'arrivée du prêtre au bas de l'autel, les différents mouvements qu'il fait pendant la célébration, soit pour aller à droite, soit pour aller à

gauche de l'autel et revenir ensuite au milieu, ne vous rappellent-ils pas bien aisément les différentes marches si tristes et si pénibles du divin Sauveur lorsque, après son arrestation au jardin de Gethsémani, il est traîné d'Anne à Caïphe, ensuite de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode et de nouveau à Pilate ; et enfin, depuis le prétoire cette marche douloureuse qu'il fait chargé de sa croix, pour monter au Calvaire ? Ou si regardant à l'autel, vous voyez le prêtre faire de fréquents signes de croix, d'abord sur les dons du sacrifice, le pain et le vin, ensuite sur le précieux corps et le précieux sang, qui, après les paroles sacramentelles, sont présents sous les espèces, il n'est, certes, ni difficile, ni pénible de vous rappeler la croix réelle de Jésus-Christ et toutes les bénédictions qui en découlent, bénédictions dont vous devez vous rendre participant. Ou si le prêtre à l'offertoire, en prononçant une formule de prière si expressive, mêle l'eau avec le vin, est-il bien difficile, à la vue de cette cérémonie, de vous souvenir comment autrefois le sang et l'eau coulèrent du flanc cruellement percé du Sauveur ?

Et quand le prêtre, après la consécration, rompt l'espèce du pain, ne pourriez-vous penser à la tension si douloureuse de tous les membres du sacré corps de votre Sauveur attaché à l'arbre de la croix, comme aussi à tous les honteux traitements qui lui furent infligés, et enfin à sa mort elle-même ?

Puis, quand vous voyez les deux espèces du sacrement séparées, qu'il est aisé alors de vous représenter la séparation réelle de son précieux sang d'avec son précieux corps ! Les habits sacerdotaux eux-mêmes vous rappellent différentes scènes de la passion : l'*Amict*, ce voile dont on couvrit la face du Sauveur lorsqu'on la voulut meurtrir de coups et de soufflets, ou aussi la couronne d'épines qu'on lui mit sur la tête ; l'*Aube*, ce vêtement blanc dont Hérode, par dérision, le fit revêtir ; la *Ceinture* ou cordon, la chaîne dont il fut lié lorsqu'on se saisit de lui au jardin des Oliviers : le *Manipule*, les nouveaux liens dont il fut attaché à la colonne de la flagellation ; l'*Etole*, les cordes qui attachèrent si fortement ses membres au fardeau de la croix qu'il devait porter ; la *Chasuble* enfin, sa propre robe sans couture qu'on lui arracha si cruellement lorsqu'on voulut le crucifier.

Il ne vous est pas demandé, chaque fois que vous assistez à la sainte Messe, que vous vous remettiez en mémoire toutes les scènes de la passion, mais il est impossible que vous y assistiez bien, si vous ne vous en représentez pas au moins quelqu'une.

Pour assister avec fruit au saint sacrifice, il faut vous unir au prêtre qui le célèbre et surtout au Pontife éternel lui-même qui, à son entrée dans la vie et pendant tout le temps qu'il passa sur cette terre, animé du plus pur

esprit de sacrifice, s'offrit continuellement à Dieu son Père, dans ses pensées, ses actions et ses souffrances. Il n'avait en vue que la gloire divine, et c'est ensuite par l'acte du sacrifice le plus entier, le plus parfait qu'il termina sa vie sur la croix. Sur l'autel encore, il s'offre de nouveau au Père éternel, renouvelant le sacrifice de sa vie et son obéissance jusqu'à la mort de la croix, pour rendre hommage à sa très-haute Majesté, pour louer son Nom, et le remercier de ses bienfaits envers les hommes.

Et pendant cette sainte célébration, vous ne pouvez vous unir au Pontife éternel, si votre cœur ne s'élève pas, avec toutes ses pensées et ses sentiments, jusqu'à la sublime Majesté du Dieu régnant au-dessus des cieux et de la terre, ou encore, si vous ne la remerciez pas, vous joignant de cœur à ces paroles du Prêtre : *Vere dignum et justum est.* (Il est juste et raisonnable, ô Dieu ! que, en tout temps et en tout lieu, nous vous rendions nos actions de grâce.)

Et puisque le Pontife éternel offre à Dieu son Père le saint sacrifice de la Messe, comme une oblation propitiatoire et impétratoire, combien de motifs n'avez-vous pas, chaque fois que vous y assistez, de vous frapper la poitrine humblement repentant, et de dire à Dieu du plus profond de votre âme, en même temps que le prêtre : C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute ! Que de pardons vous avez à lui demander ; que de grâces né-

cessaires à implorer, que de tentations, que de combats pénibles à supporter ! et combien faibles sont vos forces, que de lacunes dans vos vertus !

Enfin, pour bien assister à la sainte Messe, vous devez vous unir à Jésus-Christ, sinon par la communion *réelle*, ce qui certes serait le plus parfait et ce que l'Eglise désirerait (*optaret quidem sacrosancta Synodus*) [1], du moins par la communion *spirituelle*, concevant une vraie douleur de votre indignité, désirant ardemment de vous mettre en société avec Jésus-Christ, et vous offrant de tout cœur avec lui.

De cette manière, n'honoreriez-vous pas en vérité le Dieu en trois personnes, ne réjouiriez-vous pas le ciel, et ne mériteriez-vous pas, pour vous et pour tous, de précieux fruits pour la vie éternelle ? Maintenant, si sachant ces choses et les croyant, vous les pratiquez, alors vous serez bienheureux !

1. *Concile de Trente*, session XXII, ch. 6.

CHAPITRE X.

LA PENSÉE FRÉQUENTE DES FINS DERNIÈRES.

Parmi les plus avantageux auxiliaires de la vertu chrétienne, il faut compter la pensée fréquente des fins dernières, non-seulement d'après l'affirmation et la propre expérience de tous les philosophes chrétiens, mais aussi d'après l'enseignement de la sainte Ecriture elle-même : « Dans toutes tes œuvres, pense à tes fins dernières, et tu ne pècheras jamais [1]. » Et cela n'est-il pas dans la nature des choses? Si la foi n'est pas entièrement éteinte en moi, comment puis-je m'abandonner au péché en face de l'éternité, de la mort, du jugement, de l'enfer, ou comment puis-je reculer devant les difficultés que m'offre la vertu, en contemplant le ciel qu'elles me méritent? Ah ! je comprends ! un bien passager est là sous ma main, le bien éternel me semble éloigné; d'un autre côté, le mal que je dois le plus redouter m'apparaît à peine dans le lointain, celui que je devrais mé-

1. *Ecclésiastique*, VII, 40.

priser me talonne. Lâche, je m'attache à un bien fragile, renonçant, en quelque sorte, à un bien plus sérieux et m'exposant à des maux éternels. Mais par la pensée fréquente de l'éternité, le plus grand bien ou le plus grand mal, qui me semblent si éloignés et que j'oublie toutes les fois que je pèche, me paraîtront plus près et le juste équilibre se rétablira en moi. Par la pensée fréquente de la mort, du jugement et de l'enfer, j'exciterai en moi principalement la crainte, qui sera pour moi l'arme la plus puissante pour résister aux séductions du monde voulant m'entraîner au péché ; par la pensée fréquente du ciel, j'animerai en moi l'espérance, cette sûre protection de la vertu contre les maux et les menaces des méchants. Et cette crainte salutaire ainsi que l'espérance chrétienne, d'après une frappante comparaison de saint François de Sales, sont, pour ainsi dire, les deux balanciers au moyen desquels je me tiens constamment en équilibre sur le sentier de la vertu.

1° Quant à ce qui concerne la pensée fréquente de la *mort* (voulant considérer ici de plus près cette première parmi les trois fins de l'homme, qui l'éloignent du péché), j'en distingue la pensée *théorique* de la pensée *pratique*. La pensée théorique de la mort, par laquelle je ne m'occupe pas de la mienne propre, peut-être déjà très-proche, n'a que bien peu d'importance pour le but qui nous occupe. Car personne ne peut se défendre de croire

à la certitude de cette parole : « Il est décrété que tout homme doit mourir une fois. » Et dans mainte occasion, le souvenir de cette certitude, lors même qu'il agit vivement sur mon esprit, n'est-il pas encore bien peu de chose? Certainement, je puis chercher à me débarrasser de la pensée de la mort, dans l'instant même, où elle s'impose le plus puissamment à moi, afin qu'elle ne vienne point me troubler dans mes plaisirs et mes jouissances coupables. Je peux à dessein m'éloigner de tout lit de mort, me détourner de tout convoi funèbre, et chercher à me distraire bien vite de la perte de mes parents et amis. Je peux passer en hâte devant le miroir qui me montre mes cheveux déjà blanchissants, mes rides, mes joues pendantes ; sur-le-champ, je peux rompre une conversation sur la mort, amenée par d'autres. Bref, je peux moi-même me bander les yeux, pour ne rien voir de ce qui me rappellerait ce spectre terrible. Et n'y a-t-il pas assez d'hommes aveugles et insensés qui agissent ainsi ?

Beaucoup plus importante est la pensée pratique de la mort, non pas seulement si je me souviens de cette vérité générale : il est décrété que tout homme doit mourir une fois, et il n'y a rien de plus certain que la mort ; mais surtout si je me dis à moi-même : je dois mourir, et pour moi il n'est rien de plus certain ; je mourrai, je me séparerai de tout ce que je nomme *mien* ici-bas, de mes parents et amis, de mes occupations et de mes

livres, de ma maison et de mes propriétés, de cette terre et de ce soleil; je me séparerai de mon propre corps; car la mort, la cruelle, l'inexorable mort, ne respecte aucun lien. Et si en même temps, je me dis : c'est *bientôt* que je me séparerai de toutes ces choses. Toutes les eaux courent à la mer, tous les vivants se hâtent vers la mort. Oui, ils ne *marchent* pas, ils *courent*. Ils ne s'arrêtent aucun instant. Chaque nouveau jour qui vient s'ajouter à ma vie, est soustrait de la somme de ceux qui me sont comptés. Je me ranime par le manger et le boire, je soigne ma santé, je prends du repos; et pendant que je recueille de nouvelles forces pour la vie, je continue d'avancer toujours vers la mort.

Rapide comme la flèche qui vole à travers les airs, s'est enfui le temps que j'ai vécu jusqu'ici, combien vite aussi passera celui que j'ai encore à vivre! De combien de dangers et d'accidents ma vie n'est-elle pas menacée à tout moment? Le plus léger trouble dans mon cerveau peut me tuer. L'épée de Damoclès est sans cesse suspendue au-dessus de ma tête. O mort que tu es certaine, ô heure de la mort que tu es incertaine!

Combien fréquentes sont les occasions qui me ramènent à cette pensée salutaire : la fin d'une année, d'un mois, d'une semaine, et même de chaque jour! « Comme ton dernier jour s'approche rapide! De même que tu te dépouilles maintenant de tous tes vêtements,

on te revêtira du linceul, et tu te coucheras dans le lit étroit du tombeau, où tu deviendras la pâture des vers. » Ou bien, c'est la mort des êtres aimés qui te ramène à cette pensée : « Que bientôt tu les suivras ! » Ou c'est la vue d'un cortège funèbre : « Quand? et dans combien peu de temps ne te conduira-t-on pas aussi au tombeau ! » Le passage devant un cimetière, le tintement de la cloche funèbre, et pour toi que d'autres motifs encore de revenir toujours à cette pensée ! Si à chaque action importante que je veux entreprendre, je me demandais comment j'en jugerai au moment de la mort, est-ce qu'une telle pensée ne me garderait pas devant de folles et dangereuses démarches? Trompé par les fantômes de cette vie enivrante, qui tourbillonnent sans cesse autour de moi, je tiens souvent pour très-grand ce qui est très-petit, et pour très-petit ce qui est très-grand. Je juge faussement, parce que la jouissance ou la perte, le penchant ou l'éloignement corrompent mon jugement; et la conduite fausse suit bientôt le jugement faux. Mais, ô mort, que tes jugements sont vrais et justes !

Il est presque impossible, en pensant de cette manière pratique à la mort, de pécher grièvement ou de persévérer longtemps dans le mal. Par exemple, comment pourrais-je consentir à la tentation de la chair si j'émousse tout de suite son aiguillon par cette réflexion :

que penseras-tu un jour de ce plaisir défendu, lorsque tu lutteras avec la mort, lorsque tu ne respireras plus que difficilement, que la sueur perlera sur ton visage défait, et que le frisson de la mort te saisira?

Mais je puis me rendre cette pensée encore plus pratique et plus saisissante, surtout dans certaines occasions, en me représentant en esprit que je suis moi-même malade à la mort et étendu sur un lit de souffrance, peut-être seul et abandonné de tous, peut-être entouré de ma famille et de mes amis. Je lis dans tous les yeux les inquiétudes que mon état inspire. Le médecin vient et s'éloigne. Les parents et amis s'éloignent avec lui, pour chercher à savoir s'il ne conserve plus pour moi aucune espérance. Il ne peut le nier, il ne s'agit plus que d'un délai de quelques jours. Ils le conjurent les mains jointes d'employer tout son savoir, mais dit-il, toute science humaine est vaine ici, la mort est proche, il faut vous y résigner. Les miens reviennent près de mon lit; pour me cacher le danger, ils affectent le calme, la sérénité. Le médecin, bon chrétien et consciencieux, m'avait donné le conseil de recevoir les derniers sacrements. Par un amour malentendu, ils cherchent à apaiser en moi toute angoisse. Mais d'heure en heure mon état s'aggrave. Eplorés, les chers miens ne peuvent plus me cacher le danger, et moi-même je sens que je les quitterai peut-être dans quelques heures, peut-être

sans avoir reçu les secours de notre sainte religion. Les mains tordues, pleurant et sanglotant, ils entourent mon lit de mort. Je souffre de cruelles douleurs. Le prêtre, qui m'avait parlé des derniers sacrements et qui m'a laissé quelques minutes seul avec ma famille, revient alors. Le moment décisif approche. On allume les cierges, on commence les prières des agonisants. J'ai rendu le dernier soupir. Les miens sont inconsolables. La nouvelle de ma mort se répand sur-le-champ dans tout l'endroit. On prépare la cérémonie de mes funérailles. Beaucoup de personnes y assistent, les unes par sincère sympathie, les autres par pure formalité. Ils reviennent du cimetière et je suis oublié. Pendant ce temps, mon âme a déja paru devant le tribunal de Dieu. Ceux qui me survivent s'épuisent en louanges sur mon compte, et je suis peut-être tourmenté dans les flammes d'un feu vengeur ; d'autres s'entretiennent de mes faiblesses et de mes défauts, et je suis peut-être déjà entré dans la joie de mon Seigneur.

Chacun voit qu'une pareille pensée pratique de la mort, souvent ou même seulement quelquefois réitérée, ne peut rester sans influence pour la vie. Combien de chaînes de péché n'a pas rompues cette pensée bienfaisante, combien de pénitents ont, à sa voix, revêtu le cilice, que de tièdes et de paresseux elle a éveillés de leur dangereux sommeil ! C'est par son ascendant que

les rois et les empereurs (qu'on se rappelle l'empereur Charles V) ont déposé le sceptre et la couronne, seulement pour gagner du temps, afin de se préparer à l'heure suprême qui devait décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel. En un mot, cette pensée fréquente et pratique de la mort nous conduit à la vraie sagesse de la vie. Déjà les philosophes païens eux-mêmes reconnaissaient pour un devoir de la véritable philosophie d'apprendre aux hommes à bien mourir. Cette pensée n'est-elle pas très-bien définie par Platon dans son *Phédon?* Mais saint Augustin, plus brièvement et mieux encore que Platon, l'exprime par ces deux mots: *Moriaris, ne moriaris* (meurs, ô chrétien, afin que tu ne meures pas) ; délie ton cœur de sa dangereuse attache aux choses de ce monde, quand même il devrait saigner ; par là, rends-toi plus facile l'inévitable séparation, et échappe, pour l'avenir, au danger d'une mort malheureuse. Qu'on ne dise pas : les joies de la vie ne peuvent exister avec la pensée fréquente du trépas. Une joie légitime s'accorde avec elle ; et une joie illégitime, en général, ne doit pas exister dans le cœur du chrétien. Le divin Maître n'a pas dit : Bienheureux ceux qui « rient », mais ceux qui « pleurent. » La *jouissance* n'est pas le but de la vie présente ; nous devons *user* des choses de ce monde, mais non en *jouir*, il ne nous est pas permis d'y attacher notre cœur. Elles doivent être pour nous un rafraîchissement et une force pour nous

aider à continuer notre course, non pas un repos prolongé dans lequel nous pouvons nous attarder mollement. C'est l'*espérance* qui ici-bas nous tient lieu de jouissance. Et cette espérance dans les joies du ciel est beaucoup plus précieuse et nous rend vraiment beaucoup plus heureux que la jouissance de tous les plaisirs de cette terre! Et ceci nous conduit maintenant :

2° A cet autre grand et important moyen de vertu à *la pensée fréquente du Ciel.* Combien souvent les saintes Lettres elles-mêmes ne nous y invitent-elles pas! Quelque grandes que soient présentement vos souffrances, vos afflictions, vos travaux, nous disent-elles, oh! souvenez-vous toujours que les délices et la gloire, que vous méritent ces souffrances et ces afflictions passagères supportées avec persévérance, seront surabondantes et d'une durée sans fin. Au milieu de vos peines et de vos travaux, élevez vos têtes, car votre rédemption est proche; élevez vos cœurs vers le ciel où Jésus-Christ est dans la gloire de son Père. Cette gloire, vous la partagerez bientôt avec lui, car il a dit : Où je suis, là aussi sera mon serviteur fidèle, et tout ce qui est à moi, est à lui. Chaque tentation vaincue, chaque souffrance supportée patiemment par amour de la justice, chaque sacrifice fait au devoir, sera une pierre précieuse dans votre couronne future. Et pour ce bien prétendu dont vous vous privez ici-bas, vous mériterez d'en posséder un là-haut dont

vous ne pouvez maintenant comprendre la grandeur et la plénitude. Car, que pouvez-vous vraiment aimer et désirer que vous ne deviez trouver là bien au-dessus de vos désirs ! Si la beauté vous réjouit, au ciel les justes brilleront comme le soleil [1]. Si vous prenez plaisir dans la vivacité, la force, la liberté du corps, à laquelle rien ne peut opposer résistance : au ciel les bienheureux seront semblables aux anges ; car le corps est semé animal et il ressuscitera spirituel. Désirez-vous une longue vie et la santé : là-haut est la saine éternité et l'éternelle santé, « car les justes vivront éternellement[2]. » Souhaitez-vous la satisfaction complète de tous vos désirs : les saints seront rassasiés quand la gloire de Dieu apparaîtra [3]. Si les harmonies vous enchantent, là vous entendrez les éternels concerts des anges qui louent Dieu, et ce plaisir sera entièrement pur ; là, les élus seront abreuvés du torrent des délices de Dieu [4]. Si la sagesse vous réjouit, au ciel l'éternelle Sagesse elle-même se montrera à vous. Désirez-vous l'amitié véritable : au ciel tous les bienheureux aiment Dieu plus qu'eux-mêmes et Dieu les aime plus qu'ils ne sauraient s'aimer; car c'est par lui qu'ils s'aiment eux-mêmes et les uns les autres, et il s'aime et il les aime par lui-même. Souhaitez-vous la vraie union : là, tous n'ont qu'une volonté, et

1. *Saint Mathieu*, XIII, 42. — 2. *Saint Luc*, XX, 36. — 3. *Corinth.*, XV, 44. — 4. *Sagesse*, V, 16. — 5. *Psaume* XXXVI, 39. — 6. *A.* a. O.

aucun ne veut autre chose que ce que Dieu veut. Si vous vous réjouissez dans la puissance : là, les justes peuvent tout ce qu'ils veulent, parce qu'ils ne veulent rien que ce que Dieu veut. Vous délectez-vous dans la richesse et les honneurs : là-haut, Dieu placera, au-dessus de tout, ses bons et fidèles serviteurs ; oui, ils seront appelés les enfants de Dieu. La vraie sécurité vous réjouit-elle : nul bien ne sera ravi à aucun des saints du Ciel. Et combien grande sera votre joie dans la jouissance de tous les biens de l'éternité ! Et cette joie se multipliera pour vous à l'infini, car vous vous réjouirez du bonheur de vos compagnons de félicité, comme du vôtre propre. Et si la félicité des uns se distingue de celle des autres, comme une étoile se distingue d'une autre par son éclat particulier, la joie de tous sera cependant une joie pleine, surabondante et surpassant infiniment tout ce qu'on peut se représenter ici-bas. La félicité des bienheureux sera aussi grande que leur amour, et leur amour aussi grand que leur connaissance, et celle-ci sera la *contemplation parfaite*[1]. Le bien par essence, le bien de tous les biens, consistera pour vous dans la *claire vision de Dieu*. En union avec tous les bienheureux, vos frères dans la félicité, vous contemplerez votre Sauveur. Quelles inexprimables douceurs, quelles enivrantes

1. Voyez les magnifiques pensées des *Méditations de saint Anselme*, en particulier, 21e *Méditation*.

délices puiserez-vous dans la contemplation de ce visage rayonnant du plus vif éclat, qui un jour, sur la montagne de la Transfiguration, enivra de joie et d'allégresse Pierre qui n'avait fait que l'entrevoir ! Vous verrez ce cœur très-sacré, très-aimable, transpercé par le glaive, ce cœur où votre nom est écrit en caractères de flammes, comme aussi les pensées d'amour infini avec lequel, à l'heure même de sa Passion s'oubliant lui-même, il pensait à vous; vous y verrez encore les conseils d'infinie sagesse par lesquels il vous préparait, non-seulement d'une manière générale les moyens les plus excellents et les plus efficaces de salut, mais encore toutes ces grâces particulières, toutes ces prévenances divines, ces attraits, ces inspirations, ces mouvements, dont il voulut se servir pour vous attacher et vous unir plus particulièrement à lui dans l'amour. Mais vous contemplerez aussi Dieu lui-même, le Dieu en trois personnes, non plus comme ici-bas dans le miroir des créatures, mais face à face, de clartés en clartés. Vous vous plongerez dans cette mer de beauté infinie, vous vous enivrerez de cette vision et vous n'en serez jamais rassasié ; mais cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, vous inondera sans cesse de nouvelles délices !

C'est ainsi que les saintes Ecritures, comme aussi tous les Saints, vous invitent à considérer fréquemment le ciel, pour lequel vous êtes créé et qui est votre patrie véri-

table. Grands et infinis sont les biens qui vous y sont réservés, mais combien grand et infiniment bon n'est-il pas aussi le Dieu qui vous les a promis, et de quelles garanties n'a-t-il pas scellé ses promesses. Ce but désiré n'est-il pas digne de tous vos efforts, et chaque amertume de la vie n'est-elle pas indiciblement adoucie par la pensée de ce qu'elle vous rapporte ? Toute souffrance, que vous acceptez pour l'amour du Christ et de la vertu, ne perd-elle pas à l'instant son aiguillon, si, comprenant bien ces vérités, vous dites en vous-même : Ce n'est que pour bien peu de temps. Car la vie tout entière ici-bas n'est que d'une courte durée. Quelque longue qu'elle puisse être, elle n'est que comme un jour d'hiver, dont le matin et le soir sont si proches l'un de l'autre qu'ils semblent se toucher. Et après ce temps si court, vous verrez votre glorieux Sauveur, et vous vous réjouirez, et personne ne pourra plus ensuite vous ravir votre joie !

Donc, si vous manquez de consolation dans les souffrances de cette vie, de courage et de force dans les combats, surtout si le vrai bonheur, cet avant-goût du ciel, vous fait défaut dans cette vallée des larmes, la religion n'en est pas cause, mais c'est vous-même qui en portez la faute, parce que vous ne cherchez pas, où elle vous les montre, la consolation, la force, l'espérance et le bonheur, ces biens que de sa plénitude elle vous dispense si généreusement !

« Le Ciel vous appelle et tourne autour de vous en vous montrant les beautés éternelles ; cependant votre œil ne regarde que la terre ;

» Aussi êtes-vous châtiés par Celui qui discerne toute chose [1]. »

1. Voyez le Dante. — *Le Purgatoire,* chant XIV.

CHAPITRE XI.

OBSERVATION FIDÈLE DES TEMPS ET DES FÊTES COMMANDÉS PAR L'ÉGLISE.

Nous touchons à la fin de la tâche que nous nous sommes imposée. Mais le titre même de ce dernier chapitre, nous fournit l'occasion de revenir brièvement sur tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage, en particulier dans la deuxième partie, parce que tout se concentre dans la célébration convenable de l'année ecclésiastique. Si je ne fais pas un bon usage des moyens de vertu et de sanctification expliqués plus haut, je ne puis célébrer dans le véritable esprit de l'Eglise les temps liturgiques et les fêtes de l'année. Leur observation fidèle me rappelle les moyens d'avancement spirituel et de sanctification indiqués plus haut ; non-seulement elle me les rappelle, mais elle me presse d'y recourir. D'un autre côté l'usage de ces moyens, si je les emploie bien, devant amener ma sanctification, il suit de là, que c'est sur cette observation exacte que roule toute la vertu chrétienne, que c'est elle qui la met en mouvement.

Essayons maintenant de mettre ceci un peu plus en lumière, avec la brièveté toutefois que nous imposent les limites tracées dans notre exposition.

1° L'année ecclésiastique, ou année sainte, qui se divise en trois grands cercles de fête, celui de Noel, celui de Pâques et celui de la Pentecôte, commence comme on le sait, avec l'*Avent* qui, dans le sentiment de l'Eglise, est aussi bien un souvenir qu'une espérance, une célébration continuée (Nachfeier) qu'une célébration anticipée (Vorfeier).

Les quatre semaines de l'Avent rappellent le souvenir de ce qui, pendant les quatre mille ans précédant le Christ, a si profondément ému, agité l'humanité tombée, le souvenir aussi de ce qu'elle a fondé et élevé. Donc, d'une part, toutes ces dispositions surnaturelles par lesquelles déjà, avant son apparition dans le monde, le Christ a agi sur l'humanité pour la préparer à son avénement, à savoir les promesses d'un rédempteur, promesses si souvent réitérées depuis la première donnée au Paradis, et de l'autre, les désirs douloureux et ardents de tous les hommes, appelant ce Messie tant promis. L'attente passionnée, les vœux pleins de persévérance, les soupirs brûlants de cette humanité inquiète, agitée, ne sont-ils pas exprimés de la manière la plus saisissante dans ces Antiennes, que chante l'Eglise aux derniers jours de l'Avent?

O Sapientia : « O Sagesse, sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité à l'autre, et qui disposez toutes choses avec force et avec douceur : venez nous montrer la voie de la prudence. »

O Adonaï : « Adonaï, conducteur de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans la flamme du buisson ardent, et qui lui avez donné la loi sur le Sinaï : venez nous racheter, en déployant la force de votre bras. »

O Radix : « O Rejeton de Jessé, qui êtes exposé comme un étendard aux yeux des peuples, vous devant qui les rois garderont le silence, et que les nations imploreront : venez nous délivrer, ne tardez plus. »

O Clavis David : « O Clé de David, sceptre de la maison d'Israël, qui ouvrez, et personne ne peut fermer ; qui fermez, et personne ne peut ouvrir : venez, et tirez de prison les captifs assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

O Oriens : « O Orient, splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice : venez éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

O Rex gentium : « O Emmanuel, notre Roi et notre Législateur, l'attente et le Sauveur des nations : venez nous sauver, ô Seigneur notre Dieu. »

Mais pourquoi, dans les quatre semaines de l'Avent, l'Eglise fait-elle passer devant mon âme ces quatre mille ans avec leur nuit sombre, leurs douleurs et leurs désirs

ardents? Evidemment, afin que, moi-même, je les repasse en esprit, que je sente la misère et toutes les calamités que le péché a attirées sur nous ; afin que m'éloignant des plaisirs mondains, interdits aux chrétiens pendant ce saint temps, je rentre en moi-même, et qu'en vue du jugement dernier, auquel l'Eglise me renvoie dès le début de ces jours de grâces, je pleure mes péchés et, dans un véritable esprit de pénitence, me prépare à célébrer dignement la sainte fête de la naissance de mon Rédempteur et sa venue dans mon cœur. Sans cesse, et en particulier au dernier Dimanche de l'Avent, retentit à mon oreille la voix de Jean-Baptiste appelant tous les hommes à la pénitence. « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux seront aplanis. Et toute chair verra le salut du Seigneur[1].

Et maintenant la sainte *fête de Noël* elle-même? La solennité de ce mystère qui, pendant tant de siècles a tenu le ciel et la terre dans l'attente, et d'où naissent en quelque sorte d'eux-mêmes, comme d'un sol fertile, tous les autres mystères solennisés dans le cours de l'année : dans quelle disposition d'âme la célébrerai-je ? Cet Enfant-Dieu avec sa Mère-Vierge enfantant sans douleurs, comme

1. *Saint Luc*, III, 4, 5.

elle avait conçu sans concupiscence, cette pauvre étable dans laquelle le Sauveur des hommes vient au monde au milieu des animaux, cette crèche où il est couché, ces langes qui enveloppent ses membres délicats, ce céleste chant de louanges qui, dans les campagnes de Bethléem retentit des lèvres mêmes des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ; » ces bergers joyeux de la bonne nouvelle, se hâtant vers la crèche pour y adorer le Dieu nouveau-né. Cet ensemble de merveilles ne doit-il pas saisir mon cœur et l'élever bien haut? Avec quelle admiration, quelle reconnaissance et quelle joie, ne viendrai-je pas en esprit me jeter, moi aussi, au pied de la crèche et donner comme présent de naissance à l'Enfant-Dieu, pour son amour infini, ce que j'ai, ce que je suis, tout l'amour de mon cœur? Mais quelque grande que doive être ma joie en cette fête, elle n'est cependant pas sans mélange, comme l'est la joie pascale. Car je ne puis contempler l'abaissement de mon Sauveur naissant, ses souffrances commençant déjà au berceau, sans qu'il se mêle à ma joie une certaine mélancolie, exprimée d'une façon si belle et si naïve dans ce chant de nos pieux ancêtres :

I

Où est l'Enfant nouveau-né,
L'Enfant de la Vierge élue ?
Abandonné de tous, il est couché dans la crèche ;

Nulle demeure ne voulut l'abriter.
De porte en porte il est repoussé
Jusqu'où mangent le bœuf et l'ânon.

2

Où sont les langes soyeux
Dans lesquels on couchera le tendre enfant ?
Ici, on ne connaît point la soie.
Le pauvre enfant repose sur la paille,
Et joyeuse fut sa mère de pouvoir l'y coucher.
Il commence déjà sa souffrance.

3

Où sont le sceptre et la couronne,
Le trône du nouveau roi ?
Hélas ! il n'en est point question.
Déjà le monde court aux épines,
Il tresse une couronne pour l'enfant,
Il prépare les chaînes, les clous et la croix.

4

Où est la noble cour
Qui attend cet Enfant ?
Il ne se trouve ici nul courtisan.
Les bergers, voilà tous les serviteurs,
Son palais est une étable ouverte
Pénétrée par les vents.

5

O faible enfant, ô Dieu fort !
Ne nous abandonne pas dans notre dernière détresse,
Quand nous nous séparerons d'ici-bas,
Ah ! ne nous laisse pas, à cause du crime
Qu'envers toi commit le monde,
Souffrir dans l'éternité !

De quels doux liens encore ne m'attachent pas à mon divin Jésus, les fêtes qui lui sont consacrées. et qui rentrentdans le cercle de celle de la Nativité, surtout si je les célèbre dans le véritable esprit de l'Eglise ?

Le huitième jour après sa naissance, dans sa *Circoncision*, à laquelle il se soumet, non pour lui, mais pour nous, déjà il verse son sang pour moi, ce sang dont une seule goutte est plus que suffisante pour racheter mille mondes. Bien qu'il soit le Saint par excellence, là, il apparaît pour la première fois sous la forme de pécheur, et par conséquent comme une hostie de propitiation pour les crimes du monde ; voilà pourquoi il reçoit alors ce nom qui le désigne comme tel, ce nom qui lui appartient en propre, ce nom qui lui a été imposé dans le ciel et que les anges ont apporté sur la terre. Mais l'Eglise a institué (le deuxième Dimanche après l'Epiphanie) une fête particulière pour honorer ce nom sacré. Et avec quel amour, quelle ferveur, quel respect ne le saluerai-je pas à chaque nouvelle célébration de la *fête de la Circoncision de Jésus*, et de *celle de son Nom très-doux*. Combien profondément l'imprimerai-je en moi, afin que l'huile qui en découle car « son Nom est comme un *parfum* répandu, » puisse oindre mon *âme*, la *guérir* de ses faiblesses et de ses coupables attaches à ce monde de néant, afin qu'elle puisse la *nourrir* et la fortifier contre les tentations du démon, l'*éclairer* dans les ténèbres de

cette vie, et la rendre elle-même lumineuse et brillante dans tout ce qu'elle entreprend et accomplit! Plus je me plonge dans ces saintes pensées, dans ces sentiments de fête, mieux j'entends résonner dans mon cœur ces doux accords, qui un jour, en l'honneur de cette fête bénie, retentirent de la bouche de nos pieux ancêtres :

Mon cœur s'enflamme, il brûle d'amour,
L'amour avec douceur me tourmente ;
Constamment je veux aimer
Celui que je me suis choisi ;
Celui-là seul qui sur cette terre
Est mille fois digne d'amour,
O Jésus ! où es-tu?
Toi que mon âme désire.

A la vérité le monde m'attire,
Sur ma route il place mille piéges,
Me montre sa faveur, emploie tout son art:
Cependant rien, rien ne m'émeut.
Je regarde autour de moi, et contemple assidu
Le fiancé si vermeil et si blanc ;
Est-ce qu'alors je ne te rencontre pas,
O nourriture de mon âme?

Sur cette terre rien ne me plaît,
Aucun homme né de la femme,
Comme la neige soudain se fond son image,
Vert, déjà il commence à se dessécher.
A la fin, une petite croix sur sa fosse
Est du monde le meilleur don,

Eloigne-toi, Faveur, si d'ailleurs
Je n'ai rien à attendre.

Ce qui demeure éternel me pousse à l'amour,
Car séparation ne peut qu'affliger.
L'amour pour Dieu ne craint nulle mort,
Il n'a que faire de penser à ce qui sépare.
O homme, ici-bas tu es un étranger,
Le monde vain périt peu à peu;
Ne l'aime pas, aime au lieu de lui,
Ce qui pour l'éternité te reste.

Je veux aimer éternellement
Ce qui de moi ne se séparera pas.
De nom et d'origine, mon fiancé
Est unique et sans pareil.
Sa lignée, toujours et toujours
Il l'a dès l'éternité éprouvée.
Lui seul, là-bas et ici,
Est pour mon âme salut et gloire.

Envoyée de la terre des Juifs
Me vient son effigie pleine de douleurs;
La forme de l'amour, il l'a peinte lui-même
Au jour de consolation de son cœur;
Elle doit être la lumière de mes yeux,
Jusqu'à ce qu'éclate ce beau jour-là,
Où, plein de splendeur, il me montrera
Sa glorieuse face.

La fête de l'*Epiphanie* de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa *Manifestation*, se rattache à celles de sa Naissance et de sa Circoncision. Car son apparition et sa révélation y sont célébrées dans un triple sens : Pre-

mièrement, il est baptisé dans le Jourdain par Jean son précurseur, et reçoit du ciel le témoignage de sa filiation divine. Deuxièmement, par son miracle aux noces de Cana, il se révèle à ses disciples comme Dieu. Troisièmement enfin, les représentants des peuples païens, les trois Mages venus de l'Orient, lui offrent leurs hommages. Mais comme cette dernière manifestation est celle qui, en cette fête, prédomine aujourd'hui dans l'esprit du peuple chrétien, alors, en union avec les Mages, je me présenterai à sa crèche, et, conduit par l'étoile de la foi qui brille dans l'Eglise, comme ces Sages, pénétrant l'enveloppe qui voile sa Divinité, je lui offrirai l'*or* de mon amour, l'*encens* odorant de mon adoration et la *myrrhe* de ma mortification. Puis, encore à leur imitation, je me détournerai du chemin de mes satisfactions coupables, pour retourner dans ma véritable patrie céleste, par la voie de l'humanité et du renoncement que Jésus-Christ m'a montrée, et dans laquelle il m'a précédé lui-même.

Enfin, la fête de sa *Présentation* dans le temple de Jérusalem, nommée aussi *Purification de Marie*, clôt la série des fêtes de la Nativité. En ce jour, je vois les plus saintes personnes réunies dans ce temple auquel leur présence, annoncée par les prophètes, prête un nouveau lustre. Je les vois, toutes très-saintes et très-dignes, occupées de la plus sainte et de la plus digne action.

Toutes présentent un sacrifice. Le divin Jésus s'offre lui-même : ici c'est le sacrifice du matin, et un jour, sur la croix, ce sera le sacrifice du soir. Marie et Joseph l'offrent, ou plutôt ils offrent pour lui, ainsi que la loi le prescrivait, une paire de tourterelles ou de jeunes pigeons. Le pieux Siméon, après avoir vu l'Oint du Seigneur et l'avoir porté dans ses bras, sacrifie, en glorifiant Dieu, l'amour de sa propre vie : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur. » Enfin Anne, la veuve avancée en âge, présente à Dieu sa mortification et sa constante prière. Je m'unis à tous ces saints et dignes personnages, je m'unis à leur sacrifice. Avec Siméon, pour l'amour de Jésus, je loue Marie et Joseph ; j'exalte avant tous, Jésus lui-même, comme *la lumière des nations et la gloire du peuple d'Israël*; à l'exemple de ce saint vieillard, je le prends dans mes bras, je le presse ardemment sur mon cœur et, animé de l'esprit de ce saint prophète, je le conjure de m'accorder un jour la grâce de mourir en paix, après l'avoir vu des yeux de ma foi.

Combien fortifiantes et suaves pour l'âme sont toutes ces douces et belles fêtes? Et combien volontiers, pendant tout ce temps de solennités successives, je m'arrête et demeure, avec mes pensées, mes sentiments au sein de la famille de Nazareth, près des trois personnes qui la composent? Quelle paix ne plane pas au-dessus

d'elle ! Cette demeure étroite et pauvre, est cependant la demeure d'un Dieu, c'est le ciel sur la terre! Là comme je me sens ravi par l'admiration et l'amour ; mais, bientôt refléchissant sur moi-même, combien aussi je me sens profondément humilié à la vue du mystère de l'enfance de ce Jésus si humble et si obéissant !

2° Le *cercle des Fêtes pascales* commence, dans le sens le plus étendu, avec le Dimanche de la Septuagésime, dans le sens le plus restreint avec les *quarante jours du Carême*, pendant lesquels l'Eglise fait, de préférence, résonner à nos oreilles ces paroles de la sainte Ecriture: «Voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut. » Certainement, si nous étions parfaits, nous n'aurions pas besoin de ces exhortations extérieures pour travailler à notre sanctification. Mais combien éloignés ne sommes-nous pas de la perfection ; et sans ces pressantes sollicitations, entraînés par les choses temporelles, ne perdrions-nous pas les éternelles ?

Mais la sainte quarantaine ne sera pour moi un temps de salut que si je l'emploie comme un temps de pénitence. Dès le début, *au Mercredi des Cendres*, l'Eglise m'y initie solennellement, en répandant sur mon front la cendre bénite avec ces paroles : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Mais le jeûne lui-même qui a donné son nom à ce saint temps, lorsqu'il est bien pratiqué, n'est

pas seulement un moyen de pénitence, il est encore un exercice de pénitence. Il me deviendra salutaire si, comme l'explique saint François de Sales, j'y remplis les trois conditions suivantes : La *première*, c'est que mon jeûne doit être général, c'est-à-dire que je ne dois pas me contenter seulement de ce qui constitue le jeûne pris à la lettre, mais encore que je dois y faire participer tous mes sens corporels et toutes les forces de mon âme. Mes yeux doivent jeûner (l'Eglise en ce temps emploie dans le service divin les couleurs sombres exprimant la tristesse), ils doivent être mortifiés, pour ne pas voir avec plaisir les vanités du monde; mes oreilles doivent jeûner (l'Alleluia, invitant à la joie, ne résonne plus dans les chants sacrés), elles doivent se détourner de tout entretien inutile, de toute conversation vaine; ma *langue* doit jeûner, elle doit être plus prudente; elle doit ne parler que de ce qui tend à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. Ma *mémoire* et mon *intelligence* doivent jeûner : les images enchanteresses des joies frivoles doivent disparaître de celle-là; au pied de la croix, celle-ci doit s'appliquer à la méditation des vérités éternelles. Enfin, ma *volonté* doit jeûner; elle doit réprimer les désirs sensuels, et, portée par le saint amour, prendre son essor jusqu'au Bien suprême. La *deuxième* condition, d'après l'avertissement de mon Sauveur (*saint Matthieu*, VI, 16), c'est que je ne pratique

pas le jeûne pour être vu des hommes, et surtout que je ne m'y adonne pas par vanité : c'est-à-dire en suivant ma volonté propre qui reste en arrière de la juste mesure ou veut la dépasser ; mais plutôt que je m'y applique avec une vraie humilité, d'après la volonté de l'Eglise, l'avis de mon pasteur spirituel et du directeur de mon âme, unissant dans un véritable esprit d'amour mon jeûne imparfait à celui de Jésus-Christ.

La *troisième* condition enfin, c'est que je jeûne pour plaire à Dieu, pour expier devant lui mes péchés, pour lui offrir, dans les incommodités et les douleurs que le jeûne me cause, le sacrifice, tout faible qu'il soit, de ma soumission, de ma reconnaissance et de mon amour [1].

Lors même que pour des motifs légitimes, des raisons de santé ou de travaux pénibles, je serais dispensé de l'observation du jeûne rigoureusement prescrit par l'Eglise, je devrais au moins, pour que le Carême me soit un temps de salut, m'exercer au jeûne spirituel, ainsi qu'il vient d'être indiqué.

La plus sainte partie du Carême et aussi de toute l'année ecclésiastique, est la *Semaine Sainte* ou semaine de l'amour, dans laquelle nous introduit le *Dimanche des Rameaux*, ce jour où mon Sauveur entrant comme roi

1. Voy. OEuvres complètes de saint François de Sales, — Sermon pour *le Mercredi des Cendres.*

dans Jérusalem, entend retentir au-devant de lui le glorieux Hosanna, auquel les contradictions des Princes des Prêtres et des Docteurs viennent se mêler, comme des notes discordantes dominées bientôt par le sinistre *Crucifige*. Et comment passerai-je cette semaine toute bénie, s'il y a encore dans mon âme une étincelle d'amour et de reconnaissance?

En particulier, comment célébrerai-je le *Jeudi saint* dans lequel, après l'institution de la sainte Eucharistie (dont le joyeux souvenir ne sera toutefois célébré que le jour de la fête du Saint-Sacrement), commence la passion de mon auguste Rédempteur, et ensuite le *Vendredi saint?* Je me place sous la croix, j'entoure de mes bras cet instrument de supplice, cet arbre béni, où l'éternel Amour est crucifié; de toute l'ardeur de mon âme, je baise cette croix sacrée, ce signe de mon salut, mon unique espérance (*O crux, ave, spes unica*), je la vénère le front dans la poussière. Profond repentir, contrition de cœur, admiration pour l'amour divin et infini, espoir, confiance, reconnaissance, tels sont les sentiments auxquels je m'abandonne en ce saint jour. Dominé par ces pieuses impressions, je reste silencieux, ou si je parle, c'est avec les expressions que me prête ce chant antique dont les sons, semblables à des coups de marteau, font douloureusement vibrer mon cœur, et pénètrent jusqu'au plus intime de mon être!

Vous, durs rochers, vous, marbres.
Vous étoiles du firmament, grandes comme petites,
Suspendez votre éclat.
Vous, ornement du ciel, ô soleil et lune,
Cachez votre lumière et vos rayons,
Sur la croix, un Dieu meurt, et le Fils de Dieu
Va payer la dette des hommes !

Filles de la ville de Sion, venez toutes,
Venez voir le Salomon
Qui s'est fiancé à vous dans l'amour,
Venez le voir entrer dans sa gloire.
Contemplez les Juifs, — pour lui,
Comme ils préparent la couronne d'épines;
Comme par dérision, au lieu de pourpre,
Ils lui donnent le vêtement de la folie.

Contemplez quels durs tourments l'Agneau
Endure douloureusement de la part des loups ;
Ce que Dieu souffre d'affronts !
Et cependant il n'a aucune dette à payer.
Celui qui habille tout rocher d'herbe
Est mort nu à la croix ;
Durement étendu sur cet arbre
Il nous a acquis le salut !

Ses pieds et ses mains sont percés,
Son côté sacré est ouvert,
Voilà les cinq fleuves de sang et d'eau
D'où coule sur nous la félicité.
C'est pourquoi mes yeux, pleurez, pleurez encore
Votre consolation et votre vie ;
Celui-là, votre Dieu, votre Sauveur,
S'est dévoué à la mort.

Tête couronnée, je t'adore,
Plaies saintes, je vous salue;
Jamais je ne pourrai rendre
L'amour dont vous m'avez lié.
O mon Jésus, par ce sang,
Veuille me pardonner mes péchés,
Et m'accorder, ô mon bien suprême,
Ta grâce à ma dernière heure !

Mais, après le Vendredi saint et le Samedi saint, vient tout de suite le beau et *très-saint jour de Pâques*.

De grand matin, avant le lever du soleil, en compagnie de Marie Madeleine et des autres saintes femmes, chargées des baumes et des parfums du saint amour, je me hâte vers le tombeau de mon Sauveur. Là, de la bouche même des anges, j'entends cette nouvelle : « Ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth ; il est ressuscité. » Il est ressuscité, comme il l'avait dit (*resurrexit sicut dixit*). Et où trouverai-je des paroles pour exprimer ce que mon cœur ému ressent alors ? N'est-ce pas la plus belle et la plus glorieuse victoire sur ses ennemis, que je célèbre dans la résurrection de mon Rédempteur glorifié, hier encore, si profondément humilié, couvert d'opprobres et d'ignominie, maintenant revêtu d'honneur et de magnificence ? Qu'il est juste et mérité ce triomphe de mon Sauveur, et comment pourrais-je être son disciple, sans m'en réjouir et sans lui souhaiter, du plus intime de mon cœur,

la plus entière victoire sur les puissances de l'enfer ?

Et dans ce glorieux triomphe de Jésus-Christ, ne vois-je pas en même temps, représenté et sûrement garanti, celui de notre sainte religion et de l'Eglise ? Enfin, est-ce que je ne solennise pas aussi dans sa résurrection la figure et le gage de la mienne, si sous ses étendards je soutiens jusqu'à la fin le bon combat ?

Voilà pourquoi, sous quelque point de vue que je considère ce mystère glorieux, mon cœur surabonde de gratitude, d'espérance et de joie, et plein d'allégresse, je ne puis que m'unir à l'Alleluia du ciel et de la terre en chantant avec l'Eglise universelle : « *Surrexit Christus, spes mea, Alleluia!* »

Le cercle des fêtes pascales se termine à l'*Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Dans ce mystère, je célèbre en même temps le terme de sa vie terrestre et son élévation dans le ciel, à la droite de son Père. Je le prie de m'attirer à lui par les doux liens de son amour, afin que je cherche ma véritable patrie où elle est, et que là seulement je dirige mes désirs, mes espérances et mes efforts.

3° Le *cercle des fêtes de la Pentecôte*, célébrant la descente du Saint-Esprit et son action dans les âmes, s'étend bien au delà de la fête elle-même et de son octave, dans laquelle résonnent les accents solennels de l'admirable *Veni Sancte Spiritus* et du *Veni Creator Spiritus.*

Il embrasse en même temps tous les Dimanches suivants jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique. Car le Saint-Esprit, le plus précieux de tous les dons (le *donum Dei altissimi*), est le fruit de l'œuvre entière de notre rédemption. La vie en lui est la seule véritable vie. Ses fruits sont toutes les vertus chrétiennes. Les mériter, les recevoir, les recueillir pour le ciel, c'est mon unique devoir comme chrétien.

A la solennité de la Pentecôte se rattache parfaitement la *fête de la très-Sainte Trinité*. Car ce n'est qu'après la descente du Saint-Esprit que je peux clairement contempler l'œuvre entière de notre rédemption et de notre sanctification, œuvre commune aux trois personnes divines, et m'élever jusqu'à ce chant de louange inspiré qui retentira dans les cieux pendant l'éternité : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto*, gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit.

La fête du *Saint-Sacrement* ou Fête-Dieu, se célébrant le jeudi d'après la Trinité, appartient proprement à la série des fêtes pascales, et comme ailleurs nous avons traité le grand et sublime mystère de cette fête, nous ne nous y arrêtons point ici.

Mais dans tout le cours de l'année religieuse, s'enlacent, entre les fêtes du Seigneur, celles de ses fidèles serviteurs les Saints, et en particulier celles de sa glorieuse Mère, leur Reine à tous : La fête de son *Immaculée Con-*

ception, de sa *Nativité*, de son *Annonciation*, de sa *Visitation*, de ses *Douleurs*, de son *Assomption*, de sa *Présentation dans le Temple*, de ses *Fiançailles*, de son *saint Nom*, ne vibrent-elles pas toutes, pour mon cœur, comme de célestes accords? Mais surtout les deux qui célèbrent le commencement si riche en grâce et la fin toute glorieuse de sa vie ici-bas, c'est-à-dire son Immaculée Conception qui la donna à la terre, et sa triomphante Assomption qui la donna au ciel? Avec quelle joie sainte, quelle dévotion et quel amour ne solenniserai-je pas toutes les grâces, toutes les distinctions, tous les honneurs que ces fêtes me rappellent? Ne sont-ce pas les honneurs, les distinctions et les grâces de ma Mère, et leur éclat ne rejaillit-il pas encore sur son divin Fils même? Mais de plus, dans chacune de ses fêtes, j'implorerai avec une confiance filiale sa protection maternelle, pour m'aider à imiter avec zèle l'exemple de ses brillantes vertus.

Et les fêtes des autres Saints qui, dans le cours de l'année sont célébrées ou *in foro* (comme fêtes d'obligation) ou simplement *in choro* (dans l'office ecclésiastique), les fêtes des saints Apôtres, des saints Martyrs, des saints Confesseurs, des saintes Vierges et des Veuves; quel langage chacune ne parle-t-elle pas à mon cœur? Mais quelque nombreux et variés que puissent être les enseignements et les devoirs, rappelés à mon esprit d'une manière si frappante

par ces fêtes des Saints, jusqu'à celle qui les réunit toutes ensemble, la *Toussaint*, l'obligation la plus importante qu'elles me remettent en mémoire, c'est qu'il faut moi-même que je me sanctifie. Car, même l'honneur que nous rendons aux Saints, comme nous y invitent les jours consacrés à leurs fêtes, n'est pas le *but essentiel;* nous les honorons beaucoup moins pour eux-mêmes qu'à cause de Dieu et de nous-mêmes. *A cause de Dieu*, pour le glorifier dans ses Saints, l'honneur et la gloire que nous leur offrons retombant sur Celui qui de toute éternité les a élus, qui les a appelés dans le temps, qui les a sanctifiés par sa grâce et couronnés de sa gloire. *A cause de nous*, afin que par eux et par la vénération que nous leur rendons, nous arrivions, nous aussi, à la sainteté. Car par leur sublime exemple, ils brillent pour nous comme des étoiles et nous montrent comment nous pouvons devenir saints ; par leur gloire infinie, ils nous attirent en haut et nous inspirent l'ardent désir, quoi qu'il nous en puisse coûter, d'arriver nous-mêmes à ce but bienheureux, et enfin en vertu de leur glorieuse fonction d'avocats et d'intercesseurs, du haut du ciel, ils étendent vers nous un bras secourable pour nous aider dans notre élan vers la sainteté.

Mais comme s'il ne suffisait par encore à l'Eglise de tous ces temps de fête, de tous ces jours particuliers, elle bénit, pour nous tenir en quelque sorte constamment en

haleine, les quatre saisons de l'année, les *Quatre-Temps*, dans lesquels, avec les premiers Chrétiens, je dois prier le Seigneur d'envoyer dans sa vigne de dignes ouvriers. Elle consacre, par quelque mystère de la religion, presque chaque mois en particulier; par exemple, elle dédie de préférence le doux mois de *Mai* au culte de la douce et puissante Reine du ciel; le mois de *Juin* à la dévotion envers le cœur très-sacré de Jésus; le mois de *Juillet*, à celle du précieux sang; le sombre *Novembre* au cher souvenir des pauvres âmes souffrantes. Elle bénit encore *chaque semaine*, dans chaque semaine, elle consacre le *jeudi* à l'adoration du très-saint Sacrement, le *vendredi* au souvenir de la douloureuse passion, le *samedi* à la dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie, le premier jour de la semaine, le *dimanche*, à l'adoration de la très sainte Trinité, comme aussi à célébration de notre naissance première, de notre création, de notre régénération et de notre futur repos bienheureux en Dieu. Enfin, elle bénit chaque jour particulier, en solennisant par l'*Angelus*, le matin, au milieu du jour et le soir, le grand mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Si je compare tous ces temps avec les pratiques pieuses par lesquelles l'Eglise les sanctifie, comment n'admirerai-je pas la sagesse avec laquelle elle accommode si bien ses dévotions et ses solennités aux temps et aux circonstances particulières. Par exemple, lorsqu'elle dé-

die le mois de Novembre à la dévotion envers les âmes des défunts : cette triste saison de l'année, portant d'elle-même au deuil et à la mélancolie, ne vient-elle pas comme au-devant de la tendre et maternelle intention de l'Eglise ? Maint pieux *Pater noster* sorti d'un cœur aimant pour le repos des pauvres âmes, ne monterait pas vers le ciel, si la saison rembrunie n'excitait pas elle-même, en quelque sorte, à ce cher et douloureux souvenir? Au contraire, l'aimable et beau mois de Mai, pourrait-il être consacré à une autre dévotion qu'à celle de l'aimable et puissante Reine du Ciel ? Car si les pâles feuilles tombantes et ces nuages sombres et mornes nous rappellent la fragilité de la vie et le souvenir de nos chers défunts, à quoi nous feront songer les fleurs de Mai, et les jours sereins et ensoleillés du printemps, si ce n'est à « ce beau jardin qui fleurit sous les rayons du Christ ? »

Là est la rose [1] dans laquelle le Verbe divin se fit chair et là sont les lis [2] dont l'odeur indique le bon chemin [3].

L'homme sensuel, rampant dans la poussière et insoucieux de son salut dit : Il y a trop de ces fêtes, de ces solennités, de ces dévotions ! Mais l'Eglise, qui prend plus d'intérêt à notre véritable bien que nous ne le faisons

1. La rose — La Vierge. 2 — Les lis — Les Apôtres. — 3. Le Dante, *Le Paradis*, chant 23.

nous-mêmes, ne manifeste presque nulle part autant sa sagesse que par ces dévotions multipliées, par cette consécration et cette sanctification des saisons, des mois et des jours. Elle sait que nous ne pouvons pas rester tranquilles et stationnaires dans les choses de Dieu ; que si nous ne nous élevons vers le Ciel avec travail et en quelque sorte avec violence, nous retombons immédiatement, entraînés par le poids de notre sensualité, et courons le danger de faire naufrage dans notre vie spirituelle. Par la consécration du temps et des jours de son année sainte, l'Eglise me préserve des dangers de l'attrait du monde et de courir après le néant de ses vanités ; elle m'emporte dans les régions d'une vie supérieure, et pour ainsi dire jusque dans les parvis du Ciel. Tous ces grands mystères, qui sont l'origine de mon salut et les sources toujours jaillissantes de toute vie élevée, me sont sans cesse présentés vivants par l'année ecclésiastique. Le Christ lui-même est peint, pour ainsi dire, devant mes yeux ; en esprit, je l'accompagne pas à pas de sa crèche à sa croix et au tombeau. En quelque sorte, je vis après lui, pour lui, de tout ce dont il a vécu avant moi, pour moi. Par les fêtes successives de l'année, tout le passé de l'Eglise m'est constamment rendu présent. Ses douloureux combats et ses victoires si glorieuses, les témoignages écrits et non écrits de ses Apôtres, l'héroïsme de ses martyrs

dont le sang versé à flots a fertilisé son sol, les vertus de ses confesseurs, la sagesse de ses docteurs, les saints soupirs d'amour et les chants de louange de ses vierges, les larmes de repentir et les gémissements de ses pénitents, tout m'est toujours et à nouveau représenté. Et de plus, ainsi que nous l'avons fait observer au commencement, tous les moyens de vertu nommés plus haut; la prière, la méditation, en particulier la méditation de la douloureuse passion, la réception du sacrement de Pénitence et de celui de la sainte Eucharistie, l'assistance pieuse au saint sacrifice de la Messe, étant pour moi, à certains jours, un devoir tellement obligatoire que, sans leur stricte observation, il ne me serait pas même possible de bien célébrer l'année religieuse : comment pourrais-je sous les constantes influences de cette atmosphère supérieure, être atteint et englouti par les flots de ce monde inférieur?

En effet, la manière dont on sanctifie le Dimanche, ainsi que les fêtes d'obligation, est la véritable échelle de proportion, à laquelle on peut reconnaître la prospérité ou la décadence de la vie chrétienne, chez les individus comme chez les peuples. La déchristianisation de la société croît avec la profanation publique des jours de Dimanche et de Fête. Les instigateurs et les promoteurs de cet abus s'enracinant, hélas ! toujours davantage, sont les meurtriers des âmes de leurs frères, comme en sens inverse

il n'est nul acte plus méritoire que de s'opposer de toutes ses forces à ce mal qui s'étend sans cesse, et d'aider à rétablir le Dimanche « dans son droit vingt fois séculaire, accompagné de la bénédiction de toutes les générations. » Car pour les individus comme pour toute la société humaine il n'y a de salut qu'en Dieu. Partout où il n'aide pas à édifier, les ouvriers humains construisent en vain !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Epigraphe II
Approbation de Mgr Martin III
Approbation de Mgr Cortet IV
Quelques mots du traducteur V
Préface de l'auteur VIII
Errata XII

PREMIÈRE PARTIE

MORALE CHRÉTIENNE

Chapitre I. — Notre fin dernière 1
— II. — Le péché nous empêche d'atteindre notre fin dernière 15
— III. — Jésus-Christ le seul chemin de notre fin dernière 30
— IV. — La vie dans le Christ et avec le Christ ... 46
— V. — L'amour illégitime de soi-même et la sainte haine de soi-même 57
— VI. — Les trois vertus théologales ou divines, la Foi, l'Espérance et la Charité 68
— VII. — L'amour de Jésus-Christ 84
— VIII. — Le saint amour du prochain 99
— IX. — L'amour pour la Mère de Jésus-Christ 113
— X. — L'amour pour l'Eglise de Jésus-Christ ... 127
— XI. — L'amour pour l'Eglise triomphante et pour l'Eglise souffrante 142
— XII. — L'amour persévérant jusqu'à la fin 159

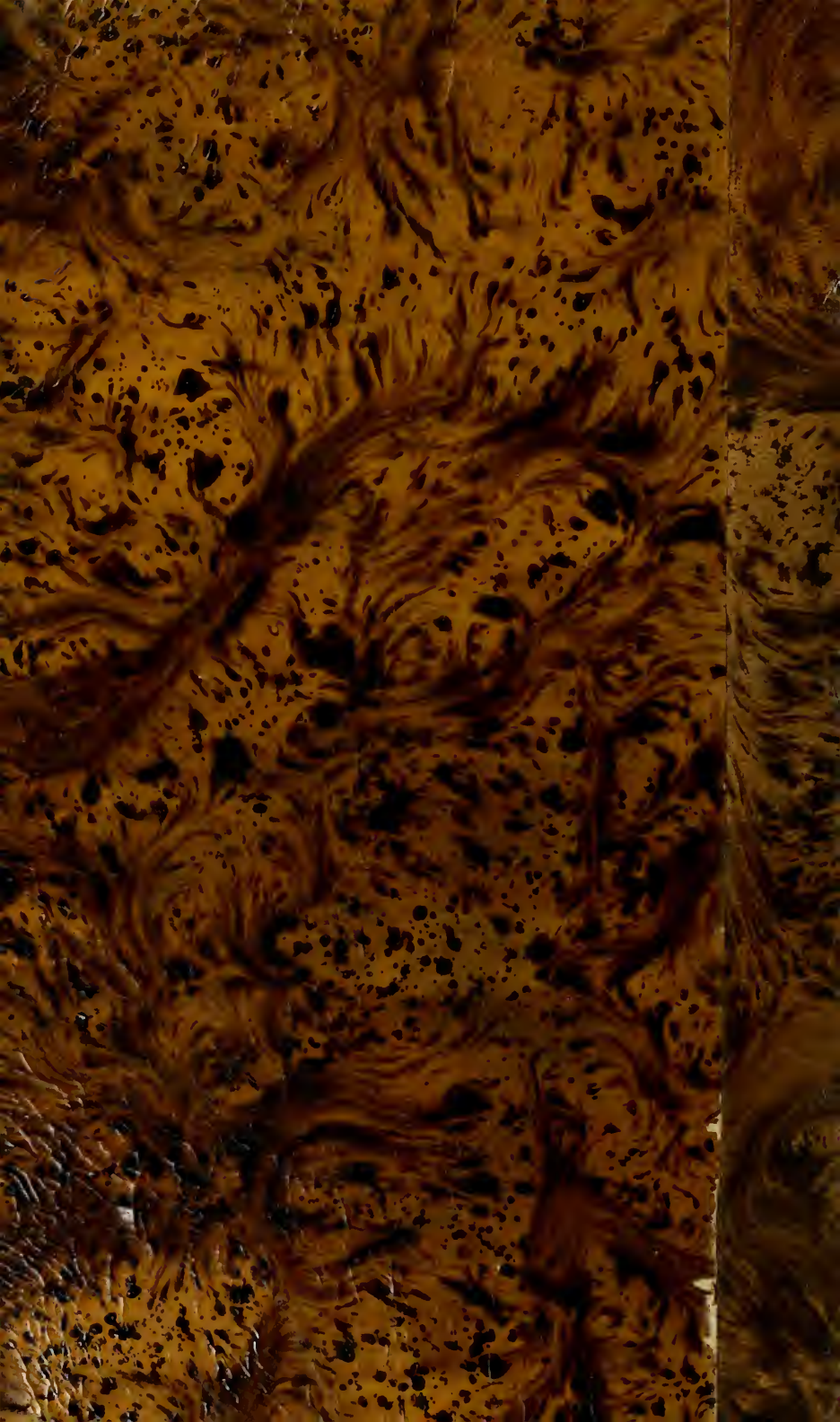
DEUXIÈME PARTIE

MOYENS POUR PARVENIR A LA VERTU CHRÉTIENNE

Pages

CHAPITRE I. — La prière..... 185
— II. — La méditation de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 202
— III. — Le reniement de Pierre..... 217
— IV. — La trahison de Judas..... 232
— V. — La réception du saint sacrement de la Pénitence..... 245
— VI. — Suite. La conversion de Pierre..... 267
— VII. — Le saint sacrement de l'autel..... 283
— VIII. — Le saint sacrifice de la Messe, ce qu'il y a de plus digne et de plus élevé dans le service de Dieu..... 304
— IX. — Le saint sacrifice de la Messe, moyen efficace de sanctification..... 329
— X. — La pensée fréquente des fins dernières.. 345
— XI. — Observation fidèle des temps et des fêtes commandés par l'Eglise..... 359

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie générale de Châtillon-sur Seine, Jeanne Robert.

BV 4503 .M3714 1878 SMC
Martin, Konrad,
La vie chretienne 47231563
AWU-7008